

# NAPOLÉON

RACONTÉ PAR LUI-MÊME

1769-1806



PARIS  
MERCURE DE FRANCE  
XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

DC

213.2

v. 63

1912

v. 1

SMRS


SMITHSONIAN INSTITUTION

UNITED STATES DEPARTMENT OF AGRICULTURE

JUNE 1912

**NAPOLÉON**

**RACONTÉ PAR LUI-MÊME**



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

# NAPOLÉON

RACONTÉ PAR LUI-MÊME

1769-1806



PARIS  
MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—  
MCMXII

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

700

## PRÉFACE

Quelques mots suffiront à expliquer la méthode suivie en rédigeant ce qui a bien l'air d'être un journal de la vie de Napoléon écrit par lui-même.

Le texte, en effet, est absolument de Napoléon, sauf en quelques rares endroits, où il a fallu ajouter un mot ou deux entre crochets pour établir une liaison indispensable. Mais c'est un texte arrangé en ce qu'il a été coulé dans la forme imaginaire d'un journal, et en ce qu'il est abrégé, et parfois combiné, ou transposé.

Pour ce qui tient aux abréviations, nous dirons une fois pour toutes qu'il y a bien peu de pages, voire même de paragraphes, sans coupures ; le livre n'est qu'un abrégé du commencement jusqu'à la fin, un centième peut-être de ce qui nous reste de Napoléon ; le lecteur sait donc à quoi s'en tenir.

Parfois nous avons reconstitué notre texte en prenant à deux ou trois versions différentes ce qui convenait le mieux, — par exemple pour le dis-

cours au Conseil des Cinq Cents, le 19 Brumaire, ou pour l'allocution aux officiers Polonais après Leipzig, dont il nous reste plusieurs versions.

Quant aux transpositions, nous avons assez fréquemment remis à la date de l'événement même les détails rapportés plusieurs jours plus tard, surtout pour les batailles; dans certains cas moins fréquents, nous avons aussi remis à la date de l'événement même ce que Napoléon en a dit à Sainte-Hélène.

Ajoutons que nous avons modernisé les dates qui étaient en termes du calendrier révolutionnaire; et que nous n'avons pas toujours respecté les noms et titres napoléoniens. Par exemple, si le texte de Napoléon dit : Masséna, lorsque celui-ci était déjà Duc de Rivoli, nous ne rectifions pas.

Notre méthode se justifie en ce que nous n'avons pas entrepris une œuvre d'érudition historique documentaire, mais plutôt une œuvre d'art littéraire, dont le but a été avant tout d'éclairer la psychologie de Napoléon en lui faisant raconter sa merveilleuse histoire au jour le jour dans ses propres paroles. Et cela n'aurait pas pu se faire sans les petits changements que nous venons d'indiquer.

R. M. J.



## 1769-1795

15 août 1769. — *Naissance à Ajaccio.*

On m'appela Napoléon ; c'était depuis des siècles le nom que portaient les seconds enfants de la famille.

Avril 1779. *Ecole militaire de Brienne.* — J'entrai à Brienne, j'étais heureux. Ma tête commençait à fermenter ; j'avais besoin d'apprendre, de savoir, de parvenir ; je dévorais les livres. Bientôt il ne fut bruit que de moi dans l'école. J'étais admiré, envié ; j'avais la conscience de mes forces ; je jouissais de ma suprématie.

12 octobre 1783. *Brienne.* — Mon cher père, votre lettre, comme vous pouvez bien le penser, ne m'a pas fait beaucoup de plaisir ; mais la cause de votre retour en Corse étant votre santé, et celle d'une famille qui m'est si chère, je ne puis m'empêcher de l'approuver et j'essaierai de m'en consoler.

25 juin 1784. — Mon frère n'a pas assés de

ardiesse pour éfronter les périlles d'une action et nanvisage l'état militaire que du côté des garnison

Du Dieu même du peau eussiez vous l'éloquence,  
Que son tous ces dons ? Sans celui de l'avallance.

7 juillet. — Mon cher père est arrivé ici le 21 avec Lucciano et les 2 demoiselles. Joseph est en réthorique et ferait le mieux s'il travalé.

29 octobre. — Tout le monde disait de moi [à Brienne]: c'est un enfant qui ne sera propre qu'à la géométrie. On ne m'aimait guère à l'Ecole.

30 octobre. — *Départ pour l'Ecole militaire de Paris.*

28 mars 1785. *Paris.* — Nous avons perdu un père, le seul soutien de notre jeunesse. Notre pays a perdu un citoyen zélé, éclairé et désintéressé. Ainsi l'avait ordonné l'Etre Suprême.

[*A Madame Bonaparte.*] — Ma chère mère, Il faut nous consoler, les circonstances le veulent. Nous redoublerons d'affection et de dévouement envers vous, trop heureux si nous pouvons vous faire oublier en partie la perte inappréciable d'un mari adoré.

30 octobre. — *Lieutenant d'artillerie en second au régiment de La Fère.*

26 avril 1786. *Valence.* — C'est aujourd'hui que Paoli entre dans sa soixante-unième année.

Les Corses ont pu, en suivant toutes les lois de la justice, secouer le joug gènois et peuvent en faire autant de celui des Français. Amen !

3 mai. — Toujours seul au milieu des hommes, je rentre pour rêver avec moi-même et me livrer à toute la vivacité de ma mélancolie. De quel côté est-elle tournée aujourd'hui ? Du côté de la mort. Dans l'aurore de mes jours je puis encore espérer de vivre longtemps. Je suis absent depuis six à sept ans de ma patrie. Quelle fureur me porte donc à vouloir ma destruction ? Sans doute, que faire dans ce monde ? Puisque je dois mourir, ne vaut-il pas autant se tuer ? Quel spectacle verrai-je dans mon pays ? Mes compatriotes chargés de chaînes, et qui baisent en tremblant la main qui les opprime !

9 mai. — Sans doute, il ne suffit pas d'être vertueux et d'aimer la vérité pour lutter contre Rousseau. Il était homme ; aussi je crois facilement qu'il n'a pas tout bien vu.

29 juillet. [*A monsieur Borde, libraire, à Genève.*] — Je m'adresse directement à vous, Monsieur, pour vous prier de me faire passer les *Mémoires de M<sup>me</sup> de Valens* (*sic*) pour servir de suite aux *Confessions* de J.-J. Rousseau. Je vous prierai également de m'envoyer l'*Histoire des Révolutions de Corse*. Je vous serais obligé de me donner note des ouvrages que vous avez sur l'île de Corse ou que vous pourriez me procurer promp-

tement. J'attends votre réponse pour vous envoyer l'argent à quoi cela montera. Vous pouvez m'adresser votre lettre : A monsieur *Buonaparte*, officier d'artillerie au régiment de La Fère, en garnison à Valence, Dauphiné.

*20 septembre. Lyon.* — Je quitte Lyon avec plus de peine encore que Valence, je me trouvais si bien dans cette ville qu'il me semble que j'aurais voulu y passer ma vie, mais il faut suivre sa destinée et surtout se plier aux exigences de son état. Un soldat ne doit pas s'attacher à autre chose qu'à son drapeau.

*2 avril 1787.* — Napoléon Bonaparte, lieutenant en second au régiment de La Fère-artillerie, supplie Monseigneur le Maréchal de Ségur de vouloir bien lui accorder un congé de cinq mois et demi à compter du 16 mai prochain.

*22 novembre 1787. Paris.* — Je sortais des Italiens et me promenais à grands pas sur les allées du Palais-Royal. J'étais sur le seuil de ces portes de fer quand mes regards errèrent sur une personne du sexe. L'heure, la taille, sa grande jeunesse ne me firent pas douter qu'elle ne fût une fille. Je la regardais : elle s'arrêta. Sa timidité m'encouragea et je lui parlai... Je lui parlai, moi qui, pénétré plus que personne de l'odieux de son état, me suis toujours cru souillé par un seul regard... Vous aurez bien froid, lui dis-je, comment pouvez-vous vous résoudre à passer dans les allées ?

— Ah, Monsieur, l'espoir m'anime. Il faut terminer ma soirée. — L'indifférence avec laquelle elle prononça ces mots, le flegmatique de cette réponse me gagna, et je passai avec elle.

— Vous avez l'air d'une constitution bien faible. Je suis étonné que vous ne soyez pas fatiguée du métier.

— Ah, dame ! Monsieur, il faut bien faire quelque chose.

— Cela peut être, mais n'y a-t-il pas de métier plus propre à votre santé ?

— Non, Monsieur, il faut vivre.

Je fus enchanté, je vis qu'elle me répondait au moins, succès qui n'avait pas couronné toutes les tentatives que j'avais faites.

*1<sup>er</sup> juillet 1788. Auxonne.* — Je n'ai d'autre ressource que mon travail. Je m'habille seulement une fois par semaine : je dors très peu depuis ma maladie, c'est incroyable combien peu ! Je me mets au lit à dix heures et me lève à quatre. Je ne fais qu'un repas par jour, ce régime convient très bien à ma santé.

*1<sup>er</sup> avril 1789. Auxonne.* — Cette année s'annonce par des commencements bien flatteurs pour les gens de bien et, après tant de siècles de barbarie féodale et d'esclavage politique, l'on est tout surpris de voir le mot *Liberté* enflammer des cœurs que le luxe, la noblesse et les arts semblaient avoir désorganisés. Tandis que la France renaît, que deviendrons-nous, nous autres infortunés Corses ?

16 avril. Ajaccio. — Ma santé délabrée ne me permet point de joindre le régiment avant le 15 octobre.

14 juillet. — *Prise de la Bastille. Révolution française.*

28 août 1790. Ajaccio. — Vendredi, pendant la nuit, l'on a planté une potence à la marine avec l'inscription : *la Lanterne de Paris.*

6 février 1791. Saint-Vallier. — Le lierre s'embrasse au premier arbre qu'il rencontre, c'est en peu de mots l'histoire de l'amour...

Qu'est-ce donc que l'amour ? Le sentiment de sa faiblesse dont l'homme solitaire ou isolé ne tarde pas à se pénétrer, à la fois le sentiment de son impuissance et de son immortalité : l'âme se serre, se double, se fortifie ; les larmes délicieuses de la volupté coulent, voilà l'amour !...

8 février. Serve. — J'ai trouvé partout les paysans très fermes sur leurs étriers. Surtout en Dauphiné ; ils sont tout disposés à périr pour le maintien de la Constitution.

Les femmes sont partout royalistes. Ce n'est pas étonnant. La liberté est une femme plus jolie qu'elles qui les éclipsent. Il faudrait que la Société patriotique fit présent d'un habillement complet corse à Mirabeau, c'est-à-dire d'une barrette, veste, culotte et caleçon, cartouchière, styilet, pistolet et fusil ; cela ferait un bon effet.

*24 avril. Auxonne.* — Louis étudie à force, apprend à écrire le français ; je lui montre les mathématiques et la géographie. Il lit l'histoire. Il fera un excellent sujet. Il a pris un petit ton français propre, leste ; il entre dans une société, salue avec grâce, fait les questions d'usage avec un sérieux et une dignité de trente ans. Je n'ai pas de peine à voir que ce sera le meilleur sujet de nous quatre. Il est vrai qu'aucun de nous n'aura eu une aussi jolie éducation.

*1<sup>er</sup> juin.* — En vérité, les orateurs monarchistes ont beaucoup fait pour la chute de la monarchie, car, après s'être bien essoufflés en de vaines analyses, ils disent toujours que le gouvernement républicain est impossible parce qu'il est impossible.

*27 juillet. Valence.* — Aura-t-on guerre ?

Ce pays est plein de zèle et de feu. Dans une assemblée composée de vingt-deux sociétés des trois départements, l'on fit, il y a quinze jours, la pétition que le Roi fût jugé. J'ai porté un toast aux patriotes d'Auxonne lors du banquet du 14.

*20 septembre. Corte, île de Corse.* — M. Volney est ici et dans peu de jours nous partirons pour faire un tour de l'île. M. de Volney [est] connu dans la République des lettres par son voyage en Egypte.

*1<sup>er</sup> février 1792. Ajaccio.* — Dans les circonstances difficiles, le poste d'honneur d'un bon Corse est de se trouver dans son pays. L'officier général

du département m'a offert une place d'adjudant major dans les bataillons volontaires.

*Avril. Guerre de la première Coalition.*

*29 mai. Paris.* — Je suis arrivé hier. Paris est dans les plus grandes convulsions. L'on a doublé la garde nationale, qui restait aux Tuileries pour garder le Roi. La désertion parmi les officiers est excessive; de toute manière la position est critique.

*14 juin.* — Ce pays est tirillé dans tous les sens par les partis les plus acharnés; il est difficile de saisir le fil de tant de projets différents, je ne sais comment cela tournera, mais cela prend une tournure bien révolutionnaire.

*18 juin.* — Point de nouvelles de l'armée.

*20 juin.* — Suivons ! Comment a-t-on pu laisser entrer cette canaille? Il fallait en balayer quatre ou cinq cents avec du canon, et le reste courrait encore.

Sept à huit mille hommes, armés de piques, de haches, d'épées, de fusils, de broches, de bâtons pointus, se sont portés à l'Assemblée pour y faire une pétition. De là ils ont été chez le Roi. Le jardin des Tuileries était fermé et 15.000 gardes nationaux le gardaient. Ils ont jeté bas les portes, sont entrés dans le palais, ont braqué des canons contre l'appartement du Roi, ont jeté à terre quatre portes, ont présenté au Roi deux cocardes, une blanche et l'autre tricolore. « Choisis donc, lui ont-ils dit,



de régner ici ou à Coblentz. » Le Roi s'est bien montré. Il a mis le bonnet rouge.

Quand on me dit que Louis avait placé le bonnet rouge sur sa tête, je conclus qu'il avait cessé de régner, car, en politique, on ne se relève point de ce qui avilit.

*3 juillet.* — Ceux qui sont à la tête sont des pauvres hommes ; il faut avouer, lorsque l'on voit tout cela de près, que les peuples valent peu la peine que l'on se donne tant de souci pour mériter leur faveur.

Chacun cherche son intérêt et veut parvenir à force d'horreur ; l'on intrigue aujourd'hui aussi bassement que jamais. Tout cela détruit l'ambition.

*7 août.* — Tout annonce des événements violents ; beaucoup de monde abandonne Paris.

Je me suis beaucoup donné à l'astronomie pendant mon séjour ici. C'est un beau divertissement et une superbe science. Avec mes connaissances mathématiques, il ne faut que peu d'étude pour posséder cette science. C'est un grand acquis de plus.

*10 août.* — Je me trouvais logé rue du Mail, place des Victoires. Au bruit du tocsin et de la nouvelle qu'on donnait l'assaut aux Tuileries, je courus au Carrousel. Avant d'arriver j'avais été rencontré dans la rue des Petits-Champs par un groupe d'hommes hideux, promenant une tête au bout d'une pique. Me trouvant l'air d'un Monsieur, ils

étaient pour me faire crier, Vive la Nation ! ce que je fis sans peine, comme on peut bien le croire.

Le château se trouvait attaqué par la plus vile canaille. Le palais forcé, le Roi rendu dans le sein de l'Assemblée, je me hasardai à pénétrer dans le jardin. Jamais depuis aucun de mes champs de bataille ne me donna l'idée d'autant de cadavres que m'en présentèrent les masses de Suisses.

Voyant enlever le château des Tuileries, et se saisir du Roi, j'étais bien loin de penser que je le remplacerais et que ce palais serait ma demeure !

Après la victoire des Marseillais, j'en vis un sur le point de tuer un garde du corps. Je lui dis : — Homme du midi, sauvons ce malheureux ! — Es-tu du midi ? — Oui. — Eh bien ! Sauvons-le.

Si Louis XVI se fût montré à cheval la victoire lui fût restée.

*22 septembre. — Proclamation de la République française.*

*18 octobre. Ajaccio. — J'aurais voulu me rendre promptement à Bonifacio pour mettre ordre à tout ; mais le général me fait demander et je suis obligé d'aller à Corte. Les dernières nouvelles nous annoncent que les ennemis ont abandonné Verdun et Longwy ; les nôtres ne s'endorment pas. La Savoie et le Comté de Nice sont pris et la Sardaigne sera bientôt attaquée.*

*11 janvier 1793. Olmettes. [Aux officiers municipaux de Bonifacio.] — Nous arriverons demain*

dans votre ville, en conséquence de l'ordre du général Paoli. J'aurai avec moi deux compagnies. Je connais votre zèle et votre civisme, et je ne doute point de votre activité pour que la troupe ne manque de rien.

BUONAPARTE,

lieutenant-colonel des volontaires nationaux d'Ajaccio.

*Juillet. — Révolte du Midi contre la République.*

*Août. Le souper de Beaucaire.* — Je me trouvais à Beaucaire le dernier jour de la foire; le hasard me fit avoir convives à souper deux négocians marseillais, un Nîmois et un fabricant de Montpellier.

[*Le Militaire.*] — Voilà ce que c'est que la guerre civile, l'on se déchire, s'abhorre, l'on se tue sans se connaître. Ne vous effrayez point de l'armée, elle estime Marseille, parce qu'elle sait qu'aucune ville n'a tant fait de sacrifices à la chose publique; reprenez des principes plus sains, et vous n'aurez point de plus vrais amis qu'elle.

Croyez-moi, Marseillais, secouez le joug du petit nombre de scélérats qui vous conduisent à la contre-révolution; rétablissez vos autorités constituées; acceptez la constitution, et l'armée, sans s'arrêter un seul moment, ira faire danser la carmagnole à l'Espagnol enorgueilli de quelques succès.

*28 août. — Occupation de Toulon par les Anglais.*

*16 septembre. Au siège de Toulon. — C'est l'artillerie qui prend les forteresses.*

*19 septembre. — Trois jours après mon arrivée l'armée eut une artillerie.*

*25 octobre. — L'artillerie commence à marcher.*

*14 novembre. — Le plan d'attaque pour la ville de Toulon que j'ai présenté aux généraux est le seul praticable.*

*28 novembre. — C'est la batterie des hommes sans peur!*

*29 novembre. — Comment s'appelle ce jeune homme ?*

*(Junot !)*

*Il fera son chemin.*

*30 novembre. — Les ennemis, sentant toute l'importance de cette batterie, s'y sont portés en très grande force, ont enlevé la batterie, encloué les pièces. La batterie a été reprise une demi-heure après. Le général Dugommier s'est battu avec un courage vraiment républicain.*

*7 décembre. — Nous sommes à peu près dans la même position. L'armée est forte de 30.000 hommes.*

*17 décembre. — Allez vous reposer ; nous venons de prendre Toulon, vous pourrez y coucher après-demain.*

24 décembre. — Les ennemis ont mis dans leur retraite une précipitation inouïe. Une grande partie de leur bagage est tombée en notre pouvoir. Si le vent les eût obligés à tarder 4 heures, ils étaient perdus.

4 janvier 1794. *Marseille* [en inspection]. — Je vais faire placer des pièces de canon contre le port, de manière à maîtriser la ville. Les batteries sont dans un état ridicule.

20 janvier. — J'espère, avant quinze jours, avoir mis la côte, depuis les Bouches-du-Rhône jusqu'au Var, sur un pied respectable.

12 février. — Sur cette côte l'on a dépensé beaucoup d'argent à faire de la mauvaise besogne.

1<sup>er</sup> avril, à *Nice*. — *Bonaparte commande l'artillerie de l'armée des Alpes.*

2 avril. — Nous entrons demain en campagne avec 20.000 hommes.

20 juin. — L'armée a pour but de s'emparer de la vallée de la Stura.

2 juillet. — *Révolution de Thermidor.*

7 août. *Antibes*. [Aux représentants *Albitte et Salicetti*.] — Vous m'avez suspendu de mes fonctions, arrêté et déclaré suspect. Me voilà flétri sans avoir été jugé, ou bien jugé sans avoir été entendu. Depuis l'origine de la révolution, n'ai-je pas été

toujours attaché aux principes ? Ne m'a-t-on pas toujours vu dans la lutte, soit contre les ennemis internes, soit, comme militaire, contre les étrangers ? J'ai tout perdu pour la République. Depuis, j'ai servi sous Toulon avec quelque distinction, et j'ai mérité à l'armée la part de lauriers qu'elle a acquise à la prise de Saorgio. Salicetti, tu me connais, as-tu rien vu, dans ma conduite de cinq ans, qui soit suspect à la Révolution ?

14 août. [*Aux représentants du peuple.*] — Citoyens, vous trouverez ci-joint la réponse aux quatre demandes que vous m'avez faites. Depuis qu'il me semble que j'ai perdu l'estime des âmes libres le sentiment de ma conscience soutient mon âme dans le calme, mais les sentiments de mon cœur sont bouleversés, et je sens qu'avec une tête froide, mais un cœur chaud, il n'est pas possible de se résoudre à vivre longtemps dans la suspicion.

19 août. [*A Junot.*] — Je reconnais bien ton amitié, mon cher Junot, dans la proposition que tu me fais ; depuis longtemps tu connais aussi celle que je t'ai vouée, et j'espère que tu y comptes. Les hommes peuvent être injustes envers moi, mais il suffit d'être innocent. Ma conscience est calme ; ne fais donc rien, tu me compromettrais.

22 mars 1795. *Marseille.* [*A Junot.*] — Tu n'as rien, si ce n'est ton épulette de lieutenant. Paulette n'en a pas même autant. Résumons : tu n'as rien, elle n'a rien, quel est le total ? rien. Vous ne pou-

vez donc pas vous marier à présent; attendons. Nous aurons peut-être de meilleurs jours, mon ami.

*1<sup>er</sup> avril.* — Salicetti m'a fait bien du mal. Il a brisé mon avenir au matin. Il a desséché mes idées de gloire à leur tige. Cet homme a été mon mauvais génie. Non, je puis bien pardonner, mais oublier, c'est autre chose.

*18 mai. Paris. Journée du 1<sup>er</sup> Prairial.* — Si nous continuons à salir ainsi notre révolution, on sera honteux d'être Français. [Barras] est au bout du boulevard avec pas mal de troupes et il se propose, à ce qu'il m'a dit, de lancer des bombes. Je lui ai conseillé de ne pas le faire.

*22 juin.* — Je suis employé comme général de brigade dans l'armée de l'Ouest. Je suis malade, ce qui m'oblige à prendre un congé...

Aujourd'hui on fait la lecture de la constitution à la Convention.

*1<sup>er</sup> juillet.* — Dans la position de l'Europe, le roi de Sardaigne doit désirer la paix. Il faut porter la guerre dans ses états; obliger les Autrichiens à se mettre dans une position où l'on puisse entreprendre des opérations ultérieures. L'armée d'Italie doit chasser l'ennemi de la position de Loano, menacer le Piémont, conquérir la Lombardie, pénétrer dans l'intérieur du Tyrol, se réunir avec l'armée du Rhin.

*12 juillet.* — Le luxe, le plaisir et les arts repren-

nent ici d'une manière étonnante. Les femmes sont partout.

*18 juillet.* — Junot est ici, vivant en bon diable et dépensant à son père le plus qu'il peut. Marmont est au siège de Mayence.

*24 juillet.* — Les nouvelles du Midi sont affligeantes. Il faut espérer que bientôt un gouvernement ferme et mieux organisé fera cesser tout cela.

*25 juillet.* [A Joseph.] — Je crois que tu as fait exprès de ne pas me parler de Désirée [Clary]; je ne sais pas si elle vit encore.

*17 août.* — L'on m'a porté pour servir à l'armée de la Vendée : je n'accepte pas.

*20 août.* — Je suis attaché, dans ce moment-ci, au bureau topographique du Comité de Salut Public. Si je demande, j'obtiendrai d'aller en Turquie comme général pour organiser l'artillerie du Grand Seigneur.

L'on est ici tranquille, mais des orages se préparent peut-être.

*25 août.* [A Joseph.] — J'espère que tu auras un consulat.

L'on va réunir les assemblées primaires et procéder à l'élection du tiers de la législature.

*29 août.* — L'armée de l'intérieur a accepté la constitution. Plusieurs sections de Paris ont de-



mandé l'éloignement de la force armée et la révocation du décret.

*5 septembre.* — Le Comité a pensé qu'il était impossible que je sortisse de France tant que durera la guerre. Je vais être rétabli dans l'artillerie.

Si je reste ici, il n'est pas impossible que la folie de me marier ne me prît.

*6 septembre.* [*A Joseph.*] — Le Consulat de Chio est vacant ; mais tu m'as dit que tu ne voulais pas d'une île. J'espère quelque chose de mieux. C'est aujourd'hui que se réunissent les assemblées primaires de Paris ; il y a beaucoup de placards, mais l'on espère que l'on sera sage. Je suis très content de Louis ; il répond à mon espérance ; c'est un bon sujet ; mais aussi c'est de ma façon : chaleur, esprit, santé, talent, commerce exact, bonté, il réunit tout. Tu le sais, mon ami, je ne vis que par le plaisir que je fais aux miens.

*7 septembre.* — L'on est ici très tranquille. L'on a tort de voir les choses au tragique. La République, puissante au dehors, saura bientôt rétablir la police au dedans.

*11 septembre.* — Les assemblées primaires n'ont pas voulu accepter le décret.

*27 septembre.* — Il y a dans ce moment quelque bouillonnement et des germes très incendiaires.

*3 octobre* [*11 vendémiaire*]. — Tout est en

feu dans Paris depuis ce matin. Il faut prendre garde. Je n'ai pas un grand crédit.

*4 octobre.* — Je vais aller aux nouvelles.

[Je] trouvai plusieurs députés, tout effarés ; entre autres Cambacérès. Ils s'attendaient à être attaqués le lendemain, ils ne savaient que résoudre. On me demanda conseil ; je répondis, moi, en demandant des canons. Cette proposition les épouvanta ; toute la nuit se passa sans rien décider.

*5 octobre [13 vendémiaire].* — Les nouvelles étaient fort mauvaises. Alors on me chargea de toute l'affaire, et ensuite on se mit à délibérer si pourtant on avait le droit de repousser la force par la force. Attendez-vous, leur dis-je, que le peuple vous donne la permission de tirer sur lui ? Me voici compromis, puisque vous m'avez nommé ; il est bien juste que vous me laissiez faire. Là-dessus, je quittai ces avocats, qui se noyaient dans leurs paroles, je fis marcher les troupes.

*6 octobre, 2 heures du matin. [A Joseph.]* — Enfin, tout est terminé ; mon premier mouvement est de te donner de mes nouvelles. Les royalistes devenaient tous les jours plus fiers. La Convention a ordonné de désarmer la section Lepelletier ; elle a repoussé les troupes. Menou a été sur l'heure destitué. La Convention a nommé Barras pour commander la force armée ; les Comités m'ont nommé pour commander en second. Nous avons disposé nos troupes ; les ennemis sont venus nous

---

attaquer ; nous avons tué beaucoup de monde. Nous avons désarmé les sections. Le bonheur est pour moi ; ma cour à Eugénie et à Julie.

*11 octobre.* — J'ai été nommé général en second de l'armée de l'intérieur.

*20 octobre.* — Un citoyen Billon demande Paulette ; ce citoyen n'a pas pas de fortune ; j'ai écrit à maman qu'il ne fallait pas y penser.

*25 octobre.* — Je suis nommé général en chef de l'armée de l'intérieur.

9 mars. — Du dix-neuvième jour du mois de ventôse de l'an quatre de la République, acte de mariage de Napolione Buonaparte, général en chef de l'armée de l'intérieur, âgé de vingt-huit ans, né à Ajaccio, département de la Corse, domicilié à Paris, rue d'Antin, fils de Charles Buonaparte, rentier, et de Letizia Ramolini ;

Et Marie-Joseph-Rose Detascher, âgée de vingt-huit ans, née à l'île Martinique, dans les îles du Vent, domiciliée à Paris, rue Chantereine, fille de Joseph-Gaspard Detascher, capitaine de dragons, et de Rose-Clair Desergers de Sanois, son épouse.

11 mars. [*Au Directoire.*] — J'avais chargé le citoyen Barras d'instruire le Directoire de mon mariage avec la citoyenne Tascher Beauharnais. La confiance que m'a montrée le Directoire me fait un devoir de l'instruire de toutes mes actions. C'est un nouveau lien qui m'attache à la patrie ; c'est un gage de ma plus ferme résolution de ne trouver de salut que dans la République.

21 mars. — *Départ pour l'armée d'Italie.*

*27 mars. Nice.* — Soldats, vous êtes nus, mal nourris ; le Gouvernement vous doit beaucoup, il ne peut rien vous donner. Votre patience, le courage que vous montrez au milieu de ces rochers sont admirables ; mais ils ne vous procurent aucune gloire, aucun éclat ne rejaillit sur vous. Je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde. De riches provinces, de grandes villes seront en votre pouvoir ; vous y trouverez honneur, gloire et richesses. Soldats d'Italie, manquerez-vous de courage ou de constance ?

*28 mars. [Au Directoire.]* — Je suis depuis plusieurs jours dans l'enceinte de l'armée ; j'ai depuis hier pris le commandement. J'ai témoigné à l'armée, en votre nom, votre satisfaction sur sa bonne conduite et sa patience. Cela a infiniment flatté le soldat et surtout l'officier. Un bataillon s'est mutiné sous prétexte qu'il n'avait ni souliers ni argent. J'ai fait arrêter tous les grenadiers.

*29 mars.* — Le général Alexandre Berthier est nommé chef de l'état major de l'armée d'Italie.

*6 avril. Albenga.* — J'ai transféré le quartier général à Albenga. Le mouvement a tiré l'ennemi de ses quartiers d'hiver. Il a avancé des avant-postes à Dego.

Le roi de Sardaigne se donne, de son côté, le plus grand mouvement.

L'armée est dans un dénuement à faire peur. J'ai encore de grands obstacles à surmonter, mais

ils sont surmontables. La misère y a autorisé l'indiscipline, et sans discipline point de victoire.

L'armée piémontaise est forte de 40.000 hommes d'infanterie. Celle des Autrichiens est forte de 34.000 d'infanterie. Je n'ai de disponible que 45.000 hommes.

J'ai trouvé à Oneilles des marbres qui sont évalués à quelque argent. J'ai ordonné qu'on les mette à l'enchère ; cela pourra nous donner de 30.000 à 40.000 livres.

*11 avril.* — Depuis huit heures du matin on se bat. Je suis décidé à attaquer.

Demain nous attaquerons l'ennemi sur tous les points de la droite.

*12 avril. Carcare.* — Vive la République ! Aujourd'hui, 23 Germinal, la division du général Masséna et celle du général Laharpe ont attaqué les Autrichiens, qui étaient au nombre de 13.000 hommes, commandés par le général Beaulieu, occupant l'importante position de Montenotte. Les républicains ont complètement battu les Autrichiens, et leur ont tué ou blessé 3.000 hommes.

[*Au soir.*] — Je viens de parcourir le champ de bataille ; je ne vois de tous côtés que des prisonniers et beaucoup de morts.

*14 avril. [Au Directoire.]* — La campagne d'Italie a commencé. J'ai à vous rendre compte de la bataille de Montenotte.

Le général Beaulieu a fait attaquer par une divi-

sion la droite de l'armée appuyée sur Voltri. Le 22, à la pointe du jour, Beaulieu et Laharpe s'attaquèrent, lorsque le général Masséna parut et sema la mort et l'épouvante sur le flanc et sur le derrière. La déroute de l'ennemi a été complète.

15 avril. [Au Directoire.] — J'ai aujourd'hui à vous rendre compte de la bataille de Millesimo.

L'ennemi enveloppé de tous les côtés n'eut pas le temps de capituler; nos colonnes semèrent la mort, l'épouvante et la fuite. Le général Provera avec le corps qu'il commandait à Cosseria se rendit prisonnier. Nous avons dans cette célèbre journée pris de 7.000 à 9.000 prisonniers, 22 pièces de canon et 14 drapeaux.

Le chef de brigade de la 39<sup>e</sup> ayant été tué, j'ai nommé, pour le remplacer, le citoyen Lannes.

16 avril. [Au Directoire.] — J'ai à vous rendre compte aujourd'hui du combat de Dego. L'on évalue la perte de l'ennemi à 2.000 hommes. Le commandant Murat a beaucoup contribué au succès de cette journée.

L'ennemi est bien plus fort que nous ne pensions, se bat très bien, a beaucoup plus de cavalerie et d'artillerie que moi.

Je n'ai pas un officier de génie capable de reconnaître Ceva et il faut que je m'y porte moi-même.

22 avril. Lesegno. [Au Directoire.] — J'ai à vous rendre compte du combat de Mondovi et de notre entrée à cette place. L'armée piémontaise,

chassée de Ceva, prit des positions au confluent de la Corsaglia et du Tanaro, ayant sa droite sur Vico et son centre sur la Bicoque. Le général Serrurier attaqua la droite, passa le pont sous le feu des ennemis, les obligea après trois heures de combat à évacuer le village. La position de l'ennemi était formidable. Nous passâmes la journée du 2 [floréal], par de fausses manœuvres, à cacher nos véritables intentions. Mon projet était de me porter sur Mondovi. Cependant le général Colli se mit, dès deux heures après minuit, en pleine retraite, et prit le chemin de Mondovi. A la pointe du jour le combat commença dans le village de Vico. L'ennemi a perdu 1.800 hommes, 11 drapeaux et 8 pièces de canon. Le 20<sup>e</sup> régiment de dragons, à la tête duquel a chargé le citoyen Murat, mon aide de camp, s'est distingué.

[*A l'armée.*] — Le général en chef témoigne à l'armée sa satisfaction sur sa bravoure et sur les succès qu'elle obtient tous les jours sur l'ennemi; mais il voit avec horreur le pillage affreux auquel se livrent des hommes pervers, qui n'arrivent à leurs corps qu'après la bataille pour se livrer aux excès les plus déshonorants pour l'armée et le nom français. En conséquence, il ordonne : Les généraux enverront, sous vingt-quatre heures, une note sur la moralité des officiers supérieurs qui sont sous leurs ordres. Les généraux sont autorisés à destituer les officiers qui auraient, par leur exemple, autorisé l'horrible pillage qui a lieu depuis



plusieurs jours. Son nom sera envoyé à son département afin qu'il soit flétri dans l'opinion de ses concitoyens.

23 avril. Carrù. [*Au général Colli.*] — Le Directoire, Monsieur, s'est réservé le droit de traiter de la paix; il faut donc que les plénipotentiaires du roi votre maître se rendent à Paris. La position militaire et morale des deux armées rend impossible toute suspension d'armes pure et simple. Je ne puis, sur des présomptions vagues, arrêter ma marche. Il est cependant un moyen de parvenir à votre but. C'est de mettre en mon pouvoir Coni, Alexandrie et Tortone. Cette proposition est très modérée.

24 avril. — Une suspension d'armes pendant un mois, ayant pour garantie deux forteresses, serait très avantageuse à la République. Pendant ce temps-là j'aurais le temps de m'emparer de toute la Lombardie autrichienne.

[*Au Directoire.*] — Vous ne vous faites pas une idée de la situation de l'armée, sans pain, sans discipline. Notre peu de charrois, de mauvais chevaux, des administrations avides, nous mettent dans un dénûment absolu de tout. Ma vie est inconcevable; j'arrive fatigué, il faut veiller toute la nuit pour administrer et me porter partout pour rétablir l'ordre. Le soldat sans pain se porte à des excès de fureur qui font rougir d'être homme. Je vais faire des exemples terribles. Je ramènerai

l'ordre, ou je cesserai de commander à ces brigands.

J'ai 100.000 hommes contre moi, qui n'en ai que 34.000 d'infanterie et 3.500 de cavalerie.

Le citoyen Junot, mon aide-de-camp, vous présentera 21 drapeaux. L'armée d'Italie, en vous présentant ces drapeaux, garants de sa bravoure, me charge de vous assurer de son dévouement à la Constitution.

26 avril. *Cherasco*. — Tout va bien. Le pillage est moins fort. Cette première soif d'une armée manquant de tout s'éteint. Les malheureux sont excusables; ils arrivent à la terre promise et ils veulent en goûter. On fusille demain des soldats qui ont volé dans une église. Cela me coûte infiniment de peine et me fait passer de très mauvais moments; il a été commis des horreurs qui me font frémir; heureusement que l'armée piémontaise, en battant en retraite, en a fait de pires encore. Ce beau pays nous offrira des ressources considérables; la seule province de Mondovi nous donnera un million.

[*A l'armée.*] — Soldats, vous avez en quinze jours remporté dix victoires, pris vingt et un drapeaux, cinquante-cinq pièces de canon, plusieurs places fortes, conquis la partie la plus riche du Piémont; vous avez fait 15.000 prisonniers, tué ou blessé près de 10.000 hommes.

Vous vous étiez jusqu'ici battus pour des rochers stériles. Dénués de tout, vous avez suppléé à tout. Vous avez gagné des batailles sans canons, passé

des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie et souvent sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté, étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert.

Mais, soldats, vous n'avez rien fait, puisqu'il vous reste encore à faire. Ni Turin, ni Milan ne sont à vous. La patrie a droit d'attendre de vous de grandes choses; justifierez-vous son attente? Vous avez encore des combats à livrer, des villes à prendre, des rivières à passer. Tous brûlent de porter au loin la gloire du peuple français; tous veulent dicter une paix glorieuse; tous veulent, en rentrant dans leurs villages, pouvoir dire avec fierté: « J'étais de l'armée conquérante de l'Italie! »

Amis, je vous la promets, cette conquête; mais il est une condition qu'il faut que vous juriez de remplir, c'est de respecter les peuples que vous délivrerez, c'est de réprimer les pillages horribles. Les pillards seront impitoyablement fusillés.

Peuples de l'Italie, l'armée française vient pour rompre vos chaînes; venez en confiance au-devant d'elle.

27 avril. — Il pleut à verse. Je fait jeter des ponts sur la Sture. L'ennemi s'est retiré à Carignan pour couvrir Turin, dont je suis à neuf lieues. Nous sommes ici dans le plus beau pays de la terre.

28 avril. [Au Directoire.] — Vous trouverez ci-joint, citoyens Directeurs, les conditions de la suspension d'armes arrêtée cette nuit entre le géné-

ral La Tour, commandant l'armée piémontaise, et moi. Ceva, Coni et Alexandrie sont au pouvoir de notre armée. Si vous ne vous accordez pas avec le roi de Sardaigne, je garderai ces places et je marcherai sur Turin. En attendant, je marche demain contre Beaulieu, je m'empare de toute la Lombardie, et avant un mois j'espère être sur les montagnes du Tyrol. Quant aux conditions de la paix avec la Sardaigne, vous pouvez dicter ce qui vous convient, puisque j'ai en mon pouvoir les principales places. Si vous me continuez votre confiance, et que vous approuviez ces projets, je suis sûr de la réussite : l'Italie est à vous.

[*Au général Laharpe.*] — Rends-toi sur le champ à Acqui et poursuis les Autrichiens dans leur fuite ; ils évacuent et passent le Po.

29 avril. [*Au Directoire.*] — Mes colonnes sont en marche ; Beaulieu fuit, j'espère l'attraper. J'imposerai quelques millions de contributions au duc de Parme. Il vous fera faire des propositions de paix : ne vous pressez pas, afin que j'aie le temps de lui faire payer les frais de la campagne. Si vous n'acceptez pas la paix avec le roi de Sardaigne, si votre projet est de le détrôner, il faut que vous l'amusiez quelques décades et que vous me préveniez de suite, — je m'empare de Valence et je marche sur Turin.

1<sup>er</sup> mai. Acqui. [*Au citoyen Faypoult, à Gênes.*] — Nous sommes à Acqui depuis hier. Beaulieu fuit

si vite que nous ne pouvons l'attraper. Envoyez-moi une note géographique, historique, politique et topographique sur les fiefs impériaux qui avoisinent Gênes. Envoyez-moi une note sur les ducs de Parme, de Plaisance et de Modène; les forces qu'ils ont sur pied, les places fortes qu'ils ont, et en quoi consiste la richesse de ces pays-là; surtout envoyez-moi une note des tableaux, statues, cabinets et curiosités qui se trouvent à Milan, Parme, Plaisance, Modène et Bologne. Lorsque nous fîmes la paix avec l'Espagne, le duc de Parme devait y concourir: pourquoi ne le fit-il pas?

Faites partir de suite 6.000 souliers pour Tortone.

6 mai. Tortone. [*Au Directoire.*] — Dans la journée d'hier, nous nous sommes canonnés avec l'ennemi posté au delà du Pô. Ce fleuve est très large et très difficile à passer. Mon intention est de le franchir le plus près possible de Milan, afin de n'avoir plus aucun obstacle pour arriver à cette capitale. Je marche aujourd'hui sur Plaisance. Je suis sûr que nous ne serions pas prêts à passer le Pô au mois de juillet si j'attendais que nous ayons deux ponts de bateaux; aussi ai-je le projet de le passer avec des radeaux et des ponts volants.

Il serait utile que vous m'envoyassiez trois ou quatre artistes connus, pour choisir ce qu'il convient de prendre pour envoyer à Paris.

Depuis le commencement de la campagne, le général Berthier, chef d'état major, a toujours passé la journée auprès de moi au combat, et la nuit à

son bureau ; il est impossible de joindre plus d'activité, de bonne volonté, de courage et de connaissances.

*7 mai. Castel San Giovanni.* — L'armée autrichienne s'était fortifiée afin de défendre l'entrée du Milanais. Après différents mouvements militaires et diplomatiques pour lui faire penser que je voulais passer à Valence, je me transportai par une marche forcée à Castel San Giovanni avec 5.000 grenadiers et 1.500 chevaux.

*Au passage du Pô, neuf heures du matin.* — Nous sommes arrivés au passage du Pô, où l'ennemi n'a environ que 150 chevaux ; il paraît que son infanterie est encore vers Valence. En conséquence, le général en chef est décidé à passer le Pô sur le champ avec l'avant-garde. Nous nous précipitâmes dans les bateaux. Le chef de brigade Lannes, aussi brave qu'intelligent, est le premier qui ait mis pied à terre. Les divisions de l'armée ont précipité leur marche du moment que le mouvement a été démasqué.

*8 mai, après-midi.* — Toute l'avant-garde et la division du général Laharpe ont passé le Pô. Beaulieu, instruit de notre marche, se convainquit, mais trop tard, que les fortifications de Pavie étaient inutiles, que les républicains français n'étaient pas si ineptes que François I<sup>er</sup> !

[A Carnot.] — Beaulieu est déconcerté ; il calcule

assez mal, donne constamment dans les pièges qu'on lui tend. Ce que nous avons pris à l'ennemi est incalculable. Je vous fais passer vingt tableaux des premiers maîtres, du Corrège et de Michel-Ange. Je vous dois des remerciements particuliers pour les attentions que vous voulez bien avoir pour ma femme : je vous la recommande ; je l'aime à la folie. J'espère, si les choses vont bien, pouvoir vous envoyer une dizaine de millions à Paris ; cela ne vous fera pas de mal pour l'armée du Rhin. Depuis la mort de Stengel, je n'ai plus un officier supérieur d'artillerie qui se batte. Je désirerais deux ou trois adjudants généraux qui aient du feu et une ferme résolution de ne jamais faire de savantes retraites.

*Au soir.* — L'ennemi se retire sur Lodi.

*11 mai. Lodi.* — Nous entrâmes dans Lodi ; 30 pièces de canon défendaient le passage du pont. La canonnade fut très vive. Dès que l'armée fut arrivée, elle se forma en colonne serrée, suivie par tous les bataillons de grenadiers. Aux cris de : vive la République ! l'on se présenta sur le pont qui a cent toises de longueur. L'ennemi fit un feu terrible. La tête de la colonne paraissait hésiter. Les généraux Berthier, Masséna, Lannes se précipitèrent à la tête et décidèrent le sort encore en balance. Cette redoutable colonne renversa tout ce qui s'opposa à elle ; dans un clin d'œil, l'armée ennemie fut tout éparpillée.

La bataille de Lodi donne à la République toute

la Lombardie. L'intrépide Berthier, dans cette journée, a été canonnier, cavalier et grenadier.

*Au soir.* — (Les grenadiers nomment le général Bonaparte *le Petit Caporal.*)

*14 mai.* [Au Directoire.] — Hier j'ai fait partir une division pour Milan. Beaulieu est à Mantoue. Je crois très impolitique de diviser en deux l'armée d'Italie; il est également contraire aux intérêts de la République d'y mettre deux généraux différents. L'expédition sur Rome, Livourne, Naples est peu de chose. Il faut non seulement un seul général, mais encore que rien ne le gêne dans sa marche et dans ses opérations. J'ai fait la campagne sans consulter personne; je n'eusse rien fait de bon s'il eût fallu me concilier avec la manière de voir d'un autre. J'ai remporté quelques avantages parce que ma marche a été aussi prompte que ma pensée. Si vous m'imposez des entraves de toutes espèces, n'attendez plus rien de bon. Chacun a sa manière de faire la guerre. Le général Kellermann a plus d'expérience et la fera mieux que moi; mais les deux ensemble nous la ferons fort mal. Je ne puis rendre à la patrie des services essentiels qu'investi entièrement et absolument de votre confiance. Je sens qu'il faut beaucoup de courage pour vous écrire cette lettre; il serait si facile de m'accuser d'ambition et d'orgueil.

*17 mai. Milan.* — Le pavillon tricolore flotte sur Milan, Pavie, Côme et toutes les villes de la Lombardie.



Les ordres sont donnés pour que les divisions soient pourvues de tout ce qui leur manque, afin de les mettre à même de reprendre bientôt leurs opérations et de les suivre avec cette rapidité et cette ardeur qui ont assuré nos victoires.

*18 mai.* — J'ai fait passer à Tortone pour au moins deux millions de bijoux et d'argent en lingots.

*20 mai.* — Soldats, vous vous êtes précipités comme un torrent du haut de l'Apennin ; vous avez culbuté, dispersé, éparpillé tout ce qui s'opposait à votre marche. Milan est à vous, et le pavillon républicain flotte dans toute la Lombardie. Le Pô, le Tessin, l'Adda n'ont pu vous arrêter un seul jour. Oui, soldats, vous avez beaucoup fait ; mais ne vous reste-t-il donc plus rien à faire, des ennemis à soumettre, des lauriers à cueillir, des injures à venger ?

*21 mai.* — Nous avons imposé le Milanais à 20.000.000 francs.

*22 mai.* — Les troupes sont en mouvement sur les gorges du Tyrol. L'armée autrichienne reçoit tous les jours des renforts.

*25 mai, 2 heures du matin.* [Au général Berthier.] — Je reviens de demi-chemin de Pavie, nous avons rencontré un millier de paysans à Binasco, nous les avons battus. Après en avoir tué cent, nous avons brûlé le village, exemple terrible et qui sera efficace ; nous marcherons dans une

heure sur Pavie, où l'on dit que les nôtres résistent toujours.

[*Aux habitants de la Lombardie.*] — Une multitude égarée, sans moyens réels de résistance, se porte aux derniers excès dans plusieurs communes. Ce délire inconcevable est digne de pitié; l'on égare ce pauvre peuple pour le conduire à sa perte. Ceux qui, sous 24 heures, n'auront pas posé les armes seront traités comme rebelles; leurs villages seront brûlés. Que l'exemple terrible de Binasco leur fasse ouvrir les yeux! Son sort sera celui de toutes les villes et villages qui s'obstineront à la révolte.

Il est ordonné au général Despinoy de créer sur-le-champ une commission militaire pour faire juger, dans la journée, les personnes arrêtées les armes à la main dans l'émeute qui a eu lieu à Milan, et faire fusiller celles qui seront convaincues d'avoir pris part à l'insurrection. L'exécution aura lieu dans le jour.

26 mai. Pavie. — Je me portai à la pointe du jour sur Pavie. La ville paraissait garnie de beaucoup de monde et en état de défense; le château avait été pris, et nos troupes prisonnières. Je fis avancer l'artillerie. Le général Dommartin fit placer le 6<sup>e</sup> bataillon de grenadiers en colonne serrée, la hache à la main, avec deux pièces de 8 en tête. Les portes furent enfoncées; cette foule se dispersa dans les caves et sur les toits, essayant en vain, en jetant des tuiles, de nous disputer l'entrée des

rues. J'ai fait fusiller la municipalité. Tout est aujourd'hui parfaitement tranquille.

28 mai. *Brescia*. — Tous villages où l'on sonnera le tocsin seront sur-le-champ brûlés.

Nous sommes sur le territoire de la république de Venise, pays neutre, où les personnes et les propriétés doivent être scrupuleusement respectées.

30 mai. *Valeggio*. — Les divisions Masséna et Augereau ont attaqué aujourd'hui le passage du Mincio. L'ennemi a été complètement battu sur cette rivière qui a été passée par nos soldats partie dans l'eau jusque sous les aisselles. L'ennemi nous a abandonné 5 pièces d'artillerie ainsi que la pharmacie de ses ambulances. Toute sa ligne est en déroute.

[*Au directeur Carnot.*] — Je suis au désespoir, ma femme ne vient pas, elle a quelque amant qui la retient à Paris. Je maudis toutes les femmes, mais j'embrasse de cœur mes bons amis.

31 mai. *Peschiera*. — Les ennemis ont passé l'Adige; il ne reste plus que la garnison de Mantoue, que l'insalubrité des marais qui l'entourent aura bientôt détruite. Vive la République! Les Autrichiens sont entièrement chassés de l'Italie!

1<sup>er</sup> juin. [*Au Directoire.*] — Je ne vous citerai pas les hommes qui se sont distingués par des traits de bravoure. Rien n'égale leur intrépidité. Vous croiriez qu'arrivés à leurs bivouacs ils doi-

vent au moins dormir ; point du tout, chacun fait son conte ou son plan de l'opération du lendemain. L'autre jour je voyais défilér une demi-brigade ; un chasseur s'approcha de mon cheval : « Général, me dit-il, il faut faire cela. — Malheureux ! lui dis-je, veux-tu bien te taire ! » Il disparaît à l'instant ; je l'ai fait en vain chercher : c'était justement ce que j'avais ordonné que l'on fit.

Il part demain de Milan cent chevaux de voiture, les plus beaux qu'on ait pu trouver en Lombardie ; ils remplaceront les chevaux médiocres qui attellent vos voitures.

*5 juin. Roverbella.* — Le général en chef est parti pour Milan, le quartier général reste à Roverbella.

*7 juin. Milan. [Au Directoire.]* — Lorsque Beaulieu sut que nous marchions pour passer le Mincio, il s'empara de la forteresse de Peschiera, qui appartient aux Vénitiens. Le combat de Borghetto et le passage du Mincio nous rendirent cette place deux jours après. Le provéditeur vint à grand hâte se justifier : je le reçus fort mal ; je lui déclarai que je marchais sur Venise porter moi-même plainte au Sénat d'une trahison aussi manifeste. L'alarme à Venise a été extrême. Si votre projet est de tirer 5 à 6 millions de Venise, je vous ai ménagé exprès cette espèce de rupture. Si vous avez des intentions plus prononcées, je crois qu'il faudrait continuer ce sujet de brouillerie et

attendre le moment favorable, car il ne faut pas avoir affaire à tout le monde à la fois.

Je serai bientôt à Bologne. Voulez-vous que j'accepte alors, pour accorder un armistice au pape, 25 millions en argent, 5 millions en denrées, 300 cadres, des statues et des manuscrits en proportion ?

8 juin. — Nous avons investi la ville de Mantoue. Cette place est inabordable dans ce moment-ci, à cause du débordement des rivières.

11 juin. — La Lombardie est parfaitement tranquille. Les chansons politiques sont dans la bouche de tout le monde. L'on s'accoutume ici à la liberté. Peut-être serait-il utile de former un bataillon de Lombards.

Le général en chef est informé que, malgré ses ordres réitérés, le pillage continue dans l'armée. Cette conduite infâme ne permet plus de différer l'emploi des moyens de rigueur. En conséquence, il ordonne de faire fusiller tout militaire de quelque grade qu'il soit arrêté en flagrant délit.

15 juin. *Tortone*. — L'empereur dit à tout le monde que, dans le mois d'août, il rentrera en Italie. Il a des troupes en marche de tous côtés, même de la Pologne.

[*Au citoyen Faypoult (à Gènes).*] — Je vous envoie le général Murat, mon aide de camp ; je désire que vous le présentiez de suite au Sénat pour

lui remettre lui-même la note qu'il vous communiquera. Si vous la présentiez, il faudrait quinze jours pour avoir réponse, et il est nécessaire d'établir une communication qui électrise davantage ces messieurs.

*20 juin. Bologne.* — Nous sommes à Bologne depuis hier. Nous avons fait 700 prisonniers et trouvé 40 pièces de canon. Nous avons fait le légat cardinal prisonnier de guerre.

Le chef de brigade Lannes commande l'infanterie de l'avant-garde ; le général Murat commande toute l'avant-garde.

*21 juin.* — Les tableaux de Modène sont partis. Le citoyen Barthélemy s'occupe dans ce moment-ci à choisir les tableaux de Bologne. Il compte en prendre une cinquantaine. Monge, Berthollet et Thouin sont à Pavie, où ils s'occupent à enrichir notre cabinet d'histoire naturelle. J'imagine qu'ils n'oublieront pas une collection complète de serpents, qui m'a paru bien mériter la peine de faire le voyage.

Une lettre interceptée de Vienne annonce que le général Wurmser vient commander l'armée d'Italie. Déjà une division est venue occuper les débouchés des Grisons.

Le cardinal légat a eu la permission de se rendre à Rome. Je lui ai dit que si le Pape nous envoyait des propositions et nous payait promptement une contribution il trouverait peut-être encore dans la République française un refuge. La

chaleur est excessive et nous n'avons pas un moment à perdre à repasser le Pô afin de réunir nos forces contre les Autrichiens. Je serai le (29) à Livourne ; je compte qu'alors l'armistice avec le Pape sera conclu.

Cet armistice étant plutôt conclu avec la canicule qu'avec l'armée du Pape, mon opinion ne serait pas de faire la paix, afin qu'au mois de septembre, si nos affaires vont bien, nous puissions nous emparer de Rome.

26 juin. *Pistoja*. [*Au Directoire.*]— Vous trouverez ci-joint les conditions de l'armistice qui a été conclu avec le Pape. M. d'Azara a eu l'impudence de nous offrir 5 millions en argent et trois en denrées. Moi je me suis tenu à 40 millions dont 10 en denrées. Voyant qu'il ne pouvait obtenir de diminution il s'est tourné du côté des commissaires du gouvernement, et il a si bien fait qu'il leur a arraché notre secret, c'est-à-dire l'impossibilité où nous étions d'aller sur Rome. Alors il n'a été possible d'en tirer 20 millions qu'en faisant une marche sur Ravenne. J'avais toujours mis pour clause que les trésors de Notre-Dame de Lorette seraient donnés, et il m'avait paru que nous étions d'accord ; mais il s'est tellement retourné qu'il a fallu accepter un million pour cet objet. Cette manière de négocier à trois est absolument préjudiciable aux intérêts de la République. Cette négociation où la République a perdu 10 millions a été pour moi extrêmement désagréable. Quant à toutes

les autres conditions il n'y a eu aucune difficulté, hormis pour les manuscrits, qu'ils ne voulaient pas donner ; il a encore fallu là, sur deux à trois mille, nous réduire à cinq cents.

2 juillet. *Bologne.* — J'ai vu à Florence la célèbre Vénus, qui manque à notre muséum, et une collection d'anatomie en cire qu'il ne serait pas indifférent d'avoir. Fontana se chargerait de nous en faire une copie. Cela coûterait peu de chose et serait d'un grand secours pour cette partie si essentielle à l'humanité.

Les commissaires artistes se conduisent très bien et sont assidus à leur besogne. Ces savants ont fait une récolte abondante à Pavie.

Je me rends sur-le-champ à Mantoue. Je compte que le 9 nous ouvrirons la tranchée. L'ennemi fera probablement des mouvements pour dégager cette place: nous nous battons alors, s'il le faut.

5 juillet. *Roverbella.* [Au général Despinoy.] — Pressez l'envoi de toute l'artillerie; ne vous endormez pas dans les délices de Milan, et surtout n'écrivez pas de lettres qui fassent tourner la tête à notre pauvre chef d'état major; car depuis que vous lui avez parlé d'une belle actrice qui l'attend à Milan, il meurt d'impatience d'y arriver.

[A Joséphine.] — Je suis mort de fatigue. Je te prie de partir tout de suite pour te rendre à Vérone; j'ai besoin de toi, car je crois que je vais être bien malade. Je te donne mille baisers. Je suis au lit.



9 juillet. *Vérone.* [Au général *Despinoy.*] — Je suis dans une colère abominable contre tout le monde à Milan; rien ne vient, ni artillerie, ni officiers, ni canonniers. Je vous envoie un aide-de-camp pour activer l'envoi. Les journées, dans les circonstances où nous sommes, sont des siècles. Il y a une compagnie d'artillerie que j'attends depuis un siècle; elle s'est arrêtée en chemin. J'avais envoyé 600 chevaux à Coni; tout cela est mort en chemin, puisque je n'en entends pas parler.

11 juillet. *Marmiolo.* [Au citoyen *Faypoult, à Gènes.*] — Je n'ai pas encore vu M. Cataneo; lorsque je le verrai je n'oublierai rien de tout ce qui peut l'endormir et donner au Sénat un peu plus de confiance. Le temps de Gènes n'est pas encore venu, parce que les Autrichiens se renforcent et que bientôt j'aurai une bataille. Les idées du Directoire sur Gènes ne me paraissent pas encore fixées.

12 juillet. *Vérone.* [Au Directoire.] — Peut-être jugerez-vous à propos de commencer dès à présent une petite querelle au ministre de Venise à Paris pour que, après la prise de Mantoue, je trouve plus de facilité pour la demande que vous avez intention que je leur fasse de plusieurs millions.

17 juillet. [A *Joséphine.*] — Je reçois ta lettre, mon adorable amie; elle a rempli mon cœur de joie. Je te suis obligé de la peine que tu as prise de me donner de tes nouvelles.

Depuis que je t'ai quittée, j'ai toujours été triste.

Mon bonheur est d'être près de toi. Sans cesse je repasse dans ma mémoire tes baisers, tes larmes, ton aimable jalousie; et les charmes de l'incomparable Joséphine allument sans cesse une flamme vive et brûlante dans mon cœur et dans mes sens. Quand, libre de toute inquiétude, de toute affaire, pourrai-je passer tous mes instants près de toi, n'avoir qu'à t'aimer et ne penser qu'au bonheur de te le dire et de te le prouver ?

Depuis que je te connais, je t'adore tous les jours davantage : cela prouve combien la maxime de La Bruyère, que *l'amour vient tout d'un coup*, est fautive. Tout dans la nature a un cours et différents degrés d'accroissement. Ah ! je t'en prie, laisse-moi voir quelques-uns de tes défauts; sois moins belle, moins gracieuse, moins tendre, moins bonne surtout; surtout ne sois jamais jalouse, ne pleure jamais; tes larmes m'ôtent la raison, brûlent mon sang.

18 juillet. — J'ai passé toute la nuit sous les armes. J'aurais eu Mantoue par un coup hardi et heureux; mais les eaux du lac ont promptement baissé, de sorte que ma colonne qui était embarquée n'a pas pu arriver. J'ai été dans le village de Virgile, sur les bords du lac, au clair argentin de la lune, et pas un instant sans songer à Joséphine.

19 juillet. — Nous avons attaqué hier Mantoue. Nous l'avons chauffée avec deux batteries à boulets rouges et des mortiers. Toute la nuit cette misérable ville a brûlé. Ce spectacle était horrible et im-

posant. Nous nous sommes emparés de plusieurs ouvrages extérieurs, nous ouvrons la tranchée cette nuit. Je vais partir pour Castiglione demain avec le quartier général, et je compte y coucher.

*22 juillet. Castiglione. [A Joséphine.]* — Les besoins de l'armée exigent ma présence dans ces environs ; il est impossible que je puisse m'éloigner jusqu'à venir à Milan. — Viens promptement me rejoindre, et sois heureuse et sans inquiétude.

*29 juillet. Montechiaro, matin.* — L'ennemi a forcé le poste de la Corone. L'on s'occupe à le reprendre. Il est indispensable d'attaquer l'ennemi et de le battre.

*Après-midi.* — Il est ordonné au général Augereau d'opérer sa retraite sur Roverbella.

*Soir.* — Les événements arrivés à la Corone exigent que l'on fasse passer à Milan par Crémone les gros bagages. J'attends Berthier avec impatience. Les circonstances sont assez critiques. La journée de demain sera, je l'espère, plus honorable.

Une partie de la division du général Masséna a été obligée de se replier. Je me rends à Castelnovo avec quelques demi-brigades. Peut-être rétablirons-nous les affaires.

*30 juillet. Castelnovo.* — Voici la malheureuse position de l'armée : l'ennemi a percé notre ligne sur trois points ; il est maître de Rivoli ; Masséna et Joubert ont été obligés de céder ; Sauret a fait

sa retraite sur Desenzano ; l'ennemi s'est emparé de Brescia. Nos communications sont coupées avec Milan.

*31 juillet. Roverbella. [Au général Kilmaine.]*— Il est indispensable que vous attaquiez l'ennemi à Montechiaro. Comme je suis très pressé, envoyez copie du présent ordre au général Masséna.

Le général Augereau, Rampon, Cervoni se rendent à Montechiaro où l'avant-garde sera arrivée à quatre heures du matin. On réattaquera Brescia. Le général Serrurier, ayant reçu l'ordre d'évacuer Mantoue, occupera Marcaria.

*2 août. Brescia. [Au citoyen Saliceti.]*— La fortune a paru nous être contraire un moment. Il s'est passé tant d'événements depuis cinq à six jours qu'il m'est impossible de vous en faire une relation exacte ; mais enfin, grâce à la victoire de Lonato et aux mesures vigoureuses que j'ai prises, les choses prendront une tournure satisfaisante. J'ai levé le siège de Mantoue ; je suis ici presque avec toute mon armée. Je saisirai la première occasion de présenter bataille à l'ennemi : elle décidera du sort de l'Italie. Nous sommes extraordinairement fatigués : cinq de mes chevaux sont crevés de fatigue.

Nous avons essayé des revers, mais déjà la victoire commence à revenir sous nos drapeaux.

*6 août. Castiglione.* — Pendant toute la journée [du 2] Wurmser s'occupa à rassembler les débris de son armée, à tirer de Mantoue tout ce qui

était disponible, à les ranger en bataille entre Solférino et la Chiese. Il réunit un corps de 25.000 hommes. Le sort de l'Italie n'était pas encore décidé.

De mon côté je donnai des ordres pour réunir toutes les colonnes de l'armée. Je me rendis moi-même à Lonato ; mais quelle fut ma surprise d'y recevoir un parlementaire qui sommait le commandant à Lonato de se rendre parce que, disait-il, il était cerné de tous côtés ! Effectivement différentes colonnes touchaient nos grand'gardes, et la route de Brescia était interceptée. Je sentis alors que ce ne pouvait être que les débris de la division coupée qui cherchaient à se faire passage. La circonstance était embarrassante ; je n'avais à Lonato qu'à peu près 1.200 hommes. Je fis venir le parlementaire, je lui fis débander les yeux. Je lui déclarai que si, dans huit minutes, sa division n'avait pas posé les armes, je ne ferais grâce à aucun. Le parlementaire parut fort étonné de me trouver là, et un instant après la colonne posa les armes. Elle était forte de 4.000 hommes.

Le [3], à la pointe du jour, nous nous trouvâmes en présence. Je fis faire un mouvement rétrograde pour attirer l'ennemi à nous, dans le temps que Sérurier tournait la gauche de Wurmser. Dès l'instant que nous aperçûmes la division Sérurier, j'ordonnai à l'adjudant général Verdier d'attaquer. Après une vive canonnade la gauche de l'ennemi se mit en pleine retraite. Augereau attaqua le centre ; Masséna la droite. Nous fûmes partout victorieux.

Voilà donc en cinq jours une autre campagne finie. Wurmser a perdu 70 pièces de canon, tous ses caissons, 12 à 15.000 prisonniers, 6.000 tant tués que blessés.

*La nuit sur le champ de bataille.* — C'était par un beau clair de lune et dans la solitude profonde de la nuit ; tout à coup un chien, sortant de dessous les vêtements d'un cadavre, s'élança sur nous et retourna presque aussitôt à son gîte, en poussant des cris douloureux ; il léchait tour à tour le visage de son maître, et se lançait de nouveau sur nous, c'était tout à la fois demander du secours et rechercher la vengeance. Soit disposition du moment, soit le lieu, l'heure, le temps, l'acte en lui-même, ou je ne sais quoi, toujours est-il vrai que jamais rien, sur aucun de mes champs de bataille, ne me causa une impression pareille. Je m'arrêtai involontairement à contempler ce spectacle. Cet homme, me disais-je, a peut-être des amis ; et il gît ici abandonné de tous, excepté de son chien ! Quelle leçon la nature nous donnait par l'intermédiaire d'un animal !

*8 août. Vérone.* — Nous voilà donc retournés dans nos anciennes positions. L'ennemi fuit au loin dans le Tyrol. L'armée autrichienne a disparu comme un songe, et l'Italie qu'elle menaçait est aujourd'hui tranquille.

*13 août. Brescia.* — La cour de Rome a cru l'armée perdue, et elle avait envoyé un légat à Fer-

rare. Je viens d'ordonner à ce cardinal de se rendre à mon quartier-général.

14 août. [Au Directoire.] — Je crois utile, Citoyens Directeurs, de vous donner mon opinion sur les généraux employés à cette armée :

Berthier : talents, activité, courage, caractère; tout pour lui.

Augereau : beaucoup de caractère, de courage, de fermeté, d'activité; a l'habitude de la guerre, est aimé du soldat, heureux dans ses opérations.

Masséna : actif, infatigable, a de l'audace, du coup d'œil, et de la promptitude à se décider.

Sérurier : se bat en soldat; ne prend rien sur lui; ferme; n'a pas assez bonne opinion de ses troupes; est malade.

Despinoy : mou, sans activité, sans audace; n'a pas l'état de la guerre, n'est pas aimé du soldat, ne se bat pas à la tête; a d'ailleurs de la hauteur, de l'esprit, et des principes politiques sains; bon à commander dans l'intérieur.

Sauret : bon, très bon soldat; pas assez éclairé pour être général; peu heureux.

Abbatucci : pas bon à commander 50 hommes.

Garnier, Meunier, Casabianca : incapables; pas bons à commander un bataillon dans une guerre aussi active et aussi sérieuse que celle-ci.

Macquart : brave homme; pas de talents; vif.

Gaultier : bon pour un bureau; n'a jamais fait la guerre.

Combien de fautes Murat a commises pour établir son quartier dans un château où il y eût des femmes!

18 août. — Ma femme vient d'arriver.

Dans quatre ou cinq jours une nouvelle campagne va s'ouvrir pour l'invincible armée d'Italie. Les barrières du Tyrol seront forcées, et la guerre terminera dans l'Allemagne.

31 août. [A Joséphine.] — Je pars à l'instant pour Vérone, j'avais espéré recevoir une lettre de toi; cela me met dans une inquiétude affreuse. Tu étais un peu malade lors de mon départ; je t'en prie, ne me laisse pas dans une pareille inquiétude. Trois jours sans lettres de toi; je t'ai cependant écrit plusieurs fois. L'absence est horrible, les nuits sont longues, ennuyeuses et fades, la journée est monotone.

Aujourd'hui, seul avec les pensées, les travaux, les écritures, les hommes et leurs fastueux projets, je n'ai pas même un billet de toi que je puisse presser contre mon cœur.

Le quartier-général est parti; je pars dans une heure.

3 septembre. Ala. [A Joséphine.] — Nous sommes en pleine campagne, mon adorable amie, nous avons culbuté les postes ennemis. La troupe est très gaie et bien disposée.

Point de lettres de toi, cela m'inquiète vraiment; l'on m'assure cependant que tu te portes bien, et



que même tu as été te promener au lac de Côme. J'attends tous les jours, et avec impatience, le courrier où tu m'apprendras de tes nouvelles ; tu sais combien elles me sont chères. Je ne vis loin de toi ; le bonheur de la vie est près de ma douce Joséphine. Pense à moi. Ecris-moi souvent, bien souvent ; c'est le seul remède à l'absence.

*6 septembre. Trente.* — 6.000 ou 7.000 prisonniers, 25 pièces de canon, 7 drapeaux, tel est le fruit de la bataille de Roveredo, une des plus heureuses de la campagne. Le [5] à huit heures du matin Masséna est entré dans Trente. Wurmser a quitté cette ville pour se réfugier du côté de Bassano. Le général Vaubois marche à la poursuite des ennemis. Le [8] je serai à Bassano. Si l'ennemi m'y attend il y aura une bataille.

*7 septembre. Bassano.* — Cette marche de vingt lieues en deux jours a déconcerté entièrement l'ennemi. Nous avons pris cinq drapeaux ; le chef de brigade Lannes en a pris deux de sa main. Nous sommes à la poursuite d'une division de 8.000 hommes qui est le seul reste de cette armée formidable qui menaçait, il y a un mois, de nous enlever l'Italie. En six jours nous avons livré deux batailles et quatre combats. Nous avons pris à l'ennemi 21 drapeaux ; nous lui avons fait 16.000 prisonniers. Nous avons fait plus de 45 lieues.

Le grade de général de brigade au chef de brigade Lannes.

10 septembre. *Montebello.* [*A Joséphine.*] — Jamais nous n'aurons eu de succès aussi constants et aussi grands. L'Italie, le Frioul, le Tyrol sont assurés à la République.

Sous peu de jours nous nous verrons ; c'est la plus douce récompense de mes fatigues et de mes peines. Mille baisers ardents et bien amoureux.

15 septembre. *Vérone.* — J'aime les Polonais. Le partage de la Pologne est un acte d'iniquité qui ne peut se soutenir. Après avoir terminé la guerre en Italie, j'irai moi-même à la tête des Français pour forcer les Russes à restituer la Pologne.

17 septembre. [*A Joséphine.*] — Je t'écris, ma bonne amie, bien souvent, et toi peu. Tu es une méchante et une laide, bien laide, autant que tu es légère. Cela est perfide, tromper un pauvre mari, un tendre amant ! Doit-il perdre ses droits parce qu'il est loin, chargé de besogne, de fatigue, et de peine ? Sans sa Joséphine, sans l'assurance de son amour, que lui reste-t-il sur la terre ? Qu'y ferait-il ? Adieu, adorable Joséphine ; une de ces nuits, les portes s'ouvriront avec fracas : comme un jaloux, et me voilà dans tes bras.

26 septembre. *Milan.* [*Au cardinal Mattei.*] — Votre caractère, Monsieur, dont tous ceux qui vous connaissent se louent, m'engage à vous permettre de retourner à Ferrare et à jeter un voile d'oubli sur votre conduite du mois passé.

J'aime à me persuader que cela n'a été de votre

part que l'oubli d'un principe dont vous avez trop de connaissance de l'Évangile pour ne point être convaincu : que tout prêtre qui se mêle des affaires politiques ne mérite point les égards dus à son caractère. Rentrez dans votre diocèse, pratiquez-y la vertu ; mais ne vous mêlez jamais de la politique.

1<sup>er</sup> octobre. — J'ai 18.900 hommes à l'armée d'observation ; 5.000 hommes à l'armée de siège. L'Empereur aura 50.000 hommes dans six semaines.

2 octobre. [*Au Directoire.*] — Venise a peur : elle trame avec le roi de Naples et le Pape. On ne fera rien de tous ces gens-là si Mantoue n'est pas pris. Le roi de Naples a 60.000 hommes sur pied.

Le grand-duc de Toscane est absolument nul, sous tous les rapports.

Le duc de Parme se conduit assez bien ; il est nul aussi, sous tous les rapports.

Rome est forte par son fanatisme.

Si vous persistez à faire la guerre à Rome et à Naples, il faut un renfort de 45.000 hommes. Restez avec Rome en état de négociation jusqu'au moment de marcher sur cette ville superbe.

[*A Sa Majesté l'empereur d'Allemagne.*] — Majesté, l'Europe veut la paix. Cette guerre désastreuse dure depuis trop longtemps. J'ai l'honneur de prévenir Votre Majesté que, si elle n'envoie pas des plénipotentiaires à Paris, le Directoire m'ordonne de combler le port de Trieste. Je désire que Votre Majesté rende le repos et la tranquillité au monde.

[*Au général Kellermann, à Lyon.*] — Quelque nécessaire que la 40<sup>e</sup> soit à Lyon, il est indispensable qu'elle passe ici. Il vaut mieux, je crois, que l'on se donne des coups de poing à Lyon et que nous gardions l'Italie.

Pesez tout cela, mon cher général, avec votre patriotisme ordinaire ; aidez-nous le plus promptement possible, si vous voulez que nous continuions à vous envoyer 700.000 francs.

8 octobre. [*Au Directoire.*] — Ma santé est tellement délabrée que je crois être obligé de vous demander un successeur.

11 octobre. — Les couleurs nationales de la légion Lombarde sont le vert, le blanc et le rouge.

Des corps nombreux de l'Empereur filent dans le Tyrol. Les pluies continuent à nous donner beaucoup de malades.

12 octobre. Milan. [*Au Directoire.*] — Vous avez calculés sans doute que vos administrateurs voleraient, mais qu'ils feraient le service : ils volent d'une manière si impudente que si j'avais un mois de temps, il n'y en a pas un qui ne pût être fusillé. Je ne cesse d'en faire arrêter ; mais on achète les juges : c'est ici une foire, tout se vend.

Thévenin est un voleur ; il affecte un luxe insultant : il m'a fait présent de plusieurs très beaux chevaux dont j'ai besoin, que j'ai pris, et dont il n'y a pas eu moyen de lui faire accepter le prix.

Faites-le arrêter et retenir six mois en prison, il peut payer 500.000 francs en argent.

Les charrois sont pleins d'émigrés; ils s'appellent *Royal-Charrois*, et portent le collet vert sous mes yeux. Vous pensez bien que j'en fais arrêter, mais ils ne sont pas ordinairement où je me trouve.

Le nouvel agent paraît meilleur que Thévenin. Je ne vous parle ici que des grands voleurs. Diriez-vous que l'on cherche à séduire mes secrétaires jusque dans mon antichambre?

Les dénonciations que je fais sont des dénonciations en âme et conscience, comme jury. Je n'ai que des espions. Il n'y a pas un agent de l'armée qui ne désire notre défaite, pas un qui ne corresponde avec nos ennemis; presque tous ont émigré; c'est eux qui disent notre nombre; aussi je me garde plus d'eux que de Wurmser.

17 octobre. Modène. — Bologne, Modène, Reggio et Ferrare se sont réunis en Congrès. L'enthousiasme le plus vif et le patriotisme le plus pur les animent; déjà ils voient revivre l'ancienne Italie. Une légion de 2.500 hommes s'organise, habillée, soldée, et équipée aux frais de ce pays-ci et sans que nous nous en mêlions. Si ces troupes commencent à se distinguer, cela aura des suites trèsimportantes.

[A Joséphine.] — J'ai été avant-hier toute la journée en campagne. J'ai gardé hier le lit. La fièvre et un violent mal de tête, tout cela m'a empêché d'écrire à mon adorable amie, mais j'ai reçu

ses lettres, je les ai pressées contre mon cœur et mes lèvres, et la douleur de l'absence a disparu. Dans ce moment je t'ai vue près de moi, non capricieuse et fâchée, mais douce, tendre, avec cette onction de bonté qui est exclusivement le partage de ma Joséphine. C'était un rêve; juge si cela m'a guéri de la fièvre. Tes lettres sont froides comme cinquante ans, elles ressemblent à quinze ans de mariage. On y voit l'amitié et les sentiments de cet hiver de la vie. Fi! Joséphine!... C'est bien méchant, bien mauvais, bien traître à vous. Que vous reste-t-il pour me rendre bien à plaindre? Ne plus m'aimer? Eh! c'est déjà fait. Me haïr? Eh bien! je le souhaite, tout avilit, hors la haine; mais l'indifférence au poulx de marbre, à l'œil fixe, à la démarche monotone...

21 octobre. *Ferrare*. [Au cardinal Mattei.] — La cour de Rome a refusé d'accepter les conditions que lui a offertes le Directoire; elle arme, elle veut la guerre, elle l'aura, — mais je dois à ma nation, à l'humanité, à moi-même, un dernier effort pour ramener le Pape à des sentiments plus modérés, conformes à son caractère sacré. Allez à Rome, voyez le Saint Père, éclairez-le sur ses vrais intérêts. Tout peut encore s'arranger.

24 octobre. *Vérone*. — A Ferrare un évêque cardinal, prince romain, qui jouit de 150.000 livres, donne tout au peuple, et est toujours dans l'église. Je l'ai envoyé à Rome, sous prétexte de négocier,

mais dans la réalité pour m'en débarrasser : il a été content de sa mission.

La folie du Pape est sans égale. Mon projet est de me rendre à Ancône au moyen de l'armistice, et de n'être ennemi que là. Le grand art actuellement est de tromper ce vieux renard.

25 octobre. — Nous sommes en mouvement ; l'ennemi paraît vouloir passer la Piave. Je le laisse s'engager.

[*Au citoyen Carnot.*] — Vous aurez vu, par la lettre de mon frère [Lucien], combien ce jeune homme a la tête exaltée. Il s'est compromis en 93 plusieurs fois, malgré les conseils que je n'ai cessé de lui donner. Il voulait faire le jacobin. La Corse étant libre aujourd'hui, vous m'obligeriez beaucoup en lui donnant l'ordre de s'y rendre, puisque sa tête ne lui permet pas de rester à l'armée du Rhin.

26 octobre. — J'ai fait choix des citoyens Muiron, Sulkowski et Duroc, pour mes aides de camp.

2 novembre. [*Au général Masséna.*] — Des courriers toutes les trois heures, pour faire part de ce qui se passe. Nous sommes prêts à nous porter en avant.

3 novembre. — L'ennemi a passé la Piave.

5 novembre. — Le général Vaubois pendant la nuit d'hier a fait sa retraite sur Roveredo.

7 novembre. Rivoli. — Soldats, je ne suis pas content de vous ; vous n'avez montré ni discipline, ni constance, ni bravoure ; aucune position n'a pu vous rallier. Soldats de la 39<sup>e</sup> et de la 85<sup>e</sup>, vous n'êtes pas des soldats français. Général chef d'Etat Major, faites écrire sur leurs drapeaux : *Ils ne sont plus de l'armée d'Italie.*

13 novembre. Vérone. — Je fais mon devoir, l'armée fait le sien. Mon âme est déchirée, mais ma conscience est en repos. Des secours, des secours ! Le ministre de la Guerre annonce 6.000 hommes effectifs, et 3.000 présents sous les armes ; arrivés à Milan, ils sont réduits à 1.500.

Le [11] à trois heures, ayant appris que l'ennemi était campé à Villanova, nous partîmes de Vérone. Le [12] à la pointe du jour, nous nous trouvâmes en présence. L'ennemi avait 22.000 hommes, nous 12.000. Le général Augereau s'était emparé du village de Caldiero ; Masséna de la hauteur qui tournait l'ennemi. Mais la pluie favorisait l'ennemi [qui est resté] maître de la position.

Le temps continue à être mauvais ; toute l'armée est excédée de fatigue, et sans souliers. J'ai reconduit l'armée à Vérone, où elle vient d'arriver. Aujourd'hui, repos aux troupes ; demain, nous agirons.

Les blessés sont l'élite de l'armée ; tous nos officiers supérieurs sont hors de combat ! L'armée d'Italie, réduite à une poignée, est épuisée. Joubert, Lannes, Lanusse, Victor, Murat, Chabot, Dupuy,



Rampon, Pijon, Chabran, Saint-Hilaire sont blessés. Ce qui reste de braves voit la mort infaillible avec des forces si minces. Peut-être l'heure du brave Augereau, de l'intrépide Masséna, de Berthier, la mienne est prête à sonner.

Nous essayerons un dernier effort.

[*A Joséphine.*] — Je ne t'aime pas du tout ; au contraire, je te déteste. Tu es une vilaine, bien gauche, bien bête, bien cendrillon. Tu ne m'écris pas du tout, tu n'aimes pas ton mari, tu sais le plaisir que tes lettres lui font, et tu ne lui écris pas dix lignes jetées au hasard !

Que faites-vous donc toute la journée, Madame ? Quelles affaires si importantes vous ôtent le temps d'écrire à votre bien bon amant ? Quelle affection étouffe et met de côté l'amour, le tendre et constant amour que vous lui avez promis ?

En vérité, je suis inquiet, ma bonne amie, de ne pas recevoir de tes nouvelles ; écris-moi vite quatre pages, et de ces aimables choses qui remplissent mon cœur de sentiment et de plaisir.

J'espère qu'avant peu je te serrerais dans mes bras, et je te couvrirai d'un million de baisers brûlants comme sous l'équateur.

*14 novembre. Villafranca.* — Dans le cas où le général Vaubois serait attaqué à Rivoli, il fera une résistance opiniâtre, afin de gagner la nuit. L'armée fait un mouvement pour passer l'Adige et attaquer demain l'ennemi.

19 novembre. Vérone. [Au Directoire.] — Je suis si terrassé de fatigue, Citoyens Directeurs, qu'il ne m'est pas possible de vous faire connaître tous les mouvements qui ont précédé la bataille d'Arcole, qui vient de décider du sort de l'Italie.

Informé que le maréchal Alvinzi s'approchait de Vérone, je filais le long de l'Adige avec les divisions Augereau et Masséna. Je fis jeter un pont de bateaux à Ronco. J'espérais arriver à Villanova, et enlever les parcs d'artillerie de l'ennemi, ses bagages, et attaquer ses derrières. Cependant l'ennemi avait envoyé quelques régiments dans le village d'Arcole, au milieu des marais et des canaux. Ce village arrêta l'avant-garde pendant toute la journée. Les généraux Verdier, Bon, Verne et Lannes furent mis hors de combat.

Augereau, empoignant un drapeau, le porte jusqu'à l'extrémité du pont : « Lâches, criait-il à ses troupes, craignez-vous donc tant la mort ? » et il resta là plusieurs minutes. Cependant il fallait passer ce pont : je m'y portai moi-même, je demandai aux soldats s'ils étaient encore les vainqueurs de Lodi ? Ma présence produisit sur les troupes un mouvement qui me décida encore à tenter le passage. Le général Lannes, blessé déjà de deux coups de feu, retourna, et reçut une troisième blessure. Le général Vignolle fut blessé. Il fallut renoncer à enlever le village de front, et attendre qu'une colonne, commandée par le général Guieu que j'avais envoyé par Albaredo, fût arrivée. Il n'arriva qu'à la nuit.

A la petite pointe du jour, le combat s'engagea

avec la plus grande vivacité. Masséna sur la gauche mit en déroute l'ennemi, et le poursuivit jusqu'aux portes d'Arcole. Le fruit de la bataille d'Arcole est 4 à 5.000 prisonniers, 4 drapeaux, 18 pièces de canon. J'ai eu deux de mes aides-de-camp de tués : les citoyens Elliot et Muiron, officiers de la plus grande distinction.

[*Au citoyen Carnot.*] — Jamais champ de bataille n'a été aussi disputé que celui d'Arcole. Je n'ai presque plus de généraux ; leur dévouement et leur courage sont sans exemple. Lannes est venu au champ de bataille n'étant pas encore guéri. Il fut blessé deux fois pendant la première journée ; il était étendu sur son lit, et souffrant, lorsqu'il apprend que je me porte moi-même à la tête de la colonne. Il se jette à bas de son lit, monte à cheval et revient me trouver. Comme il ne pouvait pas être à pied, il fut obligé de rester à cheval ; il reçut, à la tête du pont d'Arcole, un coup qui l'étendit sans connaissance. Je vous assure qu'il fallait tout cela pour vaincre. Songez à nous envoyer très promptement du secours, car il nous serait impossible de refaire ce que nous avons fait. Vous connaissez le caractère du Français, un peu inconstant. Nos bonnes demi-brigades, affaiblies par tant de victoires, ne sont plus que des troupes ordinaires.

22 novembre. [*A Joséphine.*] — Je vais me coucher, ma petite Joséphine, le cœur plein de ton adorable image, et navré de douleur de rester tant de temps loin de toi ; mais j'espère que dans quelques

jours je serai plus heureux et que je pourrai à mon aise te donner les preuves de l'amour ardent que tu m'as inspiré. Tu ne m'écris plus, tu ne penses plus à ton bon ami, cruelle femme ! Ne sais-tu pas que sans toi, sans ton cœur, ton amour il n'est pour ton mari ni repos, ni bonheur, ni vie ? Bon Dieu ! que je serais heureux si je pouvais assister à l'aimable toilette ; une petite épaule, un petit sein blanc, élastique, bien ferme, par-dessus cela une petite mine avec le mouchoir à la Créole à croquer ! La vie, le bonheur, les plaisirs ne sont que ce que tu les fais. Vivre dans une Joséphine, c'est vivre dans l'Elysée, baiser à la bouche, aux yeux, sur l'épaule, au sein...

*27 novembre. Milan. [A Joséphine.]* — J'arrive à Milan, je me précipite dans ton appartement, j'ai tout quitté pour te voir, te presser dans mes bras ; tu n'y étais pas ; tu cours les villes avec des fêtes ; tu t'éloignes de moi lorsque j'arrive, tu ne te soucies plus de ton cher Napoléon. Un caprice te l'a fait aimer, l'inconstance te le rend indifférent.

Accoutumé aux dangers, je sais le remède aux ennuis et aux maux de la vie. Le malheur que j'éprouve est incalculable ; j'avais droit de n'y pas compter.

Je serai ici jusqu'au 29 dans la journée. Ne te dérange pas ; cours les plaisirs ; le bonheur est fait pour toi. Le monde entier est trop heureux s'il peut te plaire, et ton mari seul est bien, bien malheureux.

Ah Joséphine ! Joséphine !

*5 décembre. [Au citoyen Lalande.]* — J'ai reçu

votre lettre. Je me suis empressé de faire passer celle qui était incluse pour l'astronome de Milan. Toutes les fois que je peux être utile aux sciences, je suis mon inclination, et je sens que je m'honore. De toutes les sciences l'astronomie est celle qui a été la plus utile à la raison et au commerce. Partager une nuit entre une jolie femme et un beau ciel, le jour à rapprocher ses observations et les calculs, me paraît être le bonheur sur la terre.

8 décembre. [*Au Provéditeur général de la République de Venise.*] — Je n'ai point reconnu, Monsieur, dans la note que vous m'avez fait passer, la conduite des troupes françaises, mais bien celle des troupes de l'Empereur, qui partout se sont portées à des horreurs qui font frémir.

Le style de la note qu'on vous a envoyée de Vérone est d'un mauvais écolier de rhétorique. Eh! bon Dieu! monsieur le Provéditeur, les maux de la guerre sont déjà si grands et si affligeants que ce n'est pas, je vous assure, la peine de les augmenter au centuple et d'y broder des contes de fées extrêmement ridicules.

Je donne un démenti formel à celui qui oserait soutenir qu'il y a eu dans les Etats de Venise une seule femme violée par les troupes françaises; ne dirait-on pas, à la lecture de la note ridicule qui m'a été envoyée, qu'il n'existe plus une église ni une femme respectée dans le Véronais et le Brescian? L'on me menace de faire naître des troubles et de faire soulever les villes. Il me paraît qu'on

nous jette le gant. Etes-vous, dans cette démarche, autorisé par votre gouvernement ? Venise veut-elle se déclarer contre nous ?

*21 décembre. Vérone.* — Le général en chef a passé la revue des divisions Masséna et Augereau. Il a vu avec plaisir la bonne disposition des soldats. Il a vu cependant avec peine le manque de baïonnettes.

J'aimerais mieux voir un soldat sans sa culotte que sans sa baïonnette.

*28 décembre. Milan.* — L'armée du général Alvinzi est sur la Brenta et dans le Tyrol. L'armée de la République est le long de l'Adige, une avant-garde en avant de Vérone et de Legnago. Mantoue est cernée avec le plus grand soin.

La science militaire consiste à bien calculer toutes les chances d'abord et ensuite à faire exactement, presque mathématiquement, la part du hasard. Le hasard demeure donc toujours un mystère pour les esprits médiocres.

3 janvier. Milan. [Au général Berthier.] — Vous donnerez l'ordre au général Lannes de partir deux heures après la réception du présent ordre, pour rejoindre la 15<sup>e</sup> demi-brigade et marcher à sa tête. Que tous les officiers soient à leur compagnie et non pas en carrosse à courir la poste ; que ça ait l'air d'une demi-brigade de l'armée d'Italie, et non pas d'une demi-brigade de l'armée du roi de Perse. Je casserai le premier officier qui courra la poste et qui ne sera pas à sa compagnie.

6 janvier. — Plus j'approfondis, dans mes moments de loisir, les plaies incurables des administrations de l'armée, plus je me convaincs de la nécessité d'y porter un remède prompt. Tout se vend. L'armée consomme cinq fois ce qui lui est nécessaire. Les principales actrices de l'Italie sont entretenues par les employés de l'armée française ; le luxe, la dépravation et la malversation sont à leur comble. Il n'y a qu'un remède : c'est une magistrature qui aurait le droit de faire fusiller un administrateur quelconque de l'armée.

Le maréchal de Berwick fit pendre l'intendant de son armée, parce qu'il manqua de vivres; nous, nous manquons souvent. Ne croyez pas que je sois mou; je fais arrêter tous les jours des employés, mais je ne suis secondé par personne.

*12 janvier. Roverbella.* — Ordre à la réserve de cavalerie de se porter dans la nuit à Legnago et au général Masséna de se tenir prêt à partir ce soir afin de renverser les projets de l'ennemi, s'il a celui de passer l'Adige. Le général Joubert, qui a 10.000 hommes, est tranquille; d'ailleurs, fût-il battu pendant que nous serons à Legnago, nous aurons toujours du temps.

*13 janvier, 7 heures du matin, Vérone.* [Au général Joubert, à Rivoli.] — Je vous prie de me faire connaître, le plus tôt possible, si l'ennemi a devant vous plus de 3.000 hommes. Il est très nécessaire que je sache si c'est une attaque secondaire et pour donner le change. L'ennemi nous présente sur Vérone à peu près 6.000 hommes.

*Trois heures de l'après-midi.* — L'ennemi a démasqué son mouvement et toutes ses forces se dirigent sur la ligne de Rivoli.

*Au soir.* — Le général Joubert ayant concentré toute sa division à défendre Rivoli, le général en chef fait marcher à son secours la plus grande partie de la division Masséna.

*17 janvier. Roverbella.* [Au Directoire.] —



Nous avons gagné la bataille de Rivoli le [14]. Nous avons fait à l'ennemi 13.000 prisonniers, pris plusieurs drapeaux et plusieurs pièces de canon. Le [14] le général Augereau attaqua l'ennemi à Anghiari. Il lui fit 2.000 prisonniers, et s'empara de 16 pièces de canon; mais l'ennemi, profitant de la nuit, défila sur Mantoue. Il était déjà arrivé à portée du canon, attaqua Saint-Georges, et ne put l'emporter. J'arrivai dans la nuit avec des renforts, ce qui donna lieu à la bataille de la Favorite, sur le champ de bataille de laquelle je vous écris.

Le fruit de cette bataille est 7.000 prisonniers. Voilà donc, en trois ou quatre jours, la cinquième armée de l'Empereur entièrement détruite.

*18 janvier. Vérone.* — J'arrivai à Rivoli [le 14] à deux heures après minuit. Je fis aussitôt reprendre la position intéressante de San Marco; je fis garnir le plateau de Rivoli d'artillerie. A la pointe du jour, le combat fut terrible et opiniâtre. Joubert à la tête de la 33<sup>e</sup> soutenait son infanterie légère. Cependant Alvinzi ne se doutait pas que, depuis la nuit, j'y étais arrivé. Notre gauche fut vivement attaquée, elle plia, et l'ennemi se porta sur le centre. La 14<sup>e</sup> soutint le choc avec la plus grande bravoure.

[Le 16] le respectable général Provera demanda à capituler. L'armée de la République a donc, en quatre jours, fait près de 25.000 prisonniers, pris 20 drapeaux, 60 pièces de canon, et tué ou blessé au moins 6.000 hommes. Toutes les demi-briga-

des se sont couvertes de gloire. Les légions romaines faisaient, dit-on, vingt-quatre milles par jour, nos brigades en font trente, et se battent dans l'intervalle.

19 janvier. — Un régiment ne périt jamais devant l'ennemi, Monsieur, il s'immortalise.

20 janvier. [Au Directoire.] — Je fais demain passer le Pô à 5.000 hommes, qui marcheront droit sur Rome.

Je vous envoie onze drapeaux pris sur l'ennemi aux batailles de Rivoli et de La Favorite. Le citoyen Bessières, qui les porte, est un officier distingué par sa bravoure.

22 janvier. [Au citoyen Cacault.] — Vous aurez la complaisance, citoyen Ministre, de partir de Rome six heures après la réception de cette lettre. On vous a abreuvé d'humiliations; aujourd'hui partez.

[Au cardinal Mattei.] — Les paroles de paix que je vous avais chargé de porter au Saint-Père ont été étouffées. Nous touchons au dénouement de cette ridicule comédie.

Quelque chose qui puisse arriver, Sa Sainteté peut rester à Rome sans aucune espèce d'inquiétude. Premier ministre de la religion, il trouvera à ce titre protection pour lui et pour l'église. Mon soin particulier sera de ne point souffrir qu'on apporte aucun changement à la religion de nos pères.

28 janvier. — Rien de nouveau au blocus de Mantoue. Le [3] nous bombardons.

Le temps est horrible, il pleut à seaux depuis quarante-huit heures.

1<sup>er</sup> février. *Bologne.* — L'armée française va entrer sur le territoire du Pape; elle sera fidèle aux maximes qu'elle professe, elle protégera la religion et le peuple.

Le traité d'armistice a été violé par la Cour de Rome; en conséquence, je déclare que l'armistice conclu le 2 messidor est rompu.

2 février. — *Capitulation de Mantoue.*

3 février. *Faenza.* — Je me suis attaché à montrer la générosité française vis-à-vis de Wurmser, général âgé de soixante et dix ans, envers qui la fortune a été cruelle. Enfermé dans Mantoue, il a fait deux ou trois sorties; toutes lui ont été malheureuses, et à toutes il était à la tête.

4 février. *Forli.* — Soldats de la division Victor, je ne suis pas content de vous. La seule gloire que vous ayez à acquérir dans l'expédition que vous faites aujourd'hui, c'est celle qui résulte d'une bonne conduite. En conséquence, j'ordonne : Tout soldat convaincu d'avoir frappé ou attenté à la personne ou aux propriétés du peuple vaincu sera fusillé à la tête de son bataillon.

10 février. *Ancône.* [A Joséphine.] — Nous sommes à Ancône depuis deux jours.

Je ne me suis jamais autant ennuyé qu'à cette vilaine guerre-ci.

*15 février. Macerata. [Au Directoire.]* — Ancône est un très bon port ; on va de là en vingt-quatre heures en Macédoine, et en dix jours à Constantinople. Il faut que nous conservions Ancône à la paix générale, et qu'il reste toujours français ; cela nous donnera une grande influence sur la Porte Ottomane.

Lorette contenait un trésor de trois millions de livres. Ils nous ont laissé pour un million. Je vous envoie de plus la Madone avec toutes les reliques. La Madone est de bois.

Nos troupes seront ce soir à Foligno. Voici ce que je compte faire. J'accorderai la paix au Pape moyennant qu'il cédera Bologne, Ferrare, Urbino et Ancône, et qu'il nous payera trois millions du trésor de Lorette, quinze millions qui restent dus pour l'armistice. Si cela n'est pas accepté, j'irai à Rome.

*16 février. [A Joséphine.]* — Tu es triste, tu es malade, tu ne m'écris plus, tu veux t'en aller à Paris. N'aimerais-tu plus ton ami ? Cette idée me rend malheureux. Ma douce amie, la vie est pour moi insupportable depuis que je suis instruit de ta tristesse.

Peut-être ferai-je la paix avec le Pape, et serai-je bientôt près de toi ; c'est le vœu le plus ardent de mon âme.

Je te donne cent baisers. Crois que rien n'égale mon amour si ce n'est mon inquiétude.

17 février. *Tolentino*. — L'armée est à trois jours de Rome ; je suis à traiter avec cette prêtraille et pour cette fois-ci, saint Pierre sauvera encore la capitale.

18 février. — On m'écrit de Venise que le prince Charles est arrivé à Trieste, et que de tous côtés les troupes autrichiennes sont en marche.

Ci-joint le traité de paix qui vient d'être conclu entre la République française et le Pape. Je pars cette nuit pour Mantoue. Nous ne tarderons pas à passer la Piave.

6 mars. *Mantoue*. [*Au Directoire*.] — Quand vous aurez cette lettre nous serons aux mains avec les ennemis. Il m'a été proposé un armistice de dix jours auquel je n'ai pas cru devoir accéder.

Le Pape a ratifié le traité de paix conclu à Tolentino. Notre position en Italie me paraît fort satisfaisante.

Le moment d'exécuter vos ordres pour Venise n'est pas encore arrivé.

10 mars. *Bassano*. — Soldats de l'armée d'Italie, la prise de Mantoue vous a donné des titres éternels à la reconnaissance de la patrie. Vous avez remporté la victoire dans quatorze batailles et soixante-dix combats ; vous avez fait plus de 100.000 prisonniers, pris 2. 500 pièces de canon ; vous avez

nourri, entretenu, soldé l'armée ; vous avez, en outre, envoyé 30 millions pour le soulagement du trésor public. Vous avez enrichi le Muséum de Paris de plus de trois cents objets qu'il a fallu trente siècles pour produire.

Mais vous n'avez pas encore tout achevé. Une grande destinée vous est réservée : c'est en vous que la Patrie met ses plus chères espérances. De tant d'ennemis l'Empereur seul reste devant nous ; ce prince s'est mis à la solde des marchands de Londres ; il n'a plus de politique que celle de ces insulaires perfides qui, étrangers aux malheurs de la guerre, sourient avec plaisir aux maux du Continent.

Le Directoire n'a rien épargné pour donner la paix à l'Europe. Il n'a pas été écouté à Vienne. La maison d'Autriche, qui depuis trois siècles va perdant à chaque guerre une partie de sa puissance, se trouvera réduite à la fin de cette sixième campagne à accepter la paix que nous lui accorderons, et descendra au rang des puissances secondaires, où elle s'est déjà placée en acceptant les gages de l'Angleterre.

*11 mars.* — Notre avant-garde est allée hier à Feltre, mais elle n'a pas trouvé l'ennemi.

*13 mars. Conigliano.* — Nous avons passé la Piave. L'ennemi se retire et paraît prendre position derrière le Tagliamento.

*16 mars, onze heures du soir. Valvasone.* —

Nous sommes arrivés ce matin sur le Tagliamento, derrière lequel était le prince Charles avec 16.000 hommes. Serrurier et Bernadotte ont forcé le passage. Nous avons pris à l'ennemi 8 pièces de canon.

17 mars. — Le passage du Tagliamento est d'un bon augure ; mais à mesure que je m'avancerai en Allemagne je me trouverai plus de forces ennemies sur les bras. Il est impossible qu'avec 50.000 hommes je puisse faire face à tout.

20 mars. *Palmanova*. — Nous avons forcé la ligne de l'Isonzo.

21 mars. *Goritz*. — Ecrire au citoyen Bordet pour approuver qu'il mette sur les drapeaux de la 57<sup>e</sup> demi-brigade : « *La terrible 57<sup>e</sup> demi-brigade, que rien n'arrête.* »

On peut bien dire à un général, partez pour l'Italie, gagnez des batailles, et allez signer la paix à Vienne. Mais l'exécution, voilà ce qui n'est pas aisé. Je n'ai jamais fait de cas des plans que le Directoire m'a envoyés. Il n'y a que des badauds qui puissent croire à de pareilles balivernes. Quant à Berthier, vous voyez ce que c'est. C'est une bête ! Eh bien ! c'est lui qui fait tout, c'est lui qui recueille une grande partie de la gloire de l'armée d'Italie.

22 mars. — Il est possible qu'avant huit jours je me trouve à Klagenfurt, à quatorze postes de Vienne.

Si l'on tarde à passer le Rhin, il sera impossible que nous nous soutenions longtemps.

*25 mars.* — Le Rhin est-il passé? Il est clair que mon mouvement va être démasqué, et dès lors l'ennemi sentira dans quel danger il se trouve; on abandonnera à peu près le Rhin pour tomber sur moi.

*28 mars. Villach.* — Il est expressément défendu aux demi-brigades d'avoir à leur suite plus de femmes que la loi n'en accorde comme blanchisseuses. Toute femme qui sera trouvée à la suite de l'armée sans y être autorisée recevra une correction publique.

*31 mars. Klagenfurt.* [A l'archiduc Charles.] — Monsieur le général en chef, les braves militaires font la guerre et désirent la paix. Celle-ci ne dure-t-elle pas depuis six ans? Avons-nous assez tué de monde? L'Europe, qui avait pris les armes contre la République française, les a posées. N'y a-t-il donc aucun espoir de nous entendre? et faut-il que nous continuions à nous entr'égorgers?

Si l'ouverture que j'ai l'honneur de vous faire peut sauver la vie d'un seul homme, je m'estimerai plus fier de la couronne civique que je me trouverais avoir méritée, que de la gloire qui peut revenir des succès militaires.

*1<sup>er</sup> avril.* — J'ai envoyé a lettre au prince Charles. S'il arrivait que sa réponse fût favorable, et que la Cour de Vienne voulût penser à la paix, je prendrai sur moi de signer une convention. Si j'avais



eu 20.000 hommes de plus, l'armée serait entrée dans Vienne presque en poste.

*3 avril. Friesach.* — Le prince Charles retire à lui toutes les troupes qu'il peut, afin de couvrir Vienne.

Masséna et Guieu poursuivent l'ennemi sur la Mur. Nous avons fait hier 600 prisonniers et tué et blessé beaucoup de monde au prince Charles, qui commandait lui-même son arrière-garde.

*4 avril. Scheifling.* — Le général Masséna portera sa division en avant, en suivant la route de Leoben.

*5 avril. Judenburg.* — L'ennemi paraît s'être décidé à une retraite plus précipitée. Le prince Charles a fait demander par un de ses aides-de-camp une suspension de quatre heures, proposition entièrement inadmissible.

*7 avril, matin.* [A MM. les généraux Bellegarde et Merveldt.] — Dans la position militaire des deux armées une suspension d'armes est toute contraire à l'armée française ; mais si elle doit être un acheminement à la paix tant désirée et si utile aux deux peuples, je consens sans peine à vos désirs.

*6 heures après-midi.* — Le général en chef ordonne au général Masséna de partir avec toute sa division pour s'emparer de Leoben.

*Minuit.* — Il y aura suspension d'armes jusqu'au 13 avril.

8 avril. [Au Directoire.] — Vous trouverez ci-joint la note qui m'a été remise par MM. les généraux Bellegarde et Merveldt. Je leur ai dit que toute clause préliminaire à la négociation de la paix devait être la cession jusqu'au Rhin. Ils m'ont demandé une explication sur l'Italie, à laquelle je me suis refusé. Nous sommes déjà à 20 lieues de Vienne ; l'armée d'Italie est donc seule exposée. Nos armées n'ont pas encore passé le Rhin.

Tout me porte à penser que le moment de la paix est arrivé, et que nous devons la faire. Si, contre mon attente, la négociation ne réussissait pas, je me trouverais embarrassé sur le parti que j'aurais à prendre.

9 avril. — Tout va ici fort bien.

[Au sérénissime Doge de la République de Venise.] — Toute la terre ferme de Venise est en armes. Le cri de ralliement des paysans, que vous avez armés, est : « Mort aux Français ! » Croyez-vous que dans un moment où je suis au cœur de l'Allemagne je sois impuissant pour faire respecter le premier peuple de l'univers ? Croyez-vous que les légions d'Italie souffriront le massacre que vous excitez ? Le sang de mes frères d'armes sera vengé. Je vous envoie mon premier aide-de-camp, porteur de la présente lettre. La guerre ou la paix. Nous ne sommes plus au temps de Charles VIII.

(Voilà une) lettre que Junot porte à Venise, et dont il doit avoir réponse sous vingt-quatre heures.

Il est dangereux de laisser aux troupes vénitiennes le temps de se réunir.

16 avril. Leoben. [Au Directoire.] -- Je vous envoie par l'adjudant général Leclerc des dépêches sur les négociations. Je vous prie de me le renvoyer de suite. Tous les officiers que j'envoie à Paris y restent trop longtemps; ils dépensent leur argent et se perdent dans les plaisirs.

Ces messieurs, le général de Merveldt et le marquis de Gallo, tiennent beaucoup à l'étiquette; ils voulaient toujours mettre l'Empereur avant la République, et j'ai refusé net.

Nous sommes venus à l'article de la reconnaissance. Je leur ai dit que la République française ne voulait point être reconnue; elle est en Europe ce que le soleil est à l'horizon: tant pis pour qui ne veut pas le voir.

Le [15], M. de Gallo est venu chez moi à huit heures du matin; il m'a dit qu'il désirait neutraliser un endroit où nous pussions continuer nos conférences en règle. On a choisi un jardin au milieu duquel est un pavillon; nous l'avons déclaré neutre, farce à laquelle j'ai bien voulu me prêter pour ménager la puérile vanité de ces gens-ci. Ce prétendu point neutre est au milieu des bivouacs de nos divisions.

Quand on a bonne volonté d'entrer en campagne il n'y a rien qui arrête, et jamais une rivière n'a pu être un obstacle réel. Si Moreau veut passer le Rhin, il le passera; s'il l'avait déjà passé, nous

pourrions dicter les conditions de la paix d'une manière impérieuse; mais qui craint de perdre sa gloire est sûr de la perdre. J'ai passé les Alpes Juliennes sur trois pieds de glace; j'ai fait passer mon artillerie où jamais chariots n'avaient passé. Si je n'eusse vu que la tranquillité de l'armée et mon intérêt particulier, je me serais arrêté au delà de l'Isonzo; je me suis précipité dans l'Allemagne pour dégager les armées du Rhin, je suis aux portes de Vienne, et cette Cour insolente et orgueilleuse a ses plénipotentiaires à mon quartier général.

18 avril. [Château d' Eggenwald.] — Sa Majesté l'Empereur et le Directoire Exécutif sont convenus des articles préliminaires.

19 avril. Leoben. [Au Directoire.] — D'ici à trois jours je vous enverrai, par le général Masséna, la ratification de l'Empereur; je placerai alors mon armée dans le pays vénitien. Quant à moi, je vous demande du repos. J'ai justifié la confiance dont vous m'avez investi; je ne me suis jamais considéré pour rien dans mes opérations, et je me suis lancé aujourd'hui sur Vienne ayant acquis plus de gloire qu'il n'en faut pour être heureux, et ayant derrière moi les superbes plaines d'Italie, comme je l'avais fait au commencement de la campagne dernière en cherchant du pain pour l'armée que la République ne pouvait plus nourrir. Je vous demande avec instance de renvoyer avec la ratification des préliminaires de paix un congé pour me rendre en France.

*30 avril. Trieste.* — Les Vénitiens se conduisent tous les jours de plus mal en plus mal ; la guerre est ici déclarée de fait. Le Sénat m'a envoyé une députation ; je l'ai traitée comme elle le méritait. Je leur ai dit de chasser le ministre d'Angleterre ; de remettre dans nos mains vingt millions ; de nous remettre toutes les marchandises appartenant aux Anglais.

*3 mai. Palmanova.* — Je ne vois plus d'autre parti que celui d'effacer le nom vénitien de dessus la surface du globe.

*13 mai. Milan.* — Il est ordonné au général Baraguay-d'Hilliers d'entrer à Venise et de s'emparer de toutes les positions militaires.

*14 mai.* — Je viens de recevoir du Directoire la ratification des préliminaires signés à Leoben.

Les citoyens de la ville de Venise sont sous la protection de la République française.

J'organise la République cisalpine ; j'ai à cet effet quatre comités qui travaillent sans relâche à la confection des lois organiques.

*Aux gardes nationales de la République cisalpine :*

C'est à vous, braves camarades, qu'il appartient de consolider la liberté de votre pays.

C'est le soldat qui fonde les Républiques, c'est le soldat qui les maintient. Sans armée, sans force, sans discipline, il n'est ni indépendance politique ni liberté civile.

15 mai. — Bon Dieu, que les hommes sont rares ! Il y a en Italie dix-huit millions d'hommes et j'en trouve à peine deux, Dandolo et Melzi.

20 mai. *Mombello*. Le général Baraguay-d'Hilliers a pris possession de Venise.

30 juin. — Je reçois à l'instant, citoyens Directeurs, *la motion Dumolard*. Cette motion, imprimée par l'ordre de l'Assemblée, est toute contre moi. J'avais le droit, après avoir conclu cinq paix et donné le dernier coup de massue à la coalition, sinon à des triomphes civiques, au moins à vivre tranquille ; aujourd'hui je me vois dénoncé, persécuté, décrié par tous les moyens, bien que ma réputation appartienne à la patrie.

Après avoir mérité d'avoir un décret d'avoir bien mérité de la patrie, je n'avais pas le droit de m'entendre accuser d'une mesure aussi absurde qu'atroce. Je vous réitère, citoyens Directeurs, la demande que je vous ai faite de m'accorder ma démission. J'ai besoin de vivre tranquille, si les poignards de Clichy veulent me laisser vivre.

Vous mettez en accusation Bonaparte, je le vois bien, pour avoir fait faire la paix. Mais je vous prédis, et je parle au nom de 80.000 soldats : le temps où de lâches avocats et de misérables bavards faisaient guillotiner les soldats est passé ; et, si vous les obligez, les soldats d'Italie viendront à la barrière de Clichy avec leur général ; — mais malheur à vous !

Le général en chef vient de nommer le citoyen Eugène Beauharnais sous-lieutenant auxiliaire au 1<sup>er</sup> régiment de hussards, et de remplir auprès de lui les fonctions d'aide-de-camp. Ce jeune citoyen, intéressant par ses talents, est le fils du général Beauharnais, dont la patrie regrettera longtemps la perte.

*1<sup>er</sup> juillet.* — L'art de la guerre consiste, avec une armée inférieure, à avoir toujours plus de forces que son ennemi sur le point que l'on attaque, ou sur le point qui est attaqué; mais cet art ne s'apprend ni dans les livres ni par l'habitude; c'est un tact de conduite qui proprement constitue le génie de la guerre.

*4 juillet.* — Je reçois, de tous les côtés de la République, un si grand nombre de lettres qu'il ne m'est pas toujours possible de répondre exactement. L'estime de ses concitoyens est la seule récompense digne des services que le soldat a rendus à la République.

*14 juillet. Milan.* — Soldats, je sais que vous êtes profondément affectés des malheurs qui menacent la patrie; mais la patrie ne peut courir de dangers réels. Des montagnes nous séparent de la France; vous les franchiriez avec la rapidité de l'aigle, s'il le fallait, pour maintenir la Constitution, défendre la liberté, protéger le Gouvernement et les républicains.

Soldats, soyez sans inquiétude, et jurons sur

nos nouveaux drapeaux : Guerre implacable aux ennemis de la République et de la Constitution de l'an III.

*17 juillet.* — L'Empereur veut gagner du temps. Quel en est le motif ? Il est difficile de l'imaginer à moins que de le voir dans le Club de Clichy, et la rentrée des royalistes.

A quoi sert que nous remportions des victoires à chaque instant ? Les menées dans l'intérieur rendent inutile le sang que nous versons pour la patrie.

*23 juillet.* — Il est hors de doute que la Cour de Vienne espère tout du temps, et pense faire une diversion réelle en faveur de l'Angleterre.

*27 juillet.* [*Au Directoire.*] — Le général Augereau m'a demandé de se rendre à Paris, où ses affaires l'appellent. Il vous fera connaître de vive voix le dévouement absolu des soldats d'Italie à la Constitution et au Directoire.

*28 juillet.* — Le ton qui règne dans les notes remises aux plénipotentiaires français, les nombreuses protestations qu'elles contiennent, la nature extraordinaire des demandes qui y sont présentées, les diverses marches des troupes autrichiennes, tout, en un mot, annonce la guerre.

*29 juillet.* — Il y a beaucoup de division entre le Conseil des Cinq-Cents et le Directoire.

Il paraît que Hoche va s'embarquer pour l'Irlande.



1<sup>er</sup> août. — On est toujours à Paris aussi agité ; les *Messieurs* sont divisés entre eux. L'armée de Sambre-et-Meuse se prononce avec la plus grande vigueur. Le général Desaix est ici depuis plusieurs jours ; il m'assure que l'armée du Rhin partage les mêmes sentiments que l'armée d'Italie. Le général Sérurier vient d'arriver ; il est indigné du royalisme qui agite l'intérieur.

16 août. — L'Empereur paraît diriger toutes ses forces vers l'Italie ; les nombreuses recrues qu'il fait, jointes aux prisonniers qu'on lui a rendus, le mettront dans le cas de m'opposer une armée formidable.

Les temps ne sont pas éloignés où nous sentirons que, pour détruire véritablement l'Angleterre, il faut nous emparer de l'Égypte.

Le général Augereau a été nommé commandant de la 17<sup>e</sup> division militaire (Paris).

28 août. *Passariano*. [A la citoyenne Marie Dauranne, blanchisseuse de la 51<sup>e</sup> demi-brigade de ligne.] — Le général en chef, estimable citoyen, en faisant connaître le trait civique et intrépide que vous avez fait au passage de la Piave, en sauvant, au péril de votre vie, un de nos braves frères d'armes, vous a décerné une couronne civique. Vous verrez qu'on a gravé le trait qui honore également vous et votre sexe ; vous y ferez ajouter votre nom et celui du brave que vous avez sauvé et que nous ignorons.

*4 septembre. — Révolution du 18 Fructidor ;  
Barras et Augereau.*

*6 septembre.* [Au Ministre des affaires étrangères.]— Il est impossible d'avoir une négociation de cette importance avec des hommes plus timides, plus mauvais logiciens, et qui aient moins de crédit à leur Cour. Quand ils ont dit : « Ce sont nos instructions », ils ont tout dit. Je leur ai dit : « Si vos instructions portaient qu'il fait nuit actuellement, vous nous le diriez donc ? »

Ils nous ont proposé hier de leur donner la Romagne, Mantoue et tout l'État vénitien. Je leur ai demandé à combien de lieues leur armée se trouvait de Paris, et je me suis vigoureusement fâché sur l'impertinence de nous faire de pareilles propositions.

Dans des pourparlers particuliers, je leur ai répondu que j'allais leur dire confidentiellement ma manière de voir, et que je la leur disais à eux, parce qu'ils savaient mieux que personne que je n'étais pas Gascon, et je les assurai que je serais, quinze jours après le premier jour de la campagne, bien près de Vienne.

*7 septembre. — L'armée est prévenue qu'elle se mettra en marche le (24).*

*8 septembre. — MM. les plénipotentiaires sont toujours voulant et ne voulant pas, disant et se con-*

tre disant, un peu déconcertés par nos mesures. J'ai fait avancer la cavalerie du général Dumas.

*12 septembre. [Au Directoire.]* — Vous trouverez ci-joint ma proclamation à l'armée lui faisant part des événements qui sont arrivés le 18 [Fructidor]. Comptez que vous avez ici 100.000 hommes qui, seuls, sauraient faire respecter les mesures que vous prendrez pour asseoir la liberté sur des bases solides.

*13 septembre.* — Pourquoi ne nous emparerions-nous pas de l'île de Malte? S'il arrivait qu'à notre paix avec l'Angleterre nous fussions obligés de céder le cap de Bonne-Espérance, il faudrait nous emparer de l'Égypte.

*16 septembre. [Aux marins de l'escadre du contre-amiral Brueys.]* — Camarades, dès que nous aurons pacifié le continent, nous nous réunirons à vous pour conquérir la liberté des mers. Chacun de nous aura présent à la pensée le spectacle horrible de Toulon en cendres; et la victoire secondera nos efforts.

Sans vous, nous ne pourrions porter la gloire du nom français que dans un petit coin du continent; avec vous, nous traverserons les mers, et la gloire nationale verra les régions les plus éloignées.

*19 septembre.* — Malgré notre orgueil, nos mille et une brochures, nos harangues à perte de vue et très-bavardes, nous sommes très-ignorants dans la science politique morale. Nous n'avons pas encore

défini ce que l'on entend par pouvoir exécutif, législatif et judiciaire. Montesquieu nous a donné de fausses définitions. Pourquoi, effectivement, regarderait-on comme une attribution du pouvoir législatif le droit de guerre et de paix, le droit de fixer la quantité et la nature des impositions?

Depuis cinquante ans, je ne vois qu'une chose que nous avons bien définie, c'est la souveraineté du peuple, mais nous n'avons pas été plus heureux dans la fixation de ce qui est constitutionnel que dans l'attribution des différents pouvoirs. L'organisation du peuple français n'est donc encore véritablement qu'ébauchée.

Ce pouvoir législatif, sans yeux et sans oreilles pour ce qui l'entoure, ne nous inonderait plus de mille lois de circonstance qui s'annulent toutes seules par leur absurdité, et qui nous constituent une nation sans loi avec trois cents in-folio de lois.

Voilà, je crois, un code complet de politique, que les circonstances dans lesquelles nous nous sommes trouvés rendent pardonnable. C'est un si grand malheur pour une nation de trente millions d'habitants, et au dix-huitième siècle, d'être obligée d'avoir recours aux baïonnettes pour sauver la patrie!

25 septembre. [Au Directoire.] — Un officier est arrivé avant-hier de Paris; il a répandu dans l'armée qu'il était parti de Paris le (12), qu'on y était inquiet de la manière dont j'aurais pris les événements du 18 fructidor; il était porteur d'une

espèce de circulaire à tous les généraux de division de l'armée.

Il est constant, d'après tous ces faits, que le Gouvernement en agit envers moi à peu près comme envers Pichegru après Vendémiaire. Je vous prie, Citoyens Directeurs, de me remplacer et de m'accorder ma démission. Aucune puissance sur la terre ne sera capable de me faire continuer de servir après cette marque horrible de l'ingratitude du Gouvernement, à laquelle j'étais bien loin de m'attendre. Ma santé, considérablement altérée, demande impérieusement du repos et de la tranquillité.

La situation de mon âme a aussi besoin de se retremper dans la masse des citoyens. Depuis trop longtemps un grand pouvoir est confié dans mes mains. Je m'en suis servi, dans toutes circonstances, pour le bien de la patrie; tant pis pour ceux qui ne croient point à la vertu et pourraient avoir suspecté la mienne! Ma récompense est dans ma conscience et dans l'opinion de la postérité.

Je puis, aujourd'hui que la patrie est tranquille et à l'abri des dangers qui l'ont menacée, quitter sans inconvénient le poste où je suis placé.

*26 septembre.* — Tous les grands événements ne tiennent jamais qu'à un cheveu. L'homme habile profite de tout, ne néglige rien de tout ce qui peut lui donner quelques chances de plus; l'homme moins habile, quelquefois en en méprisant une seule, fait tout manquer.

*1<sup>er</sup> octobre.* — J'ai eu, après le dîner, une confé-

rence confidentielle avec M. le comte de Cobenzl. Il m'a dit que l'Empereur pourrait nous céder le Rhin, si nous lui faisons de grands avantages en Italie; ce qu'il a articulé est extravagant. Ma santé est entièrement délabrée, et la santé est indispensable et ne peut être suppléée par rien à la guerre. Je puis à peine monter à cheval; j'ai besoin de deux ans de repos.

6 octobre. — Les négociations sont à peu près rompues : MM. les Autrichiens veulent trop avoir.

Dans douze jours, nous serons en pleine campagne.

7 octobre. [*Au ministre des Relations Extérieures.*] — Vous trouverez ci-joint, Citoyen Ministre, le projet confidentiel que m'a remis M. le comte de Cobenzl. Je lui ai témoigné toute l'indignation que vous sentirez en le lisant.

10 octobre. — Les négociations de paix sont enfin sur le point de se terminer. La paix définitive sera signée cette nuit, ou la négociation rompue.

Entin, la guerre avec l'Angleterre nous ouvrira un champ plus vaste, plus essentiel et plus beau d'activité. Le peuple anglais vaut mieux que le peuple vénitien, et sa libération consolidera à jamais la liberté et le bonheur de la France; ou, si nous obligeons ce gouvernement à la paix, les avantages que nous procurerons à notre commerce dans les deux mondes seront un grand pas vers la consolidation de la liberté et le bonheur public.

Il ne me reste plus qu'à rentrer dans la foule, reprendre le soc de Cincinnatus, et donner l'exemple du respect pour les magistrats et de l'aversion pour le régime militaire, qui a détruit tant de républiques et perdu plusieurs Etats.

*16 octobre. Campo Formio.* — Nous nous réunîmes, M. de Cobenzl et moi, pour conclure définitivement, dans une salle où, selon la coutume autrichienne, on avait élevé un dais et figuré le trône de l'empereur d'Autriche. Quand j'entrai dans cette chambre, je demandai ce que cela signifiait ; et après, je dis au ministre autrichien : Tenez, avant de commencer, faites ôter ce fauteuil, car je n'ai jamais vu un siège plus élevé que les autres sans avoir envie aussitôt de m'y placer.

Comte de Cobenzl, c'est votre ultimatum ! Avant trois mois j'aurai brisé votre monarchie comme je brise ce cabaret. — Je romps les négociations.

*18 octobre. Passariano.* — La paix a été signée hier, à une heure après minuit, à Campo-Formio. Je ne doute pas que la critique ne s'attache vivement à déprécier le traité.

*2 novembre, Milan.* — L'armée d'Angleterre est déjà organisée.

*5 novembre.* — Le général Hoche avait de très bonnes cartes d'Angleterre, qu'il faudrait redemander à ses héritiers.

*9 novembre.* — Ordre aux généraux Masséna,

Bernadotte, Brune, Joubert, Victor, Rampon, Gardanne, Friant, Belliard, Lannes, de se tenir prêts à partir, comme devant faire partie de l'armée d'Angleterre.

A peu près la moitié de l'armée passer, à Milan, le 11 décembre, pour se rendre en France, destinée à être le fond de l'armée d'Angleterre.

*13 novembre.* — Je pars demain pour me rendre à Rastadt échanger les ratifications, exécuter les clauses du traité et assister au Congrès de l'Empire.

Ma femme compte partir dans deux ou trois jours pour aller voir Rome.

*26 novembre. Rastadt. [Au Directoire.]* — J'ai, comme vous voyez, voyagé en casse-cou, et je n'ai pas été peu étonné de voir que ces ganaches de plénipotentiaires de l'Empereur n'étaient pas encore arrivés, hormis le général Mierveldt.

Le général Berthier m'a remis le traité de paix qui, cette fois-ci, contentera MM. les plénipotentiaires de l'Empereur, parce qu'il est bien beau et bien doré sur tranche.

*30 novembre.* — Demain nous achèverons tout ce qu'il nous reste à faire pour l'exécution de la Convention secrète; si cela est achevé demain, je partirai le soir même.

*26 décembre. [Paris. Au Président de l'Institut National.]* — Le suffrage des hommes distingués qui composent l'Institut m'honore. Je sens bien



qu'avant d'être leur égal je serai longtemps leur écolier. S'il était une manière plus expressive de leur faire connaître l'estime que j'ai pour eux, je m'en servirais.

Les vraies conquêtes, les seules qui ne donnent aucun regret, sont celles que l'on fait sur l'ignorance.

L'occupation la plus honorable, comme la plus utile pour les nations, c'est de contribuer à l'extension des idées humaines. La vraie puissance de la République française doit consister désormais à ne pas permettre qu'il existe une seule idée nouvelle qu'elle ne lui appartienne.

31 décembre. — A mon retour d'Italie je suis allé habiter une petite maison dans la rue Chantreine. Quelques jours après la municipalité de Paris donna ordre de changer ce nom en *rue de la Victoire*.

1798

*1<sup>er</sup> janvier. Paris.* — On ne conserve à Paris le souvenir de rien. Si je reste longtemps sans rien faire, je suis perdu. Une renommée dans cette grande Babylone en remplace une autre; on ne m'aura pas vu trois fois au spectacle que l'on ne me regardera plus; aussi n'irai-je que rarement.

*9 janvier.* — J'ai remis différentes demandes au Directoire exécutif pour l'organisation de l'armée d'Angleterre.

*11 janvier. [A Berthier.]* — Tout va ici fort bien. L'on travaille à force à l'organisation de notre marine et à la formation de l'armée d'Angleterre. Kléber, Desaix, Gouvion-Saint-Cyr, Lefebvre, Championnet, sont de cette armée. Joubert est parti pour la Hollande.

*25 janvier.* — Je ne veux pas rester ici, il n'y a rien à faire. Ils ne veulent entendre à rien. Je vois que si je reste je suis coulé dans peu. Tout s'use ici, je n'ai déjà plus de gloire; cette petite Europe n'en fournit pas assez. Il faut aller en Orient, toutes les grandes gloires viennent de là. Si la réus-

site d'une descente en Angleterre me paraît douteuse, comme je le crains, l'armée d'Angleterre deviendra l'armée d'Orient, et je vais en Egypte.

L'Orient n'attend qu'un homme.

*7 février.* — Je pars demain, pour faire une visite de la côte de l'Océan. Je serai de retour dans douze jours.

*12 février. Dunkerque.* — La Hollande est abondante, dit-on, en bâtimens plats et bons voiliers ; il faudrait nous en procurer de 150 à 250 avec le plus de chaloupes canonnières qu'il serait possible.

Il faudrait ensuite que ces différens bâtimens se rendissent de suite à Dunkerque, afin d'être prêts à partir de cette ville dans un mois, de manière que nous ayons de quoi embarquer 50.000 hommes avec l'artillerie, approvisionnements, etc.

*23 février. Paris. [Au Directoire.]* — Quelques efforts que nous fassions, nous n'acquerrons pas d'ici à plusieurs années la supériorité des mers. Opérer une descente en Angleterre sans être maître de la mer est l'opération la plus hardie et la plus difficile qui ait été faite. L'expédition d'Angleterre me paraît donc être possible. Il faut alors se contenter de s'en tenir aux apparences, et fixer toute son attention comme tous ses moyens sur le Rhin, ou bien faire une expédition dans le Levant qui menaçât le commerce des Indes.

Et si aucune de ces opérations n'est faisable, je

ne vois plus d'autre moyen que de conclure la paix avec l'Angleterre.

26 mars. [Au ministre de l'Intérieur.] — Je vous prie de donner l'ordre positif que tous les caractères arabes actuellement existants soient sur-le-champ emballés, et au citoyen Langlès l'ordre de les suivre.

Je vous prie de donner l'ordre que l'on emballe également les caractères grecs ; il y en a, puisque l'on imprime en ce moment *Xénophon*, et ce n'est pas un grand mal que *Xénophon* soit retardé de trois mois.

30 mars. — Je viens de recevoir des nouvelles du contre-amiral Brueys ; il est parti de Corfou, le 6 ventôse, avec six vaisseaux de guerre français, cinq vénitiens. J'espère que ces vaisseaux pourront repartir quinze jours après leur arrivée.

5 avril. [Au citoyen Monge.] — Nous aurons avec nous un tiers de l'Institut et des instruments de toute espèce. Je vous recommande spécialement l'imprimerie arabe.

14 avril. — Je désirerais avoir avec moi le citoyen Piveron, qui a été longtemps employé auprès de Tippoo-Sultan en qualité d'agent du roi. On essaierait de le faire passer aux Indes.

17 avril. [Au vice-amiral Brueys.] — Dans la première décade de floréal, je serai à votre bord. Faites-moi préparer un bon lit, comme pour un

homme qui sera malade pendant toute la traversée ; faites de bonnes provisions.

18 avril. [*Au citoyen Eugène Beauharnais.*]— Vous partirez, Citoyen, le 3 floréal, à quatre heures. Vous devez être arrivé le 4 floréal à Lyon, avant midi. Vous voyagerez en bourgeois, et vous aurez soin de ne pas vous nommer comme mon aide de camp. Vous répandrez le bruit que l'on part pour Brest.

[*Au général Kléber.*] — Il est ordonné au général de division Kléber et à son état-major de se rendre en toute diligence à Toulon, où il recevra des ordres ultérieurs pour sa destination.

28 avril. — Bonaparte, membre de l'Institut national, général en chef de l'armée d'Angleterre :

Ordonne au général de division Reynier de faire embarquer, le 16 floréal, les troupes de sa division à Marseille, sur des bâtiments de transport qui y sont préparés.

10 mai. Toulon. [*Aux Soldats de terre et de mer de l'Armée de la Méditerranée.*]— Vous êtes une des ailes de l'armée d'Angleterre. Vous avez fait la guerre de montagnes, de plaines, de sièges : il vous reste à faire la guerre maritime. Les légions romaines, que vous avez quelquefois imitées, mais pas encore égalées, combattaient Carthage tour à tour sur cette même mer et aux plaines de Zama. La victoire ne les abandonna jamais.

Soldats, l'Europe a les yeux sur vous.

11 mai. [A l'amiral Brueys.] — L'escadre étant composée de 15 vaisseaux, de 12 frégates, de plus de 200 bâtimens de convoi, vous devez prendre le titre et le pavillon d'amiral.

17 mai. — Nous sommes ici depuis trois jours, sur ancre, prêts à partir; mais les vents sont extrêmement forts et contraires.

19 mai, à bord l'Orient. — Il est sept heures du matin, l'escadre légère est sortie, le convoi défile, et nous levons l'ancre avec un très beau temps.

23 mai, en mer. — Nous nous trouvons entre la Corse et l'île d'Elbe. On dit qu'il y a des bâtimens anglais croisant sur la Sicile. Je ne pense pas qu'ils soient assez forts pour nous déranger dans notre opération.

27 mai. — Nous sommes depuis deux jours en calme, à dix lieues au large du détroit de Bonifacio. Un brick anglais a été poursuivi par l'avisos *le Corcyre*, obligé de se jeter sur la côte de Sardaigne, où il s'est brûlé. L'équipage de ce bâtiment nous parle d'une escadre anglaise.

28 mai, 8 heures du soir. — Nous vogueons à pleines voiles vers notre destination.

13 juin, Malte. [Au Directoire.] — Nous sommes arrivés le (10), à la pointe du jour, à la vue de l'île du Gozzo. Au soir, j'ai envoyé un de mes aides de camp pour demander au Grand Maître la

faculté de faire de l'eau dans différents mouillages de l'île. Le Consul de la République à Malte vint me porter sa réponse, qui était un refus absolu. Le besoin de l'armée était urgent et me faisait un devoir d'employer la force pour m'en procurer. Le général de brigade Lannes, le chef de brigade Marmont descendirent à la portée du canon de la place. Le (11), nos troupes étaient à terre sur tous les points, malgré l'obstacle d'une canonnade vive, mais extrêmement mal exécutée. Le (12), je commençai à faire débarquer l'artillerie. Nous avons peu de places en Europe aussi fortes et aussi soignées que Malte. Le Grand Maître m'envoya demander, le (12) au matin, une suspension d'armes. A minuit, les chargés de pouvoir du Grand Maître vinrent à bord de *l'Orient*, où ils conclurent dans la nuit la convention dont vous trouverez ci-joints les articles.

*16 juin, à bord l'Orient.* — L'escadre commence à sortir du port, et, le (19), nous comptons être tous à la voile pour suivre notre destination.

*22 juin, en mer. [Proclamation à l'Armée.]* — Soldats! Vous allez entreprendre une conquête dont les effets sur la civilisation et le commerce du monde sont incalculables. Vous porterez à l'Angleterre le coup le plus sûr et le plus sensible, en attendant que vous puissiez lui donner le coup de mort. Les beys mameluks, qui favorisent exclusivement le commerce anglais, qui ont couvert d'avaries nos négociants et tyrannisent les malheureux

habitants du Nil, quelques jours après notre arrivée n'existeront plus.

Les peuples avec lesquels nous allons vivre sont mahométans ; leur premier article de foi est celui-ci : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. »

Ne les contredisez pas ; agissez avec eux comme nous avons agi avec les juifs, avec les Italiens ; ayez des égards pour leurs muftis et leurs imams, comme vous en avez eu pour les rabbins et les évêques. Les légions romaines protégeaient toutes les religions. Vous trouverez ici des usages différents de ceux de l'Europe : il faut vous y accoutumer.

La première ville que nous allons rencontrer a été bâtie par Alexandre. Nous trouverons à chaque pas des souvenirs dignes d'exciter l'émulation des Français.

*30 juin. [Au pacha d'Egypte.]* — Le Directoire exécutif de la République française s'est adressé plusieurs fois à la Sublime Porte pour demander le châtimeut des beys d'Egypte, qui accablaient d'avaries les commerçants français.

La République française s'est décidée à envoyer une puissante armée pour mettre fin aux brigandages des beys. Toi, qui devrais être le maître des beys, et que cependant ils tiennent au Caire sans autorité et sans pouvoir, tu dois voir mon arrivée avec plaisir.

Viens donc à ma rencontre, et maudis avec moi la race impie des beys.



1<sup>er</sup> juillet. — L'armée est arrivée, à la pointe du jour, devant Alexandrie. Une escadre anglaise, que l'on dit très forte, s'y était présentée trois jours avant et avait remis un paquet pour les Indes.

Amiral, nous n'avons pas de temps à perdre, la fortune ne me donne que trois jours; si je n'en profite pas, nous sommes perdus.

Je serai demain dans Alexandrie.

Le vent était grand frais et la mer très houleuse, cependant je crus devoir débarquer de suite. La journée se passa à faire les préparatifs.

Je débarquai avec le général Kléber et une partie des troupes à onze heures du soir. Nous nous mîmes sur-le-champ en marche pour nous porter sur Alexandrie.

2 juillet. *Alexandrie.* — Nous aperçûmes à la pointe du jour la colonne de Pompée. L'enceinte de la ville des Arabes était garnie de monde.

Le général Kléber, au pied de la muraille, désignait l'endroit où il voulait que ses grenadiers montassent, mais il reçut une balle au front qui le jeta par terre. Les grenadiers de sa division en doublèrent de courage et entrèrent dans la place.

Le port vieux d'Alexandrie peut contenir une escadre aussi nombreuse qu'elle soit; mais il y a un point de la passe où il n'y a que cinq brasses d'eau; ce qui fait penser aux marins qu'il n'est pas possible que les vaisseaux de 74 y entrent. Cette circonstance contraire singulièrement mes projets.

[*Proclamation.*] — Bonaparte, membre de l'Institut national, général en chef : Peuples de l'Égypte, on vous dira que je viens détruire votre religion ; ne le croyez pas ! Répondez que je viens vous restituer vos droits, punir les usurpateurs, et que je respecte, plus que les Mameluks, Dieu, son Prophète et l'Alcoran.

Dites-leur que tous les hommes sont égaux devant Dieu ; la sagesse, les talents et les vertus mettent seuls de la différence entre eux. Or, quelle sagesse, quels talents, quelles vertus distinguent les Mameluks, pour qu'ils aient exclusivement tout ce qui rend la vie aimable et douce ?

Y a-t-il une belle terre ? elle appartient aux Mameluks. Y a-t-il une belle esclave, un beau cheval, une belle maison ? cela appartient aux Mameluks. Si l'Égypte est leur ferme, qu'ils montrent le bail que Dieu leur en a fait. Mais Dieu est juste et miséricordieux pour le peuple dont les Egyptiens seront appelés à gérer toutes les places ; les plus sages, les plus instruits, les plus vertueux gouverneront et le peuple sera heureux.

N'est-ce pas nous qui avons détruit le Pape, qui disait qu'il fallait faire la guerre aux musulmans ? N'est-ce pas nous qui avons détruit les chevaliers de Malte, parce que ces insensés croyaient que Dieu voulait qu'ils fissent la guerre aux musulmans ? N'est-ce pas nous qui avons été dans tous les siècles les amis du Grand Seigneur — que Dieu accomplisse ses désirs ! — et l'ennemi de ses ennemis ? Les Mameluks, au contraire, ne se sont-ils pas toujours

révoltés contre l'autorité du Grand Seigneur qu'ils méconnaissent encore? Ils ne font que leurs caprices.

Mais malheur, trois fois malheur à ceux qui s'armeront pour les Mameluks et combattront contre nous ! Il n'y aura pas d'espérance pour eux : ils périront.

C'est un peu charlatan !

*3 juillet. Alexandrie. [Au général Desaix.]* — Vous ne rencontrerez probablement que quelques pelotons de cavalerie ; masquez votre cavalerie ; ne faites point usage de votre artillerie légère. Il faut la ménager pour le grand jour où nous aurons à combattre quatre ou cinq mille chevaux.

*[A l'amiral Brueys.]* — Le général en chef est persuadé que vous avez déjà fait sonder

Il désire que l'escadre entre dans le port ; il est indispensable que l'escadre puisse se trouver à l'abri des forces supérieures que les Anglais pourraient avoir dans ces mers.

L'amiral fera, dans la journée de demain, connaître au général en chef si l'escadre peut se défendre, embossée dans la rade d'Aboukir, contre une escadre ennemie supérieure.

*10 juillet. El-Rahmânyeh.* — Le général Desaix a eu ce matin une échauffourée avec un millier de Mameluks à cheval. Le pays est superbe.

*12 juillet.* — L'intention du général en chef est

d'attaquer, demain à la pointe du jour, l'ennemi que l'on dit être au village de Chobrâkhyt.

*15 juillet. Châbour.* — Nous avons, avant-hier rencontré et battu l'ennemi. Mourad-Bey et 3.000 ou 4.000 Mameluks à cheval, une vingtaine de pièces de canon et quelques chaloupes canonnières voulaient nous empêcher de passer le village de Chobrâkhyt. L'armée était rangée, chaque division formant un bataillon carré, ayant les bagages au centre et l'artillerie dans les intervalles des bataillons.

*21 juillet. Les Pyramides.* — A la pointe du jour, nous rencontrâmes leur avant-garde, que nous poussâmes de village en village. A deux heures après midi, nous nous trouvâmes en présence des retranchements et de l'armée ennemie.

Soldats ! Quarante siècles vous contemplent !

Dès l'instant que Mourad-Bey s'aperçut du mouvement du général Desaix, il se résolut à le charger. Il envoya un de ses beys les plus braves avec un corps d'élite qui, avec la rapidité de l'éclair, chargea les deux divisions. On le laissa approcher jusqu'à cinquante pas, et on l'accueillit par une grêle de balles et de mitraille qui en fit tomber un grand nombre sur le champ de bataille. Ils se jetèrent dans l'intervalle que formaient les deux divisions, où ils furent reçus par un double feu qui acheva leur défaite.

Les colonnes d'attaque, commandées par le brave général Rampon, se jetèrent sur les retranchements

avec leur impétuosité ordinaire, malgré le feu d'une grande quantité d'artillerie, lorsque les Mameluks firent une charge. Ils sortirent des retranchements au grand galop, nos colonnes eurent le temps de faire halte, de faire front de tous côtés, et de les recevoir la baïonnette au bout du fusil et par une grêle de balles. A l'instant même, le champ de bataille en fut jonché. Nos troupes eurent bientôt enlevé les retranchements.

22 juillet. [*Aux cheiks et notables du Caire.*] — Vous verrez par la proclamation ci-jointe les sentiments qui m'animent. Mais les Mameluks ont été pour la plupart tués ou faits prisonniers, et je suis à la poursuite du peu qui reste encore. Faites passer de ce côté-ci les bateaux qui sont sur votre rive, envoyez-moi une députation pour me faire connaître votre soumission. Faites préparer du pain, de la viande, de la paille et de l'orge pour mon armée, et soyez sans inquiétudes, car personne ne désire plus contribuer à votre bonheur que moi.

26 juillet. *Le Caire.* — Nous sommes sans aucunes nouvelles de France depuis notre départ.

[*A Joseph.*] — Aie des égards pour ma femme. Vois-la quelquefois. Je prie Louis de lui donner quelques bons conseils. Je souhaite bonheur à Désirée si elle épouse Bernadotte. Elle le mérite. Mille baisers à ta femme et à Lucien. J'envoie un beau schall à Julie. Fais-lui un peu moins d'infidélités. C'est une bonne femme, rends-la heureuse.

28 juillet. — Il faudrait envoyer Perrée avec trois frégates portant :

- 1° une troupe de comédiens ;
- 2° une troupe de ballerines ;
- 3° des montreurs de marionnettes pour le peuple, au moins trois ou quatre ;
- 4° une centaine de femmes françaises ;
- 5° les femmes de tous ceux qui sont employés dans le pays ;
- 6° 20 chirurgiens, 30 pharmaciens, 10 médecins ;
- 7° des fondeurs ;
- 8° des liquoristes, des distillateurs ;
- 9° une cinquantaine de jardiniers avec leur famille, et des graines de toute espèce de légumes ;
- 10° chaque envoi devra porter 200.000 pintes d'eau-de-vie, un million de pintes de vin ;
- 11° envoyer 300.000 aunes de drap bleu et écarlate ;
- 12° envoyer du savon, de l'huile.

Je coloniserai ce pays. Nous n'avons que vingt-neuf ans, nous en aurons trente-cinq ; ce n'est pas un âge ; ces six ans me suffisent, si tout me réussit, pour aller dans l'Inde.

31 juillet. — Les Turcs ne peuvent se conduire que par la plus grande sévérité ; tous les jours je fais couper cinq ou six têtes dans les rues du Caire. Nous avons dû les ménager jusqu'à présent pour détruire cette réputation de terreur qui nous précédait : aujourd'hui, au contraire, il faut prendre le

ton qui convient pour que ces peuples obéissent ; et obéir, pour eux, c'est craindre.

*1<sup>er</sup> août. Bataille d'Aboukir ; Nelson et Brueys.*

L'adjutant général Bribes prendra position à Damanhour. Il désarmera la ville, fera couper la tête à cinq des principaux habitants : un qui se sera le plus mal comporté parmi les hommes de loi, et les quatre autres parmi ceux qui ont le plus d'influence sur la populace. Il aura soin d'ordonner le nettoyage du canal d'Alexandrie, qui commence à El-Rahmànyeh, afin que le Nil y pénètre.

*15 août. [Au contre-amiral Ganteaume.] —*

Le tableau de la situation dans laquelle vous êtes trouvé est horrible. Quand vous n'avez pas péri dans cette circonstance, c'est que le sort vous destine à venger un jour notre marine et nos amis ; recevez-en mes félicitations. C'est le seul sentiment agréable que j'aie éprouvé depuis avant-hier, où j'ai reçu, à mon avant-garde, à trente lieues du Caire, votre rapport. Vous prendrez le commandement de tout ce qui nous reste de notre marine en Egypte. Vous ferez tout ce qui vous sera possible pour retirer de la rade d'Aboukir les débris qui peuvent y rester. Je pense qu'à l'heure qu'il est les Anglais se seront retirés avec leurs lambeaux.

*[Au général Kléber.] —* J'ai appris la nouvelle de la journée du (1). Je n'ai pas perdu un instant pour me rendre au Caire. Les choses, dans ce pays, ne sont pas encore assises ; mais tous les jours

y portent une amélioration très-considérable, et je suis fondé à penser que quelques jours encore et nous commencerons à être maîtres du pays.

L'expédition que nous avons entreprise exige du courage de plus d'un genre.

19 août. [Au Directoire.] — Les destins ont voulu, dans cette circonstance comme dans tant d'autres, prouver que, s'ils nous accordent une grande prépondérance sur le continent, ils ont donné l'empire des mers à nos rivaux. Mais, si grand que soit ce revers, il ne peut pas être attribué à l'inconstance de la Fortune; elle ne nous abandonne pas encore; bien loin de là, elle nous a servis dans toute cette opération au delà de ce qu'elle a jamais fait.

Faites réunir tous nos vaisseaux qui sont à Toulon, Malte, Ancône, Corfou, Alexandrie, pour pouvoir nous trouver encore avec une flotte.

Si j'avais été maître de la mer, j'eusse été maître de l'Orient!

22 août. — Il y aura en Egypte un Institut pour les sciences et arts, lequel sera établi au Caire.

Cet établissement aura principalement pour sujet :

Le progrès et la propagation des lumières en Egypte.

Tous les officiers généraux de l'armée française auront leur entrée à toutes les séances.

Les mémoires de l'Institut seront imprimés.

23 août. — L'Institut d'Egypte s'est assemblé



pour la première fois le 6 fructidor. Dans cette première séance, le citoyen Bonaparte a proposé les questions suivantes :

Les fours employés pour la cuisson du pain de l'armée sont-ils susceptibles de quelques améliorations sous le rapport de la dépense du combustible, et quelles sont ces améliorations ?

Existe-t-il en Egypte des moyens de remplacer le houblon dans la fabrication de la bière ?

Quels sont les moyens usités de clarifier et de rafraîchir l'eau du Nil ?

L'Egypte présente-t-elle des ressources pour la fabrication de la poudre, et quelles sont ces ressources ?

Quelle est en Egypte la situation de la jurisprudence, de l'ordre judiciaire civil et criminel, et de l'enseignement ?

Quelles sont les améliorations possibles dans ces parties et désirées par les gens du pays ?

[*Au général Menou.*] — Mettez le moins qu'il vous sera possible les marins en avant. Cherchez dans votre éloquence tout ce que vous pourrez pour leur donner une bonne idée d'eux-mêmes et atténuer celle qu'ils ont de la grande supériorité des Anglais.

8 septembre. [*Au Directoire.*] — J'attends des nouvelles de Constantinople. Je ne pourrai pas être de retour à Paris, comme je vous l'avais promis, au mois d'octobre ; mais cela ne tardera que de quelques mois. Tout va parfaitement bien ici.

Le pays est soumis et commence à s'accoutumer à nous. Le reste est l'ouvrage du temps.

Depuis notre départ, je n'ai reçu aucune lettre de vous, ni d'aucun ministère, ni de personne qui m'intéresse. Mes dépêches auront sans doute été plus heureuses que les vôtres.

4 octobre. — Aucune nouvelle d'Europe.

[*Au général Kléber.*] — Je suis extrêmement fâché de votre indisposition. Desaix a été jusqu'à Syout. Il a poussé les Mameluks dans le désert; une partie d'entre eux a gagné les oasis. Ibrahim-Bey est à Gaza; il nous menace d'une invasion; il n'en sera rien, mais nous qui ne menaçons pas, nous pourrions bien le déloger de là.

Croyez au désir que j'ai de vous voir promptement rétabli et au prix que j'attache à votre estime et à votre amitié. Je crains que nous ne soyons un peu brouillés; vous seriez injuste si vous vous doutiez de la peine que j'en éprouverais. Sur le sol de l'Égypte, les nuages, lorsqu'il y en a, passent dans six heures; de mon côté, s'il y en avait eu, ils seraient passés dans trois. L'estime que j'ai pour vous est égale au moins à celle que vous m'avez quelquefois témoignée.

[*Aux Commissaires français près le Divan.*]  
— Le but de la convocation du divan général, Citoyens, est un essai pour accoutumer les notables d'Égypte à des idées d'assemblée et de gouvernement. Vous devez leur dire que je les ai appelés

pour prendre leurs conseils et pour savoir ce qu'il faut faire pour le bonheur du peuple, et ce qu'ils feraient eux-mêmes s'ils avaient le droit que nous a donné la conquête.

[*Au Directoire.*] — La porte a nommé Djezzar, pacha d'Acre, général en chef de toute la Syrie. Il n'a répondu à aucune ouverture que je lui ai fait faire. Vos consuls sont partout en arrestation, et tout retentit du bruit de la guerre dans l'Empire Ottoman.

Vous n'abandonnez pas l'armée que vous avez en Egypte ; vous lui ferez passer des secours, des nouvelles, et vous prendrez toutes les mesures que je sollicite de vous pour avoir une escadre nombreuse dans ces mers.

Lorsque je saurai le parti définitif que prendra la Porte, et que le pays sera plus assis et nos fortifications plus avancées, ce qui ne tardera pas, je me résoudrai à passer en Europe ; surtout, si les premières nouvelles me font penser que le continent n'est point encore pacifié.

[*Au général Manscourt.*] — Je vous prie de me faire passer le rapport des officiers supérieurs qui ont dit qu'il se murmurait une insurrection dans la garnison. Si une demi-brigade sous mes ordres se soulevait, je casserais le corps et ferais fusiller tous les officiers qui n'auraient pas maintenu l'ordre.

18 octobre. — Aucune espèce de nouvelles de France.

Devinez à quoi je pense, Bourrienne!

(Bourrienne : Ma foi ce serait bien difficile, vous pensez à tant de choses.)

Je ne sais pas si je reverrai la France; mais si je la revois, ma seule ambition c'est de faire une belle campagne en Allemagne, dans les plaines de la Bavière, d'engager une grande bataille, et de venger la France de la défaite d'Hochstadt. Après cela je me retire dans une campagne et je vis tranquille.

21 octobre. — L'armée turque se rassemble à Damas; elle sera de 60.000 hommes, à ce que l'on dit.

22 octobre. — Passer au fil de l'épée tous ceux que l'on rencontrera dans les rues, armés.

23 octobre. — Ordre de faire jeter à terre, pendant la nuit, la grande mosquée en brisant quelques colonnes, si cela est possible.

[*Au général Berthier.*] — Vous voudrez bien, citoyen Général, donner l'ordre au commandant de la place de faire couper le cou à tous les prisonniers qui ont été pris les armes à la main. Ils seront conduits cette nuit aux bords du Nil, entre Boulaq et le Vieux-Caire; leurs cadavres sans tête seront jetés dans la rivière.

[*Au citoyen Louis Bonaparte.*] — Vous trouverez ci-joint l'ordre pour que le Commandant à Alexandrie vous fasse partir sur un brick, *le Vif* ou *l'Indépendant*.

Nous avons été, ces deux jours-ci, occupés à calmer une révolte dans la ville du Caire. J'ai été obligé de faire tirer les bombes sur un quartier où les rebelles s'étaient barricadés. Il y a eu un millier de Turcs de tués. Aujourd'hui, tout est parfaitement calme et le bon ordre est rétabli. Adieu, bon voyage, bonne santé.

20 novembre. [Au général Desaix.] — Nous avons reçu des gazettes anglaises et françaises qui vont jusqu'au 10 août; il n'y avait, jusqu'à cette époque, rien de nouveau en Europe : je vous les envoie.

10 décembre. [Au général Dommartin.] — Le général en chef a reçu une demande du chef de brigade Grobert, qui sollicite son retour en France.

Le général en chef répond à cette demande que, comme le citoyen Grobert a gagné son grade de chef de brigade à Paris, et sans avoir entendu un coup de fusil, son intention est que vous employiez continuellement cet officier aux avant-postes.

22 décembre. [Ordre.] — Tous les jours à midi, il sera joué sur les places, vis-à-vis des hôpitaux, par la musique des corps, différents airs qui inspirent de la gaieté aux malades et leur retracent les plus beaux moments des campagnes passées.

23 décembre. — Je pars demain.

29 décembre. Suez. — Ordre aux commandants du génie et de l'artillerie d'accompagner le général en chef pour reconnaître le canal de Suez.

# 1799

2 janvier. *Belbeys*. — Je m'occupe dans ce moment-ci à faire faire les opérations nécessaires pour désigner l'endroit par où l'on peut faire passer les eaux pour joindre le Nil et la mer Rouge. Cette communication a existé jadis, car j'en ai trouvé la trace en plusieurs endroits.

8 janvier. *Caire*. [*Ordre*.] — Le citoyen Boyer, chirurgien, qui a été assez lâche pour refuser de donner des secours à des blessés qui avaient eu contact avec des malades supposés atteints de maladies contagieuses, est indigne de la qualité de citoyen français. Il sera habillé en femme, promené sur un âne dans les rues d'Alexandrie, avec un écriteau sur le dos, portant : *Indigne d'être citoyen français, il craint de mourir*. Après quoi, il sera mis en prison et renvoyé en France sur le premier bâtiment.

25 janvier. [*A Tippoo-Sahib*.] — Vous avez déjà été instruit de mon arrivée sur les bords de la mer Rouge, avec une armée innombrable et

invincible, remplie du désir de vous délivrer du joug de fer de l'Angleterre.

Je m'empresse de vous faire connaître le désir que j'ai que vous me donniez, par la voie de Mascate et de Moka, des nouvelles sur la situation politique dans laquelle vous vous trouvez. Je désirerais même que vous pussiez envoyer à Suez, ou au Grand Caire, quelque homme adroit qui eût votre confiance, avec lequel je pusse conférer.

28 janvier. [*Au général Marmont.*] — Je ne conçois rien à l'obstination du commissaire des guerres Michaux à rester dans sa maison, puisque la peste y est ; pourquoi ne va-t-il pas se camper du côté de la colonne de Pompée ?

Mettez le 75<sup>e</sup> sous ces arbres où vous avez été longtemps avec la 4<sup>e</sup> d'infanterie légère ; qu'il se baraque là en s'interdisant toute communication avec la ville et l'Égypte. Quant à la malheureuse demi-brigade d'infanterie légère, faites-la mettre nue comme la main, faites-lui prendre un bon bain de mer ; qu'elle lave bien ses habits, et que l'on veille à ce qu'elle se tienne propre.

Ordonnez qu'on se lave les pieds, les mains, le visage tous les jours.

5 février. — L'on nous annonce à l'instant l'arrivée à Alexandrie d'un bâtiment ragusin chargé de vin et porteur de lettres pour moi de Gènes et d'Ancône ; depuis huit mois, c'est la première nouvelle d'Europe qui nous arrive.

Les troupes, dans ce moment-ci, traversent le désert.

[*Au général Kléber.*] — Nous avons reçu enfin des nouvelles de France.

Jourdan a quitté le corps législatif et commande l'armée sur le Rhin. Joubert commande l'armée d'Italie.

On a pris des mesures pour recruter les armées ; il paraît que l'on a requis tous les jeunes gens de dix-huit ans, que l'on a appelés les *conscripts*. On arme en Europe de tous côtés ; cependant, on ne fait encore que se regarder.

10 février. — Le Ramazân, qui a commencé hier, a été célébré de ma part avec la plus grande pompe ; j'ai rempli les mêmes fonctions que remplissait autrefois le pacha.

[*Au Directoire.*] — Quand vous lirez cette lettre, il serait possible que je fusse sur les ruines de la ville de Salomon. Djezzar-Pacha, vieillard de soixante et dix ans, est un homme féroce qui a contre les Français une haine démesurée. Il a répondu avec dédain aux ouvertures amicales que je lui ai fait faire plusieurs fois.

Le 20 brumaire, je lui écrivis une lettre ; il fit couper la tête au porteur.

Les provinces de l'Égypte étaient inondées de firmans dans lesquels Djezzar ne dissimulait pas ses intentions hostiles et annonçait son arrivée. Son avant-garde prit position à El-A'rych, où il y a



quelques bons puits et un fort situé dans le désert, je n'avais donc plus de choix ; j'étais provoqué à la guerre ; je crus ne devoir pas tarder à la lui porter moi-même.

17 février [*Devant El-A'rych.*] — Les divisions formant l'expédition se sont mises en mouvement de différents points pour marcher à El-A'rych, premier point où l'ennemi a été rencontré. Les Mameluks, renforcés d'un corps de troupes de Djezzar-Pacha, y étaient postés. La division du général Reynier y est arrivée et a sur le champ attaqué les Mameluks, leur a tué environ 400 hommes, et tient le reste bloqué dans le château.

Vous ne m'êtes point attaché. Les femmes !... Joséphine ! Si vous m'étiez attaché, vous m'auriez informé de tout ce que je viens d'apprendre par Junot. Voilà un véritable ami. Joséphine !... et je suis à six cents lieues... Vous deviez me le dire ! Joséphine !... M'avoir ainsi trompé !... elle !... Malheur à eux ! J'exterminerai cette race de freluquets et de blondins ! Quant à elle... le divorce !... oui, le divorce ! un divorce public, éclatant !... il faut que j'écrive ! je sais tout !... C'est votre faute ! Vous deviez me le dire !

Ma gloire ! eh ! je ne sais ce que je donnerais pour que ce que Junot m'a dit ne fût pas vrai, tant j'aime cette femme !... Si Joséphine est coupable il faut que le divorce m'en sépare à jamais !... Je ne veux pas être la risée de tous les inutiles de Paris ! Je vais écrire à Joseph ; il fera prononcer le divorce.

18 février. — L'artillerie éprouve les plus grandes difficultés dans sa marche, à cause des sables mouvants qu'elle rencontre, et cependant l'armée se trouve dans une position telle que les moindres retards peuvent lui devenir funestes.

La prise d'El-A'rych et la manière dont on a passé le désert vont ouvrir brillamment la campagne et sont du plus heureux augure pour la suite de nos succès.

26 février. Gaza. — Nous sommes ici dans l'eau et la boue jusqu'aux genoux; il fait le même froid et le même temps qu'à Paris dans cette saison. Ce pays est plus beau que nous ne nous y attendions, et nous y avons trouvé plus de magasins, soit de guerre, soit de bouche, qu'on ne pouvait le croire, beaucoup de boulets à l'européenne et beaucoup de poudre.

[*Au général Marmont.*] — Les trois avisos que j'ai demandés, faites-les partir pour Jaffa; ce qu'ils contiennent pourrait nous servir pour le siège de Saint-Jean-d'Acre.

[*Au général Menou.*] — J'ai appris avec plaisir, Citoyen Général, par votre lettre du 27, que vous aviez été dire la prière à la mosquée.

27 février. — Nous avons traversé soixante et dix lieues de désert, ce qui a été extrêmement fatigant; de l'eau saumâtre, souvent point du tout. Nous avons mangé des chiens, des ânes et des chameaux.

6 mars. *Devant Jaffa.* — Demain, à huit heures du matin, la batterie Delignette commencera le feu. Le général Bon a ordre de soutenir la batterie de mortiers. Le général Lannes a également l'ordre de tenir demain, avant la pointe du jour, six compagnies de grenadiers à la batterie de brèche.

Lorsque le feu de la place et de l'infanterie légère sera bien engagé, deux colonnes, composées chacune de trois compagnies de grenadiers, partiront pour franchir la brèche. Il se fera un mouvement successif de bataillons pour soutenir les grenadiers.

7 mars. [*A Abd-Allah Aga, commandant de la place de Jaffa.*] — Dieu est clément et miséricordieux !

Le général en chef Bonaparte me charge de vous faire connaître qu'il ne s'est porté dans la Palestine que pour en chasser les troupes de Djezzar-Pacha ;

Que la place de Jaffa est cernée de tous côtés, que les batteries de plein fouet, à bombes et de brèche, vont, dans deux heures, culbuter la muraille et en ruiner les défenses ;

Que son cœur est touché des maux qu'encourrait la ville entière en se laissant prendre d'assaut ; qu'il offre sauvegarde à la garnison, protection à la ville ; qu'il retarde, en conséquence, le commencement du feu jusqu'à sept heures du matin.

8 mars. — A la pointe du jour je fis sommer le gouverneur : il fit couper la tête à mon envoyé, et

ne répondit point. A sept heures, le feu commença ; à une heure, je jugeai la brèche praticable. Le général Lannes fit les dispositions pour l'assaut ; l'adjoint Netherwood, avec dix carabiniers, y monta le premier.

A cinq heures, nous étions maîtres de la ville, qui, pendant vingt-quatre heures, fut livrée au pillage et à toutes les horreurs de la guerre, qui jamais ne m'a paru aussi hideuse.

*9 mars. Jaffa.* — Plus de 4.000 hommes de troupes de Djézzar-Pacha ont été passés au fil de l'épée.

[*Au général Berthier.*] -- Vous ferez venir le colonel des canonniers ; vous lui demanderez les noms des vingt principaux officiers des canonniers ; vous ferez prendre ces vingt officiers et les ferez conduire au village où est le bataillon qui doit partir pour le Caire. Là, ils seront consignés dans le fort jusqu'à nouvel ordre. Quand ils seront partis pour le village, vous ordonnerez à l'adjutant général de service de conduire tous les canonniers au bord de la mer et de les faire fusiller, en prenant des précautions de manière qu'il n'en échappe aucun.

*18 mars. Mont-Carmel.* — Le capitaine Smith, avec deux vaisseaux de guerre anglais, est arrivé d'Alexandrie à Saint-Jean-d'Acre.

L'investissement d'Acre sera fait ce soir.

*23 mars. Devant Acre.* [A M. Sidney Smith.]

— Ne doutez pas, monsieur le Commandant, du désir que j'ai de vous être agréable, ainsi que de mon empressement à saisir l'occasion d'être utile aux hommes de votre nation que les hasards de la guerre rendraient malheureux.

29 mars. — Depuis notre arrivée devant Acre l'abondance règne dans les camps. La tranchée a été ouverte devant cette ville, et les travaux sont poussés avec vigueur.

La batterie de brèche est établie ; on a commencé à battre le mur ; on espère que sous peu la place sera emportée.

4 avril. [*Ordre du jour.*] — Tous les militaires qui, dans les journées d'aujourd'hui et de demain, porteront à l'état-major des boulets trouvés dans la plaine seront payés, savoir : pour chaque boulet de 36 ou 33 — 20 sous.

5 avril. — Nous avons le plus grand besoin de boulets.

Le commodore Sidney Smith, avec les deux vaisseaux *le Tigre* et *le Thésée*, après avoir été absent dix jours, vient de rétablir sa croisière.

8 avril. — Nous sommes depuis quinze jours devant Saint-Jean-d'Acre, où nous tenons enfermé Djezzar-Pacha. La grande quantité d'artillerie que les Anglais y ont jetée avec un renfort de canoniers et d'officiers, joints à notre peu d'artillerie, a retardé la prise de cette place. Mais les deux vais-

seaux de guerre anglais se sont fâchés, hier, contre nous, et nous ont tiré plus de 2.000 boulets, ce qui nous en a approvisionnés.

*14 avril.* — Notre siège avance. Nous avons une galerie de mine qui déjà dépasse la contrescarpe, chemine sous le fossé à 30 pieds sous terre, et n'est plus qu'à 18 pieds du rempart.

Depuis quinze jours, nous ne tirons pas un seul boulet; l'ennemi tire comme un enragé; nous nous contentons de ramasser humblement ses boulets, de les payer vingt sous et de les entasser au parc, où il y en a déjà près de 4.000. Il y a de quoi faire un beau feu pendant vingt-quatre heures, et faire une bonne brèche. J'attends, pour donner le signal, que le mineur puisse faire sauter la contrescarpe à l'extrémité d'une double sape, qui marche droit à une tour; nous sommes encore à 8 toises de la contrescarpe. C'est l'histoire de deux nuits. Il y a dans la place beaucoup d'Anglais et d'émigrés français; nous brûlons tous d'y entrer; il y a à parier que ce sera le (21).

*18 avril.* — Les janissaires de Damas réunis à la cavalerie de Djezzar, aux milices de Naplouse, à des Arabes et aux Mameluks d'Ibrahim-Bey, ont passé le Jourdain dans l'intention de faire lever le siège d'Acre; ils ont été complètement battus aux combats de Nazareth, de Safed et de Cana, et à la bataille du Mont Thabor.

*19 avril.* [Au citoyen Fourier.] — Annoncez

au divan que, lorsqu'il recevra cette lettre, Acre sera prise, et que je serai en route pour me rendre au Caire, où j'ai autant d'impatience d'arriver que l'on a de m'y voir.

Un de mes premiers soins sera de rassembler l'Institut, et de voir si nous pouvons parvenir à avancer d'un pas les connaissances humaines.

21 avril. — M. Smith tire des boulets fort et ferme.

[*Ordre.*] — Le général en chef, voulant donner une marque de satisfaction particulière aux 300 braves commandés par le général de brigade Junot, qui, au combat de Nazareth, ont repoussé 3.000 hommes de cavalerie, pris cinq drapeaux et couvert le champ de bataille de cadavres ennemis, ordonne :

Il sera proposé une médaille de 500 louis pour prix du meilleur tableau représentant le combat de Nazareth.

Les Français seront costumés dans le tableau avec l'uniforme de la 2<sup>e</sup> d'infanterie légère et du 14<sup>e</sup> de dragons.

L'état-major fera faire, par les artistes que nous avons en Egypte, des costumes des Mameluks, des janissaires de Damas, des Arabes, et les enverra au ministre de l'Intérieur à Paris, en l'invitant à en faire faire différentes copies, à les envoyer aux principaux peintres de Paris, Milan, Florence, Rome et Naples, et à déterminer l'époque du concours et les juges qui devront décerner le prix.

Le présent ordre du jour sera envoyé à la municipalité de la Commune des braves qui se sont trouvés au combat de Nazareth.

*23 avril.* [Augénéral Lannes.] — On fera sauter la mine lorsque notre artillerie aura fait taire l'artillerie ennemie; le général en chef en donnera l'ordre.

Lorsque la mine aura sauté, l'on abordera la brèche. Vous aurez une musique placée dans la 1<sup>re</sup> parallèle, qui jouera dès l'instant que la brèche aura été abordée. J'ordonne que tous les grenadiers de l'armée soient réunis devant votre camp avant quatre heures du matin.

*25 avril.* — Plus de 300 hommes ont sauté avec la mine.

*27 avril.* — La mine n'a point fait l'effet que les mineurs en attendaient ; une partie de la muraille de terre s'est écroulée, le fossé, à dix toises de chaque côté, a absolument disparu. Plusieurs barils de poudre enflammés que l'ennemi a jetés dans la brèche ont beaucoup effrayé les trente grenadiers qui étaient déjà parvenus à se loger, et nous avons dû abandonner le logement qu'ils s'étaient fait avant le jour. Le général Caffareli est mort.

*2 mai.* — Nos pièces de 18 jouent depuis deux jours. La tour n'est plus qu'une ruine ; le flanc qui s'opposait au passage du fossé est ruiné. L'ennemi n'a plus qu'un seul canon qui tire ; sentant qu'il ne



peut plus défendre ses murailles, il a couronné ses glacis par des boyaux. Après demain nous plaçons nos pièces de 24 pour faire une brèche, et dès l'instant qu'elle sera praticable, nous donnons un assaut général et en masse.

8 mai. — Nous sommes depuis hier, à dix heures du soir, maîtres de la tour de brèche.

9 mai. — Cette misérable bicoque m'a coûté bien du monde, et pris bien du temps. Mais les choses sont trop avancées pour ne pas tenter encore un dernier effort. Si je réussis, comme je le crois, je soulève et j'arme toute la Syrie. Je marche sur Damas et Alep. Je grossis mon armée, en avançant dans le pays, de tous les mécontents ; j'annonce au peuple l'abolition de la servitude et des gouvernements tyranniques des pachas ; j'arrive à Constantinople avec des masses armées ; je renverse l'empire turc ; je fonde dans l'Orient un nouvel et grand empire. Si je ne réussis pas dans le dernier assaut que je veux tenter, je pars sur-le-champ : le temps me presse. Je ne serai point au Caire avant la mi-juin.

La division Kléber étant sur le point d'arriver, l'intention du général en chef est, lorsque cette division sera reposée, de la faire monter à la brèche et pénétrer dans la ville pour s'en rendre maître.

Au soir. — Les divisions partent de leur camp à deux heures du matin pour prendre position et exécuter le projet d'attaque.

*10 mai.* — Nous sommes maîtres des principaux points du rempart.

L'ennemi a fait une seconde enceinte ayant pour point d'appui le château de Djezzar.

Il nous resterait à cheminer dans la ville ; il faudrait ouvrir la tranchée devant chaque maison et perdre plus de monde que je ne le veux faire. La saison d'ailleurs est trop avancée ; le but que je m'étais proposé se trouve rempli : l'Egypte m'appelle.

Je fais placer une batterie de 24 pour raser le palais de Djezzar et les principaux monuments de la ville ; je fais jeter un millier de bombes qui, dans un endroit aussi resserré, doivent faire un mal considérable. Ayant réduit Acre en un monceau de pierres, je repasserai le désert, prêt à recevoir l'armée européenne ou turque qui, en messidor, ou thermidor, voudrait débarquer en Egypte.

*16 mai.* — Nous avons rasé le palais de Djezzar et écrasé la ville avec des bombes.

*17 mai.* — Soldats, vous avez traversé le désert qui sépare l'Afrique de l'Asie avec plus de rapidité qu'une armée arabe.

L'armée qui était en marche pour envahir l'Egypte est détruite ; vous avez pris son général, son équipage de campagne, ses outres, ses chameaux.

Vous avez dispersé aux champs du Mont-Thabor cette nuée d'hommes accourus de toutes les parties de l'Asie dans l'espoir de piller l'Egypte.

Encore quelques jours et vous aviez l'espoir de

prendre le pacha même au milieu de son palais ; mais dans cette saison la prise du château d'Acre ne vaut pas la perte de quelques jours ; les braves que jedevois d'ailleurs y perdre sont aujourd'hui nécessaires pour des opérations plus essentielles.

20 mai. [*Aux généraux de Division.*] — On battra la générale à sept heures du soir par un seul tambour dans chaque compagnie.

Le général Murat ne se mettra en marche, avec toute sa cavalerie, qu'à onze heures du soir.

J'ai passé là de bien mauvais moments !

Mon imagination se mêla à ma pratique ; mais je crois qu'elle est morte à Saint-Jean-d'Acre. Quoi qu'il en soit, je ne la laisserai plus faire.

27 mai. *Jaffa.* — Nous sommes arrivés à Jaffa le (25). Depuis deux jours, des détachements de l'armée filent sur l'Egypte. Je resterai encore quelques jours à Jaffa pour en faire sauter les fortifications.

28 mai. *Jaffa.* — Nous avons quatorze ou seize pestiférés. J'ai assemblé un conseil médical, qui déclara que les malades ne survivraient pas vingt-quatre heures. Je me décidai donc à attendre plutôt que de les abandonner aux Turcs qui leur auraient coupé le nez et les oreilles. Au bout de ce temps il n'en restait qu'un ou deux, et ils étaient moribonds lorsque l'armée partit.

9 juin. *Sâlheyeh.* — Nous avons assez bien tra-

versé le désert. Le commandant anglais qui a sommé Damiette est un extravagant. Comme il a été toute sa vie capitaine de brûlots, il ne connaît ni les égards ni le style que l'on doit prendre quand on est à la tête de quelques forces. L'armée combinée dont il parle a été détruite devant Acre.

15 juin. *Le Caire.* — Mon entrée s'est faite environné d'un peuple immense qui avait garni les rues, de tous les muftis montés sur des mules, parce que le Prophète montait de préférence ces animaux, de tous les corps de janissaires, des agas de la police de jour et de nuit, de descendants d'Abou-Bekr, de Fatyme et des fils de plusieurs saints révéérés par les vrais croyants ; les chefs des marchands marchaient devant ; ainsi que le patriarche copte ; la marche était fermée par les troupes auxiliaires grecques.

[*Au général Desaix.*] — Je suis arrivé ici, Citoyen Général, avec une partie de l'armée.

Nous voici arrivés à la saison où les débarquements deviennent possibles. Je ne vais pas perdre une heure pour nous mettre en mesure.

Portez donc un gilet de flanelle ; c'est le seul moyen de vous mettre à l'abri des maux d'yeux.

19 juin. — Nous sommes toujours sans nouvelles de France.

28 juin. — L'armée française, depuis son arrivée en Egypte, a perdu 5.344 hommes.

Nous serons, à la saison prochaine, réduits à 15.000 hommes effectifs, desquels ôtant 2.000 hommes aux hôpitaux, 500 vétérans, 500 ouvriers qui ne se battent pas, il nous restera 12.000 hommes.

29 juin. [Au citoyen Poussielgue.] — Je vous prie, Citoyen, de me faire connaître l'âge des trois esclaves mâles arrivés, ces jours derniers, de la haute Egypte : je désire les acheter.

15 juillet. — Le 13, une flotte turque, composée de 5 vaisseaux de ligne, 3 frégates, 50 à 60 bâtiments légers ou de transport, a mouillé dans la rade d'Aboukir.

20 juillet. *El-Rahmânyeh*. [Au général Kléber.] — Nous arrivons à *El-Rahmânyeh*, Citoyen Général ; l'adjudant général Jullien m'apprend que l'avant-garde de votre division arrive à Rosette, et que vous-même n'en êtes pas éloigné avec le reste de votre division.

Il paraît que l'ennemi a décidément débarqué à Aboukir. Ma ligne d'opérations sera Alexandrie, Birket et Rosette. Je me tiendrai avec la masse de l'armée à Birket. Le général Marmont est à Alexandrie, et vous vous trouverez à Rosette, l'un et l'autre ayant à peu près autant de monde ; de sorte que vous vous trouvez former la droite, le général Marmont la gauche, et je suis au centre. Si l'ennemi est en force, je me battrai dans un bon champ de bataille, ayant avec moi ou ma droite ou ma gauche ; celle des deux qui ne pourra pas être avec

moi, je tâcherai qu'elle puisse arriver pour servir de réserve.

Birket est à une lieue de la hauteur de Lelohâ et à une lieue du village de Besentouây. Prenez tous les renseignements nécessaires, et tâchez de vous organiser de manière à pouvoir, au premier ordre, vous porter le plus promptement possible à Edkou ou à Birket ; et, comme il serait possible que nos communications fussent interceptées, tâchez d'avoir beaucoup de monde en campagne pour savoir ce que je fais et où je suis, afin que, s'il arrivait des cas où il n'y eût pas d'inconvénient à un mouvement, et où des avis vous feraient penser que j'ai dû vous ordonner de le faire, vous le fassiez.

21 juillet. [*Au Divan du Caire.*] — Ils commencent à débarquer à Aboukir, je les laisse faire. Il y a sur cette flotte des Russes, qui ont en horreur ceux qui croient à l'unité de Dieu, parce que, selon leurs mensonges, ils croient qu'il y en a trois.

22 juillet. — L'escadre ennemie a été renforcée de 30 bâtiments. Leur armée est en position devant Aboukir ; je pars dans deux heures pour aller la reconnaître.

24 juillet. *Au puits entre Alexandrie et Aboukir.* [*Au général Murat.*] — Vous commanderez toute la cavalerie. L'avant-garde se mettra en marche à deux heures du matin pour attaquer l'ennemi, et marchera sans tambour.

25 juillet. *Près d'Aboukir.* — A sept heures du matin nous nous sommes trouvés devant l'ennemi qui avait pris position à une lieue en avant du fort d'Aboukir. Nous l'avons attaqué, complètement battu ; nous avons pris ses redoutes, tous ses retranchements, le camp.

Les ennemis se jettent à l'eau pour tâcher de gagner les barques qui étaient à trois quarts de lieue ; ils se noient tous, spectacle le plus horrible que j'aie vu.

Nous avons pris le général en chef, qui s'est blessé à la main ; il s'appelle Moustafa-Pacha ; je le conduirai au Caire avec moi. Nous avons eu 100 hommes tués et 400 blessés ; de ces derniers le général Murat.

La bataille d'Aboukir est une des plus belles que j'aie vues. De l'armée ennemie débarquée, pas un homme ne s'est échappé. Le gain de cette bataille, qui aura tant d'influence sur la gloire de la République, est dû principalement au général Murat.

27 juillet. *Alexandrie.* [*Ordre du jour.*] — Le général en chef, voulant donner une marque de sa satisfaction à la brigade de cavalerie du général Murat, qui s'est couverte de gloire à la bataille d'Aboukir, ordonne au commandant d'artillerie de remettre à cette brigade les deux pièces de campagne anglaises qui avaient été envoyées par la cour de Londres en présent à Constantinople, et qui ont été prises à la bataille.

Sur chaque canon il sera gravé le nom des trois

régiments qui composaient cette brigade, le 7<sup>e</sup> de hussards, les 3<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> de dragons, ainsi que le nom du général Murat et celui de l'adjutant général Roize; il sera écrit sur la volée : *Bataille d'Aboukir*.

11 août. *Le Caire*. — J'ai reçu des gazettes anglaises jusqu'au 10 juin. La guerre a été déclarée le 13 mars par la France à l'Empereur. Jourdan a été battu à Feldkirch, et a repassé le Rhin. Scherer, auquel on avait confié le commandement de l'armée d'Italie, a été battu à Rivoli, et a repassé le Mincio.

Mantoue était bloquée.

Si j'ai le bonheur de mettre le pied en France, le règne du bavardage est fini.

16 août. *Ordre*. — Les commandants des provinces feront connaître, par une circulaire en arabe qui sera envoyée dans tous les villages, la pompe avec laquelle la fête du Prophète a été célébrée au Caire. Toute l'armée qui était au Caire, éclairée par une grande quantité de flambeaux, est allée rendre visite au cheik El-Bekry ; le général en chef y avait dîné, ainsi que Moustafa Pacha et tous les principaux officiers faits prisonniers à la bataille d'Aboukir. Le général en chef a assisté à la lecture qui a été faite de différents poèmes arabes en l'honneur du Prophète, après quoi, au milieu des grands cheiks, il a fait faire la prière et s'est fait réciter la généalogie du Prophète. Le pacha et tous les prisonniers turcs ne revenaient pas de leur surprise de voir le respect que les Français avaient pour



l'islamisme et la loi du plus saint des prophètes.

19 août. *Menouf.* [Au général Kléber.] — Je suis à peu près certain qu'il n'y a dans la Méditerranée aucun armement considérable dirigé contre nous.

Partez, je vous prie, sur-le-champ, pour vous rendre de votre personne à Rosette. J'ai à conférer avec vous sur des affaires extrêmement importantes.

22 août. *Alexandrie.* — Je pars ce soir pour la France.

[Au général Kléber.] — Vous trouverez ci-joint un ordre pour prendre le commandement en chef de l'armée. Je mène avec moi les généraux Berthier, Lannes, Murat, Andréosy et Marmont, les citoyens Monge et Berthollet.

Vous trouverez ci-joints les papiers anglais et de Francfort, jusqu'au 10 juin; vous y verrez que nous avons perdu l'Italie; que Mantoue, Turin et Tortone sont bloqués. J'ai lieu d'espérer que la première de ces places tiendra jusqu'à la fin de novembre. J'ai l'espérance, si la fortune me sourit, d'arriver en Europe avant le commencement d'octobre.

Accoutumé à voir la récompense des peines et des travaux de la vie dans l'opinion de la postérité, j'abandonne l'Égypte avec le plus grand regret. L'intérêt de la patrie, sa gloire, l'obéissance, les événements extraordinaires qui viennent de s'y passer me décident seuls à passer au milieu des escadres

ennemies pour me rendre en Europe. Je serai d'esprit et de cœur avec vous ; vos succès me seront aussi chers que ceux où je me trouverais moi-même, et je regarderai comme mal employés tous les jours de ma vie où je ne ferai pas quelque chose pour l'armée dont je vous laisse le commandement. L'armée que je vous confie est toute composée de mes enfants ; j'ai eu, dans tous les temps, même au milieu de leurs plus grandes peines, des marques de leur attachement ; entretenez-les dans ces sentiments ; vous le devez par l'estime et l'amitié toutes particulières que j'ai pour vous, et pour l'attachement vrai que je leur porte.

[*Au général Junot.*] — Lorsque tu recevras cette lettre, je serai bien loin de l'Égypte. J'ai regretté de ne pouvoir t'emmener avec moi ; tu t'es trouvé trop éloigné du lieu de l'embarquement. Je donne ordre à Kléber de te faire partir dans le courant d'octobre. Enfin, dans quelque lieu et dans quelque circonstance que nous nous trouvions, crois à la continuation de la tendre amitié que je t'ai vouée.

*7 octobre. Ajaccio.* — A Ajaccio nous apprîmes la suite de nos revers en Italie, la prise de Mantoue, les batailles de Novi, de la Trebbia, la descente des Anglo-Russes en Batavie, et les événements de prairial.

*8 octobre. Fréjus.* — Au soir nous aperçûmes les côtes de France.

L'enthousiasme fut universel lorsqu'on apprit que le général Bonaparte était à bord des frégates. Là comme en Corse, malgré les observations et les instances les plus pressantes sur le danger qui pouvait résulter de la non-observance de la quarantaine, les deux frégates furent en un instant remplies de monde.

9 octobre. — La Santé nous déclara exempts de faire quarantaine et à midi nous touchâmes le sol de France, le quarante-septième jour de notre départ d'Alexandrie.

Le même jour, le général Bonaparte partit pour Paris; il reçut sur toute la route les témoignages de l'allégresse publique et de la confiance qu'inspirait son retour inattendu.

10 octobre. Aix. — Citoyens Directeurs, depuis mon départ de France, je n'ai reçu qu'une seule fois de vos dépêches; elles me sont arrivées devant Acre; dès lors j'ai pressenti que je ne devais pas rester longtemps éloigné de la France.

Je me procurai les gazettes d'Angleterre jusqu'au 6 juin, par lesquelles je fus instruit des défaites de Jourdan en Allemagne, et de Scherer en Italie. Je partis sur-le-champ, à l'heure même, avec les frégates *la Muiron* et *la Carrère*, quoique mauvaises marcheuses. Je n'ai pas pensé devoir calculer les dangers; je devais me trouver où ma présence pouvait être le plus utile. Animé de ces sentiments, je me serais enveloppé dans mon manteau et serais parti sur une barque, si je n'eusse

pas eu de frégates. J'ai traversé plusieurs croisières anglaises : j'ai débarqué à Fréjus sans aucune espèce d'accident. Je serai à Paris presque en même temps que ce courrier.

*15 octobre. Arrivée à Paris, rue de la Victoire.*  
— Plus rien de commun, entre elle et moi, elle ne mettra plus le pied dans ma maison. Que m'importe ce qu'on en dira? On en bavardera un jour ou deux, on n'en parlera plus le troisième. Lui pardonner? **Jamais!**

*16 octobre.* — Eh bien! eh bien! elle est ici. Ne croyez pas que j'aie pardonné!... De ma vie!... Je voulais avoir des doutes! sa franchise!... Je l'ai chassée à son arrivée!... Et ce nigaud de Joseph qui était là!... Mais, que voulez-vous, comme elle descendait l'escalier en pleurant, j'ai vu Eugène, Hortense, qui la suivaient en sanglotant. On ne m'a pas fait un cœur pour voir impunément couler des larmes. Eugène m'a accompagné en Égypte; je me suis accoutumé à le regarder comme mon fils adoptif; il est si brave, et c'est un si bon jeune homme! Hortense va entrer dans le monde, tout ce qui la connaît m'en dit du bien. Je l'avoue, j'ai été profondément ému, je n'ai pas pu tenir aux sanglots de ces deux pauvres enfants; je me suis dit : Doivent-ils être victimes des fautes de leur mère? J'ai retenu Eugène; Hortense est revenue avec sa mère; je n'ai rien dit. Que voulez-vous que je fasse à cela? On n'est pas homme sans être faible.

17 octobre. — Vous croyez donc que la chose est possible?

19 octobre. [Au citoyen Laplace.] — Je reçois avec reconnaissance, Citoyen, l'exemplaire de votre bel ouvrage (*la Mécanique céleste*) que vous venez de m'envoyer. Les premiers six mois dont je pourrai disposer seront employés à le lire. Si vous n'avez rien de mieux à faire, faites-moi l'amitié de venir dîner demain à la maison.

Mes respects à M<sup>me</sup> Laplace.

22 octobre. — J'ai déjà appris bien des choses, mais nous verrons. Je crois bien que j'aurai Bernadotte et Moreau contre moi. Mais je ne crains pas Moreau; il est mou, sans énergie. Mais Bernadotte! il a du sang maure dans les veines, il est entreprenant et hardi, il est allié à mes frères, il ne m'aime pas, je suis presque certain qu'il sera contre moi. Au reste, nous ne faisons que d'arriver, nous verrons!

24 octobre. — Patience! la poire sera bientôt mûre.

1<sup>er</sup> novembre. — Eh bien! Bourrienne, je parie que vous ne devinez pas chez qui je déjeune ce matin! Hein?... C'est chez Bernadotte, et ce qu'il y a de curieux, c'est que c'est moi qui m'y suis invité! Oui! vous auriez vu cela si vous aviez voulu venir hier aux Français avec moi. Je me suis trouvé nez à nez avec Bernadotte, à la sortie du spectacle

et, ma foi ! dans le premier moment, ne sachant que lui dire, je lui ai demandé s'il était des nôtres pour la partie d'aujourd'hui. Il m'a dit que oui ; alors, comme nous passions devant sa maison de la rue Cisalpine, je lui ai tout bonnement demandé une tasse de café, et je lui ai dit que je serais charmé de passer quelques moments avec lui. Il m'a paru content de moi. Que pensez-vous de cela, Bourrienne ? Non, non, j'ai bien fait, soyez-en sûr, ça le compromettra chez le directeur Gohier. Souvenez-vous d'une chose : il faut toujours aller au-devant de ses ennemis et leur faire bonne mine, sans cela ils croient qu'on les redoute, et cela leur donne de l'audace.

6 novembre (15 brumaire). — Ce serait une pensée sacrilège que celle d'attenter au gouvernement représentatif dans le siècle des lumières et de la liberté.

(Vive Bonaparte ! La paix ! La paix !)  
A l'union de tous les Français !

7 novembre (16 brumaire). — Eh bien, général, que pensez-vous de la situation de la République ?

(Jourdan. Si on ne constitue pas un meilleur ordre de choses il faut désespérer du salut de la patrie.)

Il faut un gouvernement plus fort. Soyez sans inquiétude, tout sera fait dans l'intérêt de la République.

8 novembre (17 brumaire). — En fait de conspiration, tout est permis.

J'ai pris l'engagement de dîner demain chez Gohier : vous croyez bien que je n'en ferai rien, je n'en suis pas moins fâché de son entêtement. Pour le rassurer encore davantage, ma femme va l'inviter à déjeuner demain. J'ai vu Barras ce matin, et je l'ai laissé fort inquiet. Il m'a prié de revenir le voir cette nuit : je le lui ai promis, mais je ne veux pas y aller ; demain, l'affaire sera faite ! C'est peu de temps à gagner.

Allons, bonsoir ; soyez ici à sept heures du matin.

9 novembre (18 brumaire). — L'armée s'est réunie à moi, je me suis réuni au Corps Législatif.

Qu'avez-vous fait de cette France que je vous avais laissée si brillante ? Je vous ai laissé la paix, j'ai retrouvé la guerre ! Je vous ai laissé des victoires, j'ai retrouvé des revers ! Je vous ai laissé des millions, j'ai retrouvé la misère ! Cet état de choses ne peut pas durer.

Citoyens Représentants, la République périssait, vous l'avez vu, et votre décret vient de la sauver. Malheur à ceux qui voudraient le trouble et le désordre ! Je les arrêterai, aidé de tous mes compagnons d'armes. Votre sagesse a rendu ce décret, nos bras sauront l'exécuter. Nous voulons une république fondée sur la vraie liberté, sur la liberté civile, sur la représentation nationale, nous l'aurons !... je le jure !

[A l'armée.] — Soldats, le décret extraordinaire du Conseil des Anciens m'a remis le commandement de la ville et de l'armée. La République est

mal gouvernée depuis deux ans. Vous avez espéré que mon retour mettrait un terme à tant de maux ; vous l'avez célébré avec une union qui m'impose des obligations que je remplis, vous remplirez les vôtres et vous seconderez votre général avec l'énergie, la fermeté et la confiance que j'ai toujours eues en vous.

La liberté, la victoire et la paix replaceront la République française au rang qu'elle occupait en Europe, et que l'ineptie ou la trahison a pu seule lui faire perdre. Vive la République !

*Au soir.* — C'est la paix que nous venons de conquérir ; c'est ce qu'il faut annoncer dans tous les théâtres, dans tous les journaux, ce qu'il faut répéter en prose, en vers, et même en chansons.

Cela n'a pas été trop mal aujourd'hui ; nous verrons demain.

*10 novembre (19 brumaire). Place de la Concorde, 7 heures du matin.* — Nous coucherons demain au Luxembourg, ou nous finirons ici.

*2 heures. Saint-Cloud.* — Le vin est tiré il faut le boire. Augereau, souviens-toi d'Arcole !

[*Au Conseil des Anciens.*] — Citoyens représentants, les circonstances où vous vous trouvez ne sont pas ordinaires : vous êtes sur un volcan. Permettez-moi de vous parler avec la franchise d'un soldat.

Hier, j'étais tranquille à Paris, lorsque vous



m'avez appelé pour me notifier le décret de translation, et me charger de l'exécuter. Aussitôt j'ai rassemblé mes camarades, nous avons volé à votre secours. Eh bien ! aujourd'hui on m'abreuve déjà de calomnies. On parle de César, on parle de Cromwell, on parle de gouvernement militaire. Si je l'avais voulu, serais-je accouru prêter mon appui à la Représentation nationale ?

La République n'a plus de gouvernement. Le Conseil des Cinq-Cents est divisé ; il ne reste que le Conseil des Anciens. C'est de lui que je tiens mes pouvoirs ; qu'il parle : me voici pour exécuter. Sauvons la liberté ! Sauvons l'égalité !

(*Une voix.* Et la Constitution ?)

La Constitution ! vous l'avez vous-mêmes anéantie. Au 18 fructidor, vous l'avez violée ; vous l'avez violée au 22 floréal ; vous l'avez violée au 30 prairial. Elle n'obtient plus le respect de personne. Je dirai tout. Depuis mon retour, je n'ai cessé d'être entouré d'intrigues. Toutes les factions se sont pressées autour de moi. Et ces hommes, qui se qualifient insolemment *les seuls patriotes*, sont venus me dire qu'il fallait écarter la Constitution.

(*Des voix.* Nommez ! Nommez !) Franchise de soldat. (Bruits et mouvements divers)... agitations sourdes... victoires... constitution violée, César, Cromwell... tyran... j'en'ai plus que cela à vous dire... Liberté ! égalité ! Vous oubliez la Constitution... hypocrites... intrigants... Je ne le suis pas... je vais tout dire... j'abdiquerai le pouvoir aussitôt que le

danger qui menace la République sera passé. Je suis accompagné du Dieu de la fortune!

(*Bourrienne.* Sortez, général, vous ne savez plus ce que vous dites.)

Qui m'aime me suive!

Et vous, braves grenadiers, si quelque orateur ose prononcer contre votre général les mots *Hors la loi*, que le foudre de la guerre l'écrase à l'instant.

[*En sortant des Anciens.*] — J'ai donc dit bien des bêtises? (Pas mal, général.) J'aime mieux parler à des soldats qu'à des avocats. Ces b... là m'ont intimidé. Je n'ai pas l'expérience des assemblées. Cela viendra.

3 heures après-midi. — Je me présente au Conseil des Cinq Cents, seul, sans armes. Les stylets des députés sont aussitôt levés contre leur libérateur. Vingt assassins se précipitent sur moi.

(A bas le tyran! Dictateur! Hors la loi!)

4 heures et demie. — Aux armes! Mon cheval!

Soldats, puis-je compter sur vous?

Je vais les mettre à la raison.

(*Murat* : Grenadiers, en avant! Vive la République! Vive Bonaparte!

11 heures du soir. — Je n'ai voulu être l'homme d'aucun parti. Les idées conservatrices, tutélaires, libérales, sont rentrées dans leurs droits.

[*Proclamation.*] — A mon retour à Paris, j'ai trouvé la division dans toutes les autorités, et l'accord établi sur cette vérité, que la Constitution

était à moitié détruite et ne pouvait sauver la liberté.

Tous les partis sont venus à moi, m'ont confié leurs desseins, dévoilé leurs secrets et m'ont demandé mon appui : j'ai refusé d'être l'homme d'un parti.

Le Conseil des Anciens m'a appelé : j'ai répondu à son appel. J'ai cru devoir à mes concitoyens, aux soldats périssant dans nos armées, à la gloire nationale acquise au prix de leur sang, d'accepter le commandement.

Les Conseils se rassemblent à Saint-Cloud ; les troupes garantissent la sûreté au dehors ; mais des assassins établissent la terreur au dedans. Plusieurs députés du Conseil des Cinq-Cents, armés de stylets et d'armes à feu, font circuler des menaces de mort. Je porte mon indignation et ma douleur au Conseil des Anciens. Je lui demande d'assurer l'exécution de ses généreux desseins ; ils s'unissent à moi par de nouveaux témoignages de sa constante volonté.

Je me présente au Conseil des Cinq-Cents, seul, sans armes, la tête découverte. Les stylets qui menaçaient les députés sont aussitôt levés sur leur libérateur ; vingt assassins se précipitent sur moi et cherchent ma poitrine. Les grenadiers du corps législatif, que j'avais laissés à la porte de la salle, accourent se mettre entre les assassins et moi. Ils m'enlèvent : Au même moment, les cris de *hors la loi* se font entendre contre le défenseur de la loi. Ils se pressent autour du président (Lucien Bonaparte) la menace à la bouche, les armes à la main ;

ils lui ordonnent de prononcer le *hors la loi*; l'on m'avertit; je donne ordre de l'arracher à leur fureur et six grenadiers du Corps législatif s'en emparent. Aussitôt après, des grenadiers du Corps législatif entrent au pas de charge dans la salle et la font évacuer. Les factieux, intimidés, se dispersent et s'éloignent.

Français, vous reconnaîtrez sans doute à cette conduite le zèle d'un soldat de la liberté, d'un citoyen dévoué à la République.

*11 novembre. Paris.* — Vous devez avoir des rôles au bureau de la guerre? Du moins vous devez avoir l'état de la solde qui nous mènera à notre but? Les états des vivres? Ceux de l'habillement?

Vous avez longtemps travaillé dans les finances?  
(*Gaudin* : Pendant vingt ans, général.)

Nous avons besoin de votre secours. Allons, prêtez serment, nous sommes pressés.

*12 novembre. [Aux Français.]* — La Constitution de l'an III n'avait su ni garantir vos droits, ni se garantir elle-même. Des factions haineuses se partageaient la République. La France approchait enfin du dernier terme d'une désorganisation générale.

Les patriotes se sont entendus. Tout ce qui était resté pur dans la représentation nationale s'est réuni sous la bannière de la liberté.

Français, la République, raffermie et replacée

dans l'Europe au rang qu'elle n'aurait jamais dû perdre, verra se réaliser toutes les espérances des citoyens et accomplira ses glorieuses destinées.

Prêtez avec nous le serment que nous faisons d'être fidèles à la République une et indivisible, fondée sur l'égalité, la liberté et le système représentatif.

Les Consuls de la République.

BONAPARTE. ROGER DUCOS. SIEYÈS.

*15 novembre.* — Chaque jour doit être marqué par un pas de plus vers la création d'un système général de finances.

*24 novembre.* [*Au général Jourdan.*] — J'ai reçu, Citoyen Général, votre lettre du 29 brumaire. Vous avez été froissé dans la journée du 19.

Enfin, voilà les premiers moments passés, et je désire bien vivement voir constamment le vainqueur de Fleurus sur le chemin qui conduit à l'organisation, à la véritable liberté et au bonheur.

Ralliez-vous tous à la masse du peuple. Le simple titre de citoyen français vaut bien, sans doute, celui de royaliste, de clichien, de jacobin, de feuillant, et ces mille et une dénominations qu'enfante l'esprit de faction et qui, depuis dix ans, tendent à précipiter la nation dans un abîme d'où il est temps enfin qu'elle soit tirée pour toujours.

Sieyès croit posséder seul la vérité ; quand on lui fait une objection, il répond comme un prétendu inspiré, et tout est dit.

(*Sieyès* : Voulez-vous donc être roi?)

1<sup>er</sup> décembre. [Au ministre de la Guerre.] — Il prendra des mesures pour qu'au moins 100 pièces de l'équipage de campagne de l'armée d'Italie soient attelées et le plus tôt possible en état d'entrer en campagne.

Présenter un projet pour faire mettre sous le dôme des Invalides tous les drapeaux pris sur les ennemis; faire graver sur des tables de marbre la chronologie des victoires de la République.

4 décembre. — Le ministre de la Guerre réunira chez lui les généraux Moreau et Clarke pour arrêter ensemble un plan d'opérations pour la nouvelle armée du Rhin. Elle sera renforcée.

5 décembre. — Réunir à Lyon les débris des demi-brigades qui se trouvent dans la 8<sup>e</sup> division militaire et qui faisaient partie de l'armée d'Italie, les réorganiser de manière que, dans trois ou quatre mois, on puisse en former une armée de réserve.

6 décembre. — Si *Sieyès* s'en va à la campagne, rédigez-moi vite un plan de Constitution; je le ferai approuver.

7 décembre. — Faire connaître au général Moreau que les Consuls pensent qu'il est urgent qu'il se rende à l'armée.

14 décembre.—(On rédige la Constitution.)  
Citoyen Daunou, mettez-vous là!

La décision du premier Consul suffit.  
(*Sieyès* : Je ne demande qu'une retraite.)

15 décembre. — Il faut qu'une Constitution soit courte et obscure.

[*Aux Français.*] — Une Constitution nous est présentée.

Elle fait cesser les incertitudes que le gouvernement provisoire mettait dans les relations extérieures, dans la situation intérieure et militaire de la République.

La Constitution est fondée sur les vrais principes du gouvernement représentatif, sur les droits sacrés de la propriété, de l'égalité, de la liberté.

Les pouvoirs qu'elle institue seront forts et stables, tels qu'ils doivent être pour garantir les droits des citoyens et les intérêts de l'État.

Citoyens, la Révolution est fixée aux principes qui l'ont commencée. Elle est finie.

BONAPARTE. ROGER DUCOS. SIEYÈS.

18 décembre. — La campagne prochaine sera, j'espère, plus honorable pour les armes françaises que celle qui vient de se terminer.

21 décembre. — Le but de la République, en faisant la guerre, est d'amener la paix. C'est sur l'armée que commande le général Moreau que repose la principale espérance de paix de la République en ce moment.

Le Gouvernement a une confiance entière dans

le zèle du général en chef Moreau et dans ses talents militaires.

22 décembre. — Les Consuls de la République, vu les circonstances où se trouve l'armée d'Italie, arrêtent :

Le général en chef Masséna est investi de pouvoirs extraordinaires.

Il peut suspendre et renvoyer les généraux qui n'auraient pas sa confiance.

Il pourra casser les corps et destituer les officiers qui auraient des principes d'insubordination.

25 décembre. [A S. M. le roi de la Grande-Bretagne et de l'Irlande.] — Appelé par le vœu de la nation française à occuper la première magistrature de la République, je crois convenable, en entrant en charge, d'en faire directement part à Votre Majesté.

La guerre qui, depuis huit ans, ravage les quatre parties du monde doit-elle être éternelle ? N'est-il donc aucun moyen de s'entendre ? Comment les deux nations les plus éclairées de l'Europe, puissantes et fortes plus que ne l'exigent leur sûreté et leur indépendance, peuvent-elles sacrifier à des idées de vaine grandeur le bien du commerce, la prospérité intérieure, le bonheur des familles ? Comment ne sentent-elles pas que la paix est le premier des besoins comme la première des gloires ?

Votre Majesté ne verra dans cette ouverture que mon désir sincère de contribuer efficacement pour



la seconde fois à la pacification générale, par une démarche prompte.

[*A Sa Majesté l'empereur roi de Hongrie et de Bohême.*] — De retour en Europe, après dix-huit mois d'absence, je retrouve la guerre allumée entre la République française et Votre Majesté.

La nation française m'appelle à occuper la première magistrature. Etranger à tout sentiment de vaine gloire, le premier de mes vœux est d'arrêter l'effusion du sang qui va couler...

Le caractère connu de Votre Majesté ne me laisse aucun doute sur le vœu de son cœur. S'il est seul écouté, j'entrevois la possibilité de concilier les intérêts des deux nations.

[*Proclamation à l'Armée d'Italie.*] — Soldats ! les circonstances qui me retiennent à la tête du Gouvernement m'empêchent de me trouver au milieu de vous.

Soldats ! plusieurs corps ont quitté leurs positions ; ils ont été sourds à la voix de leurs officiers. La 17<sup>e</sup> légère est de ce nombre.

Sont-ils donc tous morts les braves de Castiglione et de Rivoli ? ils eussent péri plutôt que de quitter leurs drapeaux.

Soldats d'Italie ! un nouveau général vous commande. Il fut toujours à l'avant-garde dans les plus beaux jours de votre gloire. Entourez-le de votre confiance ; il ramènera la victoire dans vos rangs.

Je me ferai rendre un compte journalier de la

conduite de tous les corps, et spécialement de la 17<sup>e</sup> légère et de la 63<sup>e</sup> de ligne. Elles se ressouviendront de la confiance que j'avais en elles!

26 décembre. [Au citoyen Lucien Bonaparte, ministre de l'Intérieur.] — Si la guerre ne m'était nécessaire, je commencerais la prospérité de la France par les communes. Il est beaucoup plus simple, pour le reconstructeur d'une nation, de s'occuper de mille de ses habitants à la fois que de poursuivre le roman du bien-être individuel de chacun. Chaque commune représente en France mille habitants.

Travailler à la prospérité des trente-six mille communautés, c'est travailler au bonheur des trente-six millions d'habitants, en simplifiant la question. en diminuant la difficulté de tout ce qu'établit de différence le rapport de trente-six mille à trente-six millions. C'est ainsi que Henri IV entendait faire lorsqu'il parlait de *sa poule au pot*, autrement il n'eût dit qu'une sottise.

Le ministre de l'Intérieur portera une attention particulière aux idées suivantes :

Avant la révolution, la commune appartenait aux seigneurs et aux prêtres ; le vassal et le paroissien n'avaient point de chemins de communication ; point de fossés ni de prés pour pâturer leurs vaches ou leurs moutons.

Depuis 1790, qui a brusquement et justement arraché de la propriété du seigneur féodal ce droit commun de marcher et de paître, chaque munic-

palité est devenue, sous la protection des lois générales, une véritable *personne*, ayant droit de posséder, d'acquérir, de vendre et de faire, au profit de la famille municipale, tous les actes de nos codes. Ainsi, la France s'est trouvée subitement divisée en trente-six mille individualités, dont chacune s'est trouvée appelée à agrandir son domaine, à améliorer ses produits, à accroître ses revenus.

Le germe de la prospérité de la France était donc-là.

Voici comment il n'y a pas eu, pour ce germe, de développement possible. C'est que l'intérêt personnel de propriétaire veille sans cesse, fait tout fructifier; au contraire, l'intérêt de communauté est de sa nature somnifère et stérile: l'intérêt personnel n'exige que de l'instinct, l'intérêt de la commune exige de la vertu; elle est rare. — Depuis 1790, les trente-six mille communes représentent en France trente-six mille orphelines, héritières des vieux droits féodaux, filles délaissées ou pillées depuis dix ans par les tuteurs municipaux de la Convention et du Directoire.

On a volé le chemin vicinal, on a volé le sentier, on a volé les arbres, on a volé l'église, on a volé le mobilier de la commune. Que deviendraient les communes si un tel régime subsistait dix ans encore?

Le premier devoir d'un ministre de l'Intérieur est d'arrêter un tel mal, qui porterait la gangrène dans ces trente-six mille membres du grand corps social.

La première condition, lorsqu'on veut arrêter un grand mal, c'est d'en bien constater la gravité et les circonstances... Ainsi, le ministre de l'Intérieur commencera par faire établir un inventaire général de la situation des trente-six mille communes en France. Cet inventaire a toujours manqué. — Voici les principaux faits qu'on inventoriera.

On fera trois classes : communes endettées, communes au courant, communes ayant des ressources disponibles...

Les deux dernières classes forment le plus petit nombre : il n'est point pressé de s'occuper de celles-là.

La question est de mettre au courant les communes endettées.

L'inventaire donnera :

1° Le détail des biens échéant à la commune à la suite de l'ancien partage des biens communaux :

2° Le détail des emprunts et de ce qui reste à payer, avec les échéances ;

3° L'estimation des revenus par nature d'objets, comme locations, rentes, etc. ;

4° L'état des charges autres que celles de la commune proprement dite, comme rentes à des hospices, à des établissements de bienfaisance, etc. ;

5° Le détail des chemins, avec indication très large de ceux qui sont utiles et de ceux qu'on peut vendre ;

6° L'état des presbytères, églises et annexes de ces églises ;

7° Les détails des reprises à faire sur des riverains qui ont volé la commune ;

8° Des arbres qui pourraient être vendus avantageusement ; et quelle nature d'action ;

9° On indiquera s'il y aurait lieu d'augmenter le prix des baux, etc., d'affermage des droits de pêche, de pâturage, etc.

Cet inventaire étant une fois établi, on prévientra les préfets que toute l'action de la force administrative doit se porter sur ces communes endettées ; qu'il faut changer sur-le-champ les maires qui n'entreraient pas dans les vues d'amélioration et de régénération communales.

Le préfet devra visiter ces communes au moins deux fois l'année, et le sous-préfet quatre fois l'année, sous peine de destitution... Chaque mois il sera fait un rapport au ministre, sur chaque commune, des résultats de ce qui aura été entrepris et de ce qu'il y aurait à faire.

On me proposera un prix pour les maires qui auront libéré leur commune dans le délai de deux ans, et le Gouvernement nommera un commissaire extraordinaire préposé à l'administration de la commune qui, dans le délai de cinq années, ne sera pas libérée.

Après cinq ans, la France ne comptera donc plus que deux classes de communes : communes ayant des ressources disponibles, communes au courant.

Arrivé à ce premier nivellement, les efforts du ministre et des communes tendront à faire que, dans un nouveau délai, les communes au courant

s'élèvent à la classe des communes ayant des ressources disponibles, en telle sorte qu'avant dix ans la France ne compte plus que de celles-là. Alors, le mouvement général de prospérité imprimé au pays par trente-six millions d'efforts particuliers se trouvera multiplié par la puissance amélioratrice de trente-six mille individualités communales agissant toutes sous la haute direction du Gouvernement, dans un but de continuel perfectionnement.

Chaque année, les cinquante maires qui auront le plus contribué à ramener leur commune à l'état de libération ou de ressources disponibles seront appelés à Paris aux frais de l'Etat et présentés, en séance solennelle, aux trois Consuls. Une colonne, élevée aux frais du Gouvernement et placée à l'entrée principale de la ville ou village, dira à la postérité le nom du maire. On y lira en outre ces mots :

Au tuteur de la commune, la patrie reconnaissante.

29 décembre. [Au général Berthier.] — Vous trouverez ci-joint, Citoyen Ministre, une proclamation et plusieurs actes du Gouvernement relatifs à la situation de la Vendée. Vous y verrez : 1° que les habitants auront le libre exercice du culte ; 2° que les églises non vendues sont mises à la disposition des communes ; 3° que les prêtres ne seront tenus de prêter d'autres serments que celui de fidélité à la Constitution ; 4° que les prêtres diront la messe quand ils le voudront.

# 1800

*12 janvier.* — Le primidi de chaque décade il se tiendra un conseil général des finances ; le quartidi, un conseil d'administration de la guerre ; le sextidi, un conseil d'administration de la marine.

Il y aura, le 8 de chaque mois, un conseil d'administration de la justice ; le 18, un conseil d'administration des relations extérieures, et le 28, un conseil d'administration de l'intérieur et de la police générale.

Ces divers conseils se tiendront chez le Premier Consul à neuf heures et demie du soir.

Quand je veux interrompre une affaire, je ferme son tiroir, et j'ouvre celui d'une autre. Elles ne se mêlent point, et ne me gênent ni ne me fatiguent jamais l'une par l'autre. Veux-je dormir, je ferme tous les tiroirs, et me voilà au sommeil.

*13 janvier.* — Quatre millions nous seraient très essentiels dans le moment actuel. Il paraît que Hambourg pourrait nous les donner.

14 janvier. [*Au citoyen Gaudin.*] — Le général en chef Moreau se plaint, Citoyen Ministre, de ce que les lettres de change qu'on lui a données sur Bâle n'ont pas été acquittées. Son armée est dans la plus affreuse pénurie. Il est urgent d'y faire passer des fonds. Ne pourriez-vous pas obtenir des lettres de change sur Marseille et sur la Corse ?

15 janvier. [*Au brave Léon.*] — J'ai reçu votre lettre, mon brave camarade ; vous n'aviez pas besoin de me parler de vos actions. Vous êtes le plus brave grenadier de l'armée après la mort du brave Benezette. Vous avez un des cent sabres sur ceux que je distribue à l'armée. Tous les soldats étaient d'accord que vous étiez le modèle du régiment. Je désire beaucoup de vous voir ; le ministre de la Guerre vous en envoie l'ordre. Je vous aime comme mon fils.

Le général Murat lui donnera un brevet de sous-lieutenant dans la garde des Consuls, et lui écrira.

25 janvier. — Mon intention est d'organiser une armée de réserve dont le commandement sera réservé au Premier Consul.

7 février. [*Ordre du jour.*] — Washington est mort. Ce grand homme s'est battu contre la tyrannie. Il a consolidé la liberté de sa patrie. Sa mémoire sera toujours chère au peuple français comme à tous les hommes libres des deux mondes, et spécialement aux soldats français qui, comme lui et



les soldats américains, se battent pour l'égalité et la liberté.

En conséquence, le Premier Consul ordonne que, pendant dix jours, des crêpes noirs seront suspendus à tous les drapeaux et guidons de la République.

*13 février.* [Au général Hédouville.] — Faites connaître à Bourmont qu'il ait à rendre ses canons vingt-quatre heures après votre sommation à cet effet, et 3.000 fusils trois jours après. Sur sa réponse négative, mettez-vous à la tête de vos troupes et ne quittez vos bottes que lorsque vous l'aurez détruit.

*18 février.* Au palais des Tuileries. — Ce n'est pas tout que d'être aux Tuileries, il faut y rester.

[Au général Brune.] — D'après ce que vous me dites de Georges, je le verrai avec grand plaisir à Paris. Envoyez-moi la liste des principaux chefs. Frotté a été pris avec tout son état-major; je m'étais refusé à aucun traité. Dans le moment actuel, il doit être fusillé. Ainsi, la tranquillité se trouve bien consolidée dans la ci-devant Normandie.

*27 février.* — Annoncer que la session suivante fera le Code Civil. Indiquez-moi des hommes qui sont en état de faire ce travail, et rédigez un arrêté.

*1<sup>er</sup> mars.* — Il y aura tous les quintidis grande parade de toute la garnison dans la Cour des Tuileries.

5 mars. — J'ai vu ce matin Georges ; il m'a paru un gros Breton dont peut-être il sera possible de tirer parti pour les intérêts même de la patrie. Aurons-nous la paix ? Aurons-nous la guerre ? Cela est encore très problématique. Quoi qu'il en soit, l'Empereur traite avec nous avec la plus grande gentillesse ; les formes sont en sa faveur.

8 mars. [*Proclamation.*] — Français, vous désirez la paix. Votre Gouvernement la désire avec plus d'ardeur encore. Ses premiers vœux, ses démarches constantes ont été pour elle. Le ministère anglais a trahi le secret de son horrible politique : déchirer la France, détruire sa marine et ses ports, l'effacer du tableau de l'Europe, ou l'abaisser au rang des puissances secondaires, tenir toutes les nations du continent divisées, pour s'emparer du commerce de toutes et s'enrichir de leurs dépouilles ; c'est pour obtenir cet affreux succès que l'Angleterre répand l'or, prodigue les promesses, et multiplie les intrigues. Si quelque puissance encore veut tenter le sort des combats, le Premier Consul a promis la paix ; il ira la conquérir à la tête des guerriers qu'il a plus d'une fois conduits à la victoire. Avec eux, il saura retrouver ces champs encore pleins du souvenir de leurs exploits ; mais, au milieu des batailles, il invoquera la paix, et il jure de ne combattre que pour le bonheur de la France et le repos du monde.

12 mars. [*Au général Masséna.*] — La campagne ne va pas tarder à s'ouvrir du côté du Rhin.

Mélas, que vous avez contre vous, n'est pas un homme très habile. Il n'a ni vos talents militaires, ni votre activité.

Je suis extrêmement peiné de la situation où vous vous trouvez ; mais je compte sur votre zèle et vos talents.

*15 mars.* — La 1<sup>re</sup> division de l'armée de réserve, forte à peu près de 12.000 hommes, partira après-demain de Paris. Les deux autres divisions sont parties de Nantes et de Rennes depuis le (12).

*16 mars.* [Au général Moreau.] — Je suis aujourd'hui une espèce de mannequin qui a perdu sa liberté et son bonheur. J'envie votre heureux sort ; vous allez, avec des braves, faire de belles choses. Je troquerais volontiers ma pourpre consulaire pour une épaulette de chef de brigade sous vos ordres.

Je souhaite fort que les circonstances me permettent de venir vous donner un coup de main. Dans tous les cas, ma confiance en vous, sous tous les rapports, est entière.

[A un journaliste.] — Je fais l'essai de mes forces contre l'Europe ; vous essayez les vôtres contre l'esprit de la Révolution. Votre ambition est plus grande que la mienne, et j'ai plus de chances de succès que vous.

*20 mars. La Malmaison.* — J'étais ici dimanche dernier, me promenant dans cette solitude, dans ce silence de la nature. Le son de la cloche

de Rueil vint tout à coup frapper mon oreille ; je fus ému, tant est forte la puissance des premières habitudes et de l'éducation ! Je me dis alors : Quelle impression cela ne doit-il pas faire sur les hommes simples et crédules ! Que vos philosophes, que vos idéologues répondent à cela ! Il faut une religion au peuple.

4 avril. — Le général Berthier part pour l'armée de réserve ; j'ai nommé Carnot ministre de la Guerre.

Je n'ai pas encore fait partir mes bagages ; j'attends chaque jour des nouvelles décisives de Vienne.

5 avril. — Le Premier Consul verrait avec plaisir la suppression du couplet qui lui est personnel dans le vaudeville du *Tableau des Sabines*.

[*Au citoyen Fouché.*] — L'intention des Consuls de la République, Citoyen Ministre, est que le journal *le Bien informé*, celui des *Hommes libres*, et celui des *Défenseurs de la Patrie* ne paraissent plus.

Vous ferez enfin connaître à M. Payne que la police est instruite qu'il se comporte mal, et qu'à la première plainte contre lui il sera renvoyé en Amérique, sa patrie.

9 avril. [*Au général Berthier.*] — C'est l'armée de réserve à vos ordres qui, entre celle du Rhin et celle d'Italie, doit établir entre elles le concert d'opérations qui doit avoir lieu et former le

centre de la grande ligne dont la droite est à Gênes et la gauche au Danube.

[*Au général Masséna.*] — L'armée du Rhin entrera la première en campagne, ce qui aura lieu du 10 au 20 de ce mois.

Ce premier objet rempli, le général Lecourbe passera avec son corps sous les ordres du général Berthier, traversera le Saint-Gothard, entrera en Italie. En même temps, une partie de l'armée de réserve se portera dans le Valais et pénétrera aussi en Italie, soit par le Simplon, soit par le Saint-Gothard.

21 avril. (*Proclamation aux jeunes Français.*) — Jeunes Français, si vous êtes jaloux d'être d'une armée destinée à finir la guerre de la révolution, en assurant l'indépendance, la liberté et la gloire de la grande nation : aux armes ! aux armes ! accourez à Dijon !

En général, la meilleure manière de me louer est de faire des choses qui inspirent des sentiments héroïques à la nation, à la jeunesse, à l'armée.

24 avril. [*Au citoyen Carnot.*] — L'armée d'Italie est aux mains avec l'armée autrichienne. Il est indispensable que l'armée de réserve ne perde pas une heure.

Le télégraphe d'aujourd'hui de Bâle et de Strasbourg m'apprend qu'il n'y a rien de nouveau. Réitérez l'ordre au général Moreau d'attaquer l'ennemi.

25 avril. [Au général Berthier.] — Tout va parfaitement ici, et le jour où, soit à cause des événements d'Italie, soit à cause de ceux du Rhin, vous penseriez ma présence nécessaire, je partirais une heure après la réception de votre lettre.

Je vois avec peine que le séjour de Dijon vous donne de la mélancolie. Soyez gai.

27 avril. [Au même.] — Mon projet ne serait plus de passer par le Saint-Gothard ; je ne regarde cette opération possible et dans les règles ordinaires de la prudence que lorsque le général Moreau aurait obtenu un grand avantage sur l'ennemi.

D'ailleurs il est possible que ce ne soit plus à Milan où il faille aller, mais que nous soyons obligés de nous porter en toute diligence sur Tortone, pour dégager Masséna, qui, s'il a été battu, se sera enfermé dans Gênes, où il a pour trente jours de vivres. C'est donc par le Saint-Bernard que je désire que l'on passe.

Il n'y a pas un homme plus pusillanime que moi quand je fais un plan militaire ; je me grossis tous les dangers et tous les maux possibles dans les circonstances. Je suis dans une agitation tout à fait pénible. Je suis comme une fille qui accouche. Cela ne m'empêche pas de paraître fort serein devant les personnes qui m'entourent. Quand ma résolution est prise, tout est oublié, hors ce qui peut la faire réussir.

J'aime le pouvoir, moi, mais c'est en artiste que

je l'aime... Je l'aime comme un musicien aime son violon. Je l'aime pour en tirer des sons, des accords, de l'harmonie...

J'attends avec impatience des nouvelles du Rhin et d'Italie.

1<sup>er</sup> mai. [*Au citoyen Carnot, ministre de la Guerre.*] — Je vous prie, Citoyen Ministre, d'expédier un officier d'état-major ou du génie très intelligent; il aura l'ordre d'aller joindre le général Suchet, et de là le général Masséna.

Il fera connaître à ces deux généraux que l'armée de réserve est en pleine marche pour déboucher par les Alpes, et que le 11 mai elle sera en Piémont.

2 mai. [*Au général Berthier.*] — L'ennemi ne s'attend pas du tout à l'opération que vous faites. J'ai des renseignements très sûrs que l'on se moque à Vienne et en Italie de l'armée de réserve; on ne croit pas qu'elle soit prête avant le mois d'août et on la regarde comme un rassemblement de conscrits pour compléter l'armée du Rhin.

3 mai. [*Aux présidents des Tribunaux du Département de la Seine.*] — Lorsque des factions divisaient la France, la justice était mal administrée; cela devait être. Il y a dix ans que cet état dure; vous le ferez cesser. Vous n'examinerez jamais de quel parti était l'homme qui vous demandera justice; mais les droits de chacun seront pesés avec la plus sévère impartialité. C'est aux armes à assurer la paix

avec les puissances étrangères ; la justice est le moyen d'assurer la paix entre les citoyens.

Vous êtes nommés à vie ; personne n'a le droit de vous destituer, vous n'êtes responsables de vos jugements qu'à vos consciences ; vous serez impassibles comme la loi.

Avec des lois qui entravent l'action de la justice, je suis obligé de rechercher moi-même les désordres capables de troubler l'état et de les réprimer arbitrairement. Les lois pénales devraient être rédigées en style lapidaire et avec la concision du Décalogue.

La loi doit se borner à poser un principe général. Ce serait en vain qu'on voudrait y prévoir tous les cas.

*4 mai.* [Au général Berthier.] — Je reçois à l'instant votre courrier. Voici les dernières nouvelles d'Italie.

Masséna était le (23) au pont de Cornigliano ; ainsi il paraissait décidément bloqué dans Gènes.

Il pourrait être arrivé : que Masséna capitulât et évacuât Gènes ; que Masséna fût forcé dans Gènes.

Dans l'un et l'autre cas, vous sentez que le général Mélas n'a besoin que de huit jours pour se porter de Gènes à Aoste, et s'il parvenait là avant que vous eussiez débouché seulement avec 20.000 hommes, cela lui donnerait des avantages immenses pour vous disputer l'entrée en Italie.

Ainsi tâchez que, le 10 mai, le général Chabran



et un millier d'hommes de cavalerie soient à Aoste et que le reste y arrive le (12) et le (13).

Je pars demain dans la nuit; je serai le 18 à Genève.

5 mai. [*Au même.*] — J'apprends à l'instant par le télégraphe que Moreau a eu à Stockach une affaire avec l'ennemi; qu'il a fait 7.000 prisonniers, pris neuf pièces de canon et des magasins considérables.

Tout va ici au parfait.

L'aide de camp de Masséna arrive; il m'assure qu'il a des vivres pour vingt-cinq jours. Faites marcher à force.

[*Au général Moreau.*] — Je partais pour Genève lorsque le télégraphe m'a instruit de la victoire que vous avez remportée sur l'armée autrichienne: gloire et trois fois gloire!

La position de l'armée d'Italie est assez critique: Masséna, renfermé dans Gênes, a des vivres jusqu'au (25) ou (26); l'armée de Melas paraît assez considérable.

Je vous salue affectueusement.

[*Au général Masséna.*] — L'armée de réserve est en grande marche. Je pars cette nuit. Je compte que vous tiendrez le plus possible, mais au moins jusqu'au (30).

9 mai. Genève. [*Aux Consuls de la République.*] — Je suis arrivé hier à minuit; toute l'armée est en mouvement et dans le meilleur ordre possi-

ble. Je vois avec plaisir que Paris est tranquille. Au reste, je vous le recommande encore, frappez vigoureusement le premier, quel qu'il soit, qui s'écarterait de la ligne.

Je ne vous peindrai pas ce que j'ai éprouvé en traversant la France. Si je n'avais souvent changé de route, je ne serais pas arrivé de huit jours.

*11 mai.* [Au citoyen Saliceti.] — Ecrivez à Malte par tous les bâtimens, et faites-leur connaître les nouvelles d'Europe, en leur faisant sentir que la France, l'Europe entière, attendent que tant qu'ils auront une bouchée de pain ils resteront fermes à leur poste.

*12 mai. Lausanne.* [Au général Dupont.] — Ordonnez que, dans toutes les demi-brigades, on fasse tirer dès demain quelques coups de fusil à tous les conscrits; qu'on leur fasse connaître de quel œil on mire pour ajuster, et enfin de quelle manière on charge son fusil.

*13 mai.* — J'ai des nouvelles de Maséna du (30 avril). Il était absolument cerné dans Gênes, se battant tous les jours.

*14 mai.* [Au général Desaix.] — Je reçois à l'instant, mon cher Desaix, votre lettre. Enfin vous voilà arrivé; une bonne nouvelle pour toute la République, mais plus spécialement pour moi, qui vous ai voué tout l'estime due aux hommes de votre talent, avec une amitié que mon cœur, aujourd'hui

bien vieux et connaissant trop profondément les hommes, n'a pour personne.

A mon arrivée en France, j'ai trouvé la République perdue, la Vendée aux portes de Paris, l'escadre, au lieu d'être à Toulon, était à Brest et déjà désarmée ; Brest même menacé par les Anglais. Il a fallu détruire la Vendée, trouver de l'argent, réarmer l'escadre.

Mais, enfin, n'en parlons plus ; venez, le plus vite que vous pourrez, me rejoindre.

[*Aux Consuls de la République.*] — Je désire que vous fassiez mettre dans le journal officiel que les généraux Desaix et Davout sont arrivés à Toulon, avec quelques phrases qui fassent sentir que ces deux généraux ont soutenu, même après mon départ, la réputation qu'ils s'étaient acquise dans les campagnes de Hollande et du Rhin.

15 mai. [*Aux Consuls de la République.*] — L'avant-garde passe dans ce moment-ci le Saint-Bernard ; elle est commandée par le général Lannes.

Restez quelques jours sans donner des nouvelles de l'armée de réserve ; dites seulement qu'elle est en pleinemarche.

16 mai. [*A Joséphine.*] — Je pars dans l'instant pour aller coucher à Saint-Maurice. Je n'ai point reçu de lettres de toi ; cela n'est pas bien ; je t'ai écrit tous les courriers.

Mille choses tendres à toi, ma bonne petite Joséphine, et à tout ce qui t'appartient.

17 mai. *Martigny*. — J'arrive à Martigny.

Je passerai la nuit ici pour attendre les nouvelles de la prise du fort de Bard, que j'espère recevoir demain matin.

18 mai. — Nous luttons contre la glace, la neige, les tourmentes et les avalanches. Le Saint-Bernard, étonné de voir tant de monde le franchir si brusquement, nous oppose quelques obstacles. Depuis Charlemagne il n'avait vu une armée aussi nombreuse. Le tiers de notre artillerie de campagne a cependant déjà passé. Le général Berthier est entré à Aoste. Dans trois jours, toute l'armée sera passée.

19 mai. [*Aux Consuls.*] — Le général Suchet m'apprend que l'ennemi commence à être inquiet du mouvement de l'armée de réserve, et qu'il a fait un détachement sur Berthier.

Je lis dans les journaux que l'on me fait écrire à ma mère une lettre dans laquelle je dis que je serai à Milan dans un mois. Cela ne peut pas être dans mon caractère. Bien souvent je ne dis pas ce que je sais, mais il ne m'arrive jamais de dire ce qui sera. Je désire que vous fassiez mettre à ce sujet une note dans *le Moniteur*, sur le ton de la plaisanterie.

20 mai. [*Au Saint-Bernard.*] — Le Saint-Bernard était couvert de neige, et la montée extrêmement rapide. Le général Marmont, commandant l'artillerie, a employé deux moyens. Le premier, un

simple arbre qu'on a creusé en forme d'auge dans laquelle on a couché les pièces de 8 et les obusiers ; cent hommes s'attelaient à un câble, traînaient la pièce, et mettaient deux jours pour la faire passer le Saint-Bernard.

Dans les pas les plus difficiles, les troupes s'encourageaient en battant la charge, spectacle imposant s'il en fut jamais. Le Premier Consul est descendu du haut du Saint-Bernard en se ramassant sur la neige, traversant des précipices et glissant par-dessus des torrents.

24 mai. Aoste. — Le (19), Mélas était à Nice, ne se doutant de rien.

[*Au citoyen Joseph Bonaparte.*] — Notre artillerie continue toujours à passer le Saint-Bernard. Le fort de Bard, fermant la vallée, nous présente de grandes difficultés.

Je te prie de donner trente mille francs à ma femme.

Nous sommes tombés ici comme la foudre ; l'ennemi ne s'y attendait nullement et veut à peine le croire.

27 mai. Ivree. [*Aux Consuls.*] — Je suis arrivé hier au soir à Ivree.

Tout va au mieux. Avant la fin de prairial je serai à Paris. Continuez à y maintenir la tranquillité.

29 mai. [*Bulletin.*] — Le Premier Consul a passé

à Chivasso la revue de l'avant-garde. Le Premier Consul a dit à la 28<sup>e</sup> de ligne: « Voilà deux ans que  
« vous passez sur les montagnes souvent privés de  
« tout, et vous êtes toujours à votre devoir, sans  
« murmurer. C'est la première qualité d'un bon  
« soldat. »

Le Premier Consul a ordonné, pour preuve de sa satisfaction de la bonne tenue de cette demi-brigade, qu'à la première affaire elle marcherait à la tête de l'avant-garde.

Deux courriers ont été interceptés. Il est constaté que le général Melas est toujours à Turin. La plus grande partie de son armée, qui était enfournée à Nice, se rapprochait à grandes marches du Pô.

*30 mai. Verceil.* — Je pars cette nuit pour Novare. Je serai demain sur les bords du Tessin pour aviser aux moyens de le passer. Il est extrêmement large et rapide.

L'avant-garde est restée toute la journée du (29) à Chivasso. L'ennemi a fait filer de Turin toute l'infanterie qu'il avait de disponible sur la rive droite du Pô, vis-à-vis de Chivasso.

Pendant ce temps-là, le général Murat achevait son pont sur la Sesia, passait cette rivière, se portait à Novare et prenait position le long de la rive droite du Tessin.

Les habitants de Milan entendaient aujourd'hui le canon de nos avant-postes.

1<sup>er</sup> juin. *Novare.* — Murat est avec l'avant-garde à mi-chemin de Milan.

Le Premier Consul est arrivé le (31), au matin, sur les bords du Tessin. L'ennemi montrait, sur la rive gauche de cette rivière, une grande quantité de cavalerie et quelques pièces de canon.

Le général Murat fit établir une batterie, et la canonnade s'engagea pendant une heure. En six heures de temps, on passa près de 1.500 hommes et deux pièces de canon.

3 juin. *Milan.* — Le général Murat est entré le (2) à Milan. Il a sur le champ fait cerner la citadelle. Trois heures après le Premier Consul et tout l'état major ont fait leur entrée au milieu d'un peuple animé du plus grand enthousiasme.

*Au soir.* — Le mouvement a été si brusque que le peuple de cette ville n'a su que vingt-quatre heures avant leur entrée à Milan que les Français étaient en Italie.

4 juin. [*Au citoyen Talleyrand.*] — Je désirerais, Citoyen Ministre, que vous fissiez imprimer un pamphlet sous ce titre : *Lettres d'un membre patriote du corps germanique sur la politique de la Maison d'Autriche.* Le but serait de faire sentir que la Maison d'Autriche s'est toujours agrandie aux dépens et au détriment de l'Empire.

Il sera bon de faire imprimer en allemand cette lettre et de la répandre avec profusion en Allemagne.

Je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous envoyiez des robes à la reine d'Espagne ; vous pourrez dépenser pour cet objet un millier de louis. Cependant, il faut y mettre le décorum nécessaire pour que cela ne soit pas ridicule.

[*Au général Bernadotte.*] — Je ne vous dirai rien autre chose, mon cher Général, que nous sommes à Milan, que nous avons pris le parc de l'ennemi, 300 pièces de canon de siège et de campagne, tous les hôpitaux et magasins.

Moreau se soutient toujours du côté d'Ulm.

Prenez mort ou vif ce coquin de Georges. Si vous le tenez une fois, faites-le fusiller vingt-quatre heures après.

5 juin. [*Allocution aux curés de la Ville de Milan.*] — J'ai désiré de vous voir tous rassemblés ici, afin d'avoir la satisfaction de vous faire connaître par moi-même les sentiments qui m'animent au sujet de la religion catholique, apostolique et romaine. Persuadé que cette religion est la seule qui puisse procurer un bonheur véritable à une société bien ordonnée, et affermir les bases d'un bon gouvernement, je vous assure que je m'appliquerai à la protéger et à la défendre dans tous les temps et par tous les moyens. Vous, les ministres de cette religion, qui certes est aussi la mienne, je vous regarde comme mes plus chers amis. Mon intention formelle est que la religion chrétienne, catholique et romaine soit conservée dans son entier. Actuellement que je suis muni d'un plein



pouvoir, je suis décidé de mettre en œuvre tous les moyens que je croirai les plus convenables pour assurer et garantir cette religion.

Que la manière dont a été traité le Pape défunt ne vous inspire aucune crainte : Pie VI a dû en partie ses malheurs aux intrigues de ceux à qui il avait donné sa confiance, et en partie à la cruelle politique du Directoire. Quand je pourrai m'aboucher avec le nouveau Pape, j'espère que j'aurai le bonheur de lever tous les obstacles qui pourraient s'opposer encore à l'entière réconciliation de la France avec le chef de l'Eglise.

6 juin. — Nous avons passé le Pô et nous occupons la position de Stradella ; ainsi l'armée ennemie se trouve coupée.

7 juin. — L'armée sera réunie en grande partie dans la journée de demain.

Il ne reste plus de ressources à Mélas qu'une bataille, sans autre retraite qu'une des forteresses de Tortone ou d'Alexandrie.

8 juin. [Au général Berthier.] — Le général Murat m'a envoyé à Milan le courrier intercepté à l'ennemi. Je m'occupe de le faire dépouiller, il renferme des détails très intéressants.

Une lettre de Mélas, au Conseil Aulique, en date du 5 juin, de Turin, me fait connaître que, dans la journée du 4, Masséna a capitulé. Il paraît que ce ne sera pas avant le (12) ou le (13) que l'ennemi pourra réunir ses forces à Alexandrie.

Faites pousser vivement des partis et écraser toutes les troupes que vous rencontrerez.

L'avant-garde peut pousser jusqu'à Voghera.

9 juin. [Au citoyen Carnot.] — Je ne vois pas encore comment Melas s'en tirera : ou il viendra attaquer à Stradella, et il sera battu et perdu ; ou il viendra passer le Pò, la Sesia et le Tessin, et il n'aura pas un résultat plus heureux. Sa position est assez originale, et, si Gènes avait pu tarder soixante et douze heures, on aurait pu compter ceux qui seraient échappés de cette armée.

Je pars dans une heure pour passer le Pò et me rendre moi-même à Stradella.

10 juin. Stradella. [Bulletin de l'Armée de Réserve.] — Le général Ott était arrivé de Gènes à Voghera en trois marches forcées, avec un corps de 15.000 hommes qui bloquaient cette place. Il avait été renforcé par un corps de 4 à 5.000 hommes qui avait été destiné par le général Melas à défendre le Pò. L'avant-garde de cette armée et celle de l'armée française se rencontrèrent vers midi. L'ennemi occupait les hauteurs en avant de Casteggio. On s'est battu toute la journée avec la plus grande opiniâtreté.

Le 96<sup>e</sup>, par une charge à la baïonnette, a décidé le succès de la bataille, encore incertain. L'ennemi a laissé 3.000 morts ou blessés, 6.000 prisonniers et cinq pièces de canon. La déroute a été entière.

15 juin. Torre dei Garoffoli. [Aux Consuls

*de la République.*] — Les nouvelles de l'armée sont très bonnes. Je serai bientôt à Paris. Je ne peux pas vous en dire davantage, je suis dans la plus profonde douleur de la mort de l'homme que j'aimais et que j'estimais le plus.

[*Bulletin.*] — Après la bataille de Montebello, l'armée s'est mise en marche pour passer la Scriva. L'ennemi paraissait n'avoir encore aucun projet et très incertain de ses mouvements.

Le (14) à la pointe du jour, l'ennemi passa la Bormida sur ses trois ponts, résolu à se faire une trouée, déboucha en force, surprit notre avant-garde et commença avec la plus grande vivacité la célèbre bataille de Marengo, qui décide enfin du sort de l'Italie et de l'armée autrichienne.

Quatre fois, pendant la bataille, nous avons été en retraite, et quatre fois nous avons été en avant. Plus de soixante pièces de canon ont été de part et d'autre, sur différents points et à différentes heures, prises et reprises. Il y a eu plus de douze charges de cavalerie et avec différents succès.

Il était trois heures après midi, 10.000 hommes de cavalerie débordaient notre droite dans la superbe plaine de San-Guiliano. Ils étaient soutenus par une ligne d'infanterie et beaucoup d'artillerie. Les grenadiers de la garde furent placés comme une redoute de granit au milieu de cette immense plaine, rien ne put l'entamer.

Par cette résistance opiniâtre, la gauche de l'ennemi se trouva contenue, et notre droite appuyée,

jusqu'à l'arrivée du général Monnier, qui enleva à la baïonnette le village de Castel-Ceriolo. La cavalerie ennemie fit alors un mouvement rapide sur notre gauche, qui déjà se trouvait ébranlée; ce mouvement précipita sa retraite.

L'ennemi avançait sur toute la ligne, faisant un feu de mitraille avec plus de cent pièces de canon. Les routes étaient couvertes de fuyards, de blessés, de débris, la bataille paraissait perdue. On laissa avancer l'ennemi jusqu'à une portée de fusil du village de San-Giuliano, où était en bataille la division Desaix, avec huit pièces d'artillerie légère en avant et deux bataillons en potence, en colonne serrée, sur les ailes. Tous les fuyards se ralliaient derrière. Déjà l'ennemi faisait des fautes qui présageaient sa catastrophe; il étendait trop ses ailes. La présence du Premier Consul ranimait le moral des troupes. « Enfants, souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille! »

Aux cris de *Vive la République ! Vive le Premier Consul !* Desaix aborda au pas de charge et par le centre. Dans un instant l'ennemi est culbuté. Le général Kellermann, qui, avec sa brigade de grosse cavalerie, avait toute la journée protégé la retraite de notre gauche, exécuta une charge avec tant de vigueur et si à propos que 6.000 grenadiers et le général Zach, chef de l'état-major général, furent faits prisonniers, et plusieurs généraux ennemis tués.

Toute l'armée suivit ce mouvement. La droite

de l'ennemi se trouva coupée; la consternation et l'épouvante se mirent dans ses rangs.

La cavalerie autrichienne s'était portée au centre pour protéger la retraite. Le chef de brigade Bessières, à la tête des *casse-cous* et des grenadiers de la garde, exécuta une charge avec autant d'activité que de valeur, et perça la ligne de cavalerie ennemie; ce qui acheva l'entière déroute de l'armée.

Nous avons pris quinze drapeaux, quarante pièces de canon, et fait 6 à 8.000 prisonniers. Plus de 6.000 ennemis sont restés sur le champ de bataille.

Le général Berthier a eu ses habits criblés de balles; plusieurs de ses aides-de-camp ont été démontés. Mais une perte vivement sentie par l'armée, qui le sera par toute la République, ferme notre cœur à la joie : Desaix a été frappé d'une balle au commencement de la charge de sa division : il est mort sur le coup. Il n'a eu que le temps de dire au jeune Lebrun, qui était avec lui : « Allez dire « au Premier Consul que je meurs avec le regret de « n'avoir pas assez fait pour vivre dans la postérité. »

Le général Desaix n'avait rejoint le quartier général que depuis trois jours; il brûlait de se battre et avait dit deux ou trois fois la veille, à ses aides-de-camp : « Voilà longtemps que je ne me bats plus « en Europe. Les boulets ne nous connaissent pas; « il nous arrivera quelque chose. » Lorsqu'on vint, au milieu du plus fort du feu, annoncer au Premier

Consul la mort de Desaix, il ne lui échappa que ce seul mot : « Pourquoi ne m'est-il pas permis de pleurer ? » Son corps a été transporté en poste à Milan, pour y être embaumé.

Le petit Kellermann a fait une heureuse charge, il a donné bien à propos ; on lui doit beaucoup. Voyez à quoi tiennent les affaires !

[A Kellermann.] — Vous avez fait une assez bonne charge.

16 juin. Marengo. [Aux Consuls de la République.] — Le lendemain de la bataille de Marengo le général Melas a fait demander aux avant-postes de m'envoyer le général Skal, et on est convenu, dans la journée, de la convention ci-jointe, qui a été signée dans la nuit par le général Berthier et le général Melas. J'espère que le peuple français sera content de son armée.

Je serai ce soir à Milan.

[A Sa Majesté l'Empereur et Roi.] — J'ai l'honneur d'écrire à Votre Majesté pour lui faire connaître le désir du peuple français de mettre un terme à la guerre qui désole nos pays.

C'est sur le champ de bataille de Marengo, au milieu des souffrances et environné de 15.000 cadavres, que je conjure Votre Majesté d'écouter le cri de l'humanité. C'est à moi de presser Votre Majesté, puisque je suis plus près qu'elle du théâtre de la guerre. Son cœur ne peut pas être si vivement frappé que le mien.

Les armes de Votre Majesté ont assez de gloire ; elle gouverne un très grand nombre d'Etats. Que peuvent donc alléguer ceux qui, dans le cabinet de Votre Majesté, veulent la continuation des hostilités ?

Je crois devoir proposer à Votre Majesté :

Que l'armistice soit commun à toutes les armées ;

Que des négociateurs soient envoyés, de part et d'autre.

17 juin. Milan. — J'arrive à Milan, et je suis un peu fatigué.

Plusieurs des grenadiers hongrois et allemands prisonniers, passant auprès du Premier Consul, le reconnurent, ayant été faits prisonniers dans les campagnes de l'an IV et l'an V. Beaucoup se mirent à crier avec une espèce de satisfaction : *Vive Bonaparte !*

Ce que c'est pourtant que le pouvoir de l'imagination ! Voilà des hommes qui ne me connaissent point, qui ne m'avaient jamais vu ; seulement ils avaient entendu parler de moi ; et que ne sentent-ils pas, que ne feraient-ils pas en ma faveur ! Et la même bizarrerie se renouvelle dans tous les âges, dans tous les pays, dans tous les siècles !... Voilà le fanatisme ! Oui, l'imagination gouverne le monde. Le vice de nos institutions modernes est de n'avoir rien qui parle à l'imagination. On ne peut gouverner l'homme que par elle ; sans l'imagination, c'est une brute.

18 juin. — Aujourd'hui, malgré ce qu'en pour-

ront dire nos athées de Paris, je vais en grande cérémonie au *Te Deum* que l'on chante à la métropole de Milan.

Cérémonie imposante et superbe !

22 juin. [*Aux Consuls de la République.*] — J'ai expédié, Citoyens Consuls, un courrier à l'Empereur, avec une lettre que le ministre des relations extérieures vous communiquera. Vous la trouverez un peu originale, mais elle est écrite sur un champ de bataille.

Une partie de la garde est partie aujourd'hui pour se rendre à Paris avec les drapeaux pris à Marengo. La route est calculée de manière qu'elle sera à Paris avant le 14 juillet. Il est nécessaire de s'étudier à rendre cette fête brillante, et d'avoir soin qu'elle ne singe pas les fêtes qui ont eu lieu jusqu'à ce jour. Un feu d'artifice serait d'un bon effet. Les courses de chars pouvaient être très bonnes en Grèce où l'on se battait sur des chars ; cela ne signifie pas grand'chose chez nous.

25 juin. — Je pars pour me rendre à Paris.

26 juin. *Turin.* — L'armée de réserve et celle d'Italie ne forment plus qu'une seule et même armée sous le nom d'armée d'Italie. Le général Masséna en prend le commandement en chef.

29 juin. — J'arrive à Lyon. Je m'y arrête pour poser la première pierre des façades de la place Bellecour, que l'on va rétablir.

On me fait espérer que, dans deux ans, elle sera



entièrement achevée. J'espère qu'avant cette époque le commerce de cette ville, dont s'enorgueillissait l'Europe entière, aura repris sa première prospérité.

J'arriverai à Paris à l'improviste. Mon intention est de n'avoir ni arc de triomphe ni aucune espèce de cérémonie. J'ai trop bonne opinion de moi pour estimer beaucoup de pareils colifichets. Je ne connais pas d'autre triomphe que la satisfaction publique.

*2 juillet. A Paris, aux Tuileries.* — Citoyens, nous revoilà donc! Eh bien! avez-vous fait de l'ouvrage depuis que je vous ai quittés?

(Pas autant que vous, général!)

Je ne gagne que des batailles, et Joséphine, par sa bonté, gagne tous les cœurs. Joséphine, la plus aimable et la meilleure des femmes!

*4 juillet.* — Moi, un magot royal! Je suis un soldat, sorti du peuple, et me suis élevé moi-même. Puis-je être comparé à un Louis XVI? J'écoute tout le monde, mais ma tête est mon seul conseil. Il y a une classe d'hommes qui a fait plus de mal à la France que les plus forcenés révolutionnaires, — phraseurs et idéologues. Esprits vagues et faux, il vaudrait mieux s'ils avaient reçu quelques leçons de géométrie.

Ma politique, c'est de gouverner les hommes comme le grand nombre veut l'être. C'est là, je crois, la manière de reconnaître la souveraineté du peuple.

14 juillet. — Au quatorze juillet ! Au peuple français, notre souverain à tous !

24 juillet. [A Sa Majesté l'Empereur.] — J'ai reçu la lettre que Votre Majesté m'a fait remettre par M. le comte de Saint-Julien. Les préliminaires de paix qu'il porte seront, j'espère, suivis promptement du traité définitif.

25 juillet. — Quand le Français est entre la crainte des gendarmes et celle du diable, il se décide pour le diable ; mais quand il est entre le diable et la mode, il obéit à la mode. Or, si le gouvernement se conduit bien, tout ce qu'il fera sera à la mode.

28 juillet. — Desaix eut à Marengo le pressentiment de sa mort. Je le voyais sombre ; et comme il régnait beaucoup d'inquiétude autour de moi vers le moment décisif, je descendis exprès de cheval, et lui dis : « Asseyons-nous un moment sur l'herbe », pour montrer ma sécurité. Ce fut à ce moment que Desaix me dit : *Les boulets ne me connaissent plus.*

30 juillet. — Eh bien ! Junot, tu as donc été assez sot pour te laisser prendre par ces... Anglais ! Que veux-tu faire ? Veux-tu servir ? Veux-tu que je t'envoie à l'armée du Rhin ? Il faut te vieillir de dix ans.

La force d'une armée, comme la quantité de mouvements en mécanique, s'évalue par la masse multipliée par la vites

Une bataille est une action dramatique, qui a son commencement, son milieu et sa fin.

Le sort d'une bataille est le résultat d'un instant, d'une pensée. Quand vous voulez livrer une bataille, rassemblez toutes vos forces, n'en négligez aucune, un bataillon quelquefois décide d'une journée.

Il faut à la guerre profiter de toutes les occasions, car la fortune est femme : si vous la manquez aujourd'hui, ne vous attendez pas à la retrouver demain.

Il n'est rien à la guerre que je ne puisse faire par moi-même. S'il n'y a personne pour faire de la poudre à canon, je sais la fabriquer ; des affûts, je sais les construire. S'il faut fondre des canons, je les ferai fondre ; les détails de la manœuvre, s'il faut les enseigner, je les enseignerai.

La présence du général est indispensable : c'est la tête, c'est le tout d'une armée : ce n'est pas l'armée romaine qui a soumis la Gaule, mais César ; ce n'est pas l'armée carthaginoise qui faisait trembler l'armée républicaine aux portes de Rome, mais Annibal ; ce n'est pas l'armée macédonienne qui a été sur l'Indus, mais Alexandre ; ce n'est pas l'armée française qui a porté la guerre sur le Weser et sur l'Inn, mais Turenne ; ce n'est pas l'armée prussienne qui a défendu sept ans la Prusse contre les trois plus grandes puissances de l'Europe, mais Frédéric le Grand.

Réunion de forces, activité, activité et ferme résolution de périr avec gloire ; ce sont ces trois

grands principes de l'art militaire qui m'ont toujours rendu la fortune favorable dans toutes mes opérations. La mort n'est rien ; mais vivre vaincu et sans gloire, c'est mourir tous les jours.

Militaire, je le suis parce que c'est le don particulier que j'ai reçu en naissant ; c'est mon existence, c'est mon habitude. Partout où j'ai été, j'ai commandé. J'ai commandé à vingt-trois ans le siège de Toulon ; j'ai commandé à Paris en vendémiaire ; j'ai enlevé les soldats en Italie dès que je m'y suis présenté : j'étais né pour cela...

12 août. [Arrêté.] — Le ministre de la Justice réunira dans la maison du ministère les citoyens Tronchet, Bigot de Préameneu, et Portalis, pour y tenir des conférences sur la rédaction du code civil.

13 août. — On ne peut faire un titre de la richesse. Je ne veux pas prêcher la loi agraire ; je parle ici entre nous : je veux même qu'il y ait des riches, car c'est l'unique moyen d'assurer l'existence des pauvres ; mais je ne vois pas de titre à la considération dans la richesse, ni à une distinction politique.

Comment avoir l'ordre dans un Etat sans une religion ? La société ne peut exister sans l'inégalité des fortunes, et l'inégalité des fortunes ne peut subsister sans la religion. Quand un homme meurt de faim à côté d'un autre qui regorge, il lui est impossible d'accéder à cette différence s'il n'y a pas

là une autorité qui lui dise : « Dieu le veut ainsi ; il faut qu'il y ait des pauvres et des riches dans le monde ; mais ensuite, et pendant l'éternité, le partage se fera autrement. »

C'est en me faisant catholique que j'ai fini la guerre de Vendée, en me faisant musulman que je me suis établi en Egypte, en me faisant ultramontain que j'ai gagné les esprits en Italie. Si je gouvernais un peuple de Juifs, je rétablirais le temple de Salomon.

Le paradis est un lieu central où les âmes de tous les hommes se rendent par des routes différentes ; chaque secte a sa route particulière.

*6 septembre. [Arrêté.]* — Il sera élevé un monument à la mémoire des généraux Desaix et Kléber, morts le même jour, dans le même quart d'heure, l'un en Europe, après la bataille de Marengo qui reconquit l'Italie aux armes de la République ; l'autre en Afrique, après la bataille d'Héliopolis, qui reconquit l'Egypte aux Français.

*7 septembre.* — Le roi est à Mittau, qu'il y reste !

*[Au comte de Provence.]* — J'ai reçu, Monsieur, votre lettre ; je vous remercie des choses honnêtes que vous m'y dites. Vous ne devez pas souhaiter votre retour en France ; il vous faudrait marcher sur 100.000 cadavres. Sacrifiez votre intérêt au repos et au bonheur de la France. L'histoire vous en tiendra compte.

Je ne suis pas insensible aux malheurs de votre

famille. Je contribuerai avec plaisir à la douceur et à la tranquillité de votre retraite.

Mon pauvre Cambacérés, je n'y peux rien, mais votre affaire est claire ; si jamais les Bourbons reviennent, vous serez pendu.

*10 septembre.* [Au citoyen Lucien Bonaparte.] — Je vous prie, Citoyen Ministre, de me remettre la liste de nos dix meilleurs peintres, de nos dix meilleurs sculpteurs, de nos dix meilleurs compositeurs de musique, de nos dix meilleurs artistes musiciens autres que ceux qui jouent sur nos théâtres, de nos dix meilleurs architectes, ainsi que les noms des artistes dans d'autres genres dont les talents méritent de fixer l'attention publique.

*23 septembre.* — Le Gouvernement a fait connaître au roi d'Angleterre qu'il ne verrait aucun inconvénient à admettre ses envoyés au congrès de Lunéville, s'il consentait à une trêve maritime.

*17 octobre.* — Gouverner la France, après dix ans d'événements aussi extraordinaires, est une tâche difficile.

*22 novembre.* [Au citoyen Savary.] — Vous voudrez-bien, Citoyen, partir demain pour vous rendre en toute diligence à Brest.

Vous mènerez avec vous le citoyen Jérôme Bonaparte, que vous mettrez à bord du général Ganteaume.

Vous resterez à Brest jusqu'à ce que ce contre-amiral ait mis à la voile et soit hors de vue.

Vous lui remettrez la lettre ci-jointe :

[ *Au contre-amiral Ganteaume.* ] — Je vous envoie, Citoyen général, le citoyen Jérôme Bonaparte, pour faire son apprentissage dans la marine. Vous savez qu'il a besoin d'être tenu sévèrement et de réparer le temps perdu. Exigez qu'il remplisse avec exactitude toutes les fonctions de l'état qu'il embrasse.

1<sup>er</sup> décembre. — Si je meurs dans quatre ou cinq ans, la chose sera montée, elle ira. Si je meurs avant, je ne sais ce qui arriverait.

(*Devaisnes*: Nous aurions un général pour Premier Consul.)

Il ne vous faut point de général dans cette place ; il faut un homme civil. L'armée obéira plutôt au civil qu'au militaire. Si je mourais d'ici à trois ou quatre ans de la fièvre, dans mon lit, et que pour achever mon roman je fisse un testament, je dirais à la nation de se garder du gouvernement militaire ; je lui dirais de nommer un magistrat civil.

9 décembre. — Ordonner à Calais et Boulogne des salves de toute l'artillerie qui peut se trouver sur les batteries et à bord des vaisseaux de ces ports, pour annoncer la victoire de Hohenlinden. L'empereur de Russie va déclarer la guerre à Angleterre.

*24 décembre.* — J'avais beaucoup travaillé toute la journée, et le soir j'étais fatigué, j'avais somméillé. Je me suis jeté sur un canapé dans le salon de ma femme, et je m'endors. Quelque temps après Joséphine arrive, elle me réveille, et insiste pour que j'aille à l'Opéra. Quand les femmes se mettent ces choses-là en tête, il n'y a pas moyen, il faut y passer. Bon gré mal gré, je me lève, et me mis en voiture accompagné par Lannes et Bessières. J'avais tellement envie de sommeil que j'étais endormi lorsque l'explosion eut lieu. En me réveillant j'eus la sensation que la voiture était comme soulevée dans une masse d'eau. Les conspirateurs avaient mis une charrette, qu'ils avaient remplie de poudre, à un coin de la rue (Sainte-Nicaise) par laquelle je devais passer. Mon cocher était ivre et n'avait peur de rien ; il m'a peut-être sauvé en conduisant furieusement.

*25 décembre.* — Ils veulent détruire la Révolution en attaquant ma personne ; je la défendrai, parce que je suis la Révolution.

*31 décembre.* — (Général, vous êtes devenu moins expéditif à table.)

C'est déjà la corruption du pouvoir !



## 1801

2 janvier. — Moreau n'est plus qu'à cinq journées de Vienne, maître d'un pays immense et de tous les magasins des ennemis.

M. de Cobenzl, plénipotentiaire de l'Empereur à Lunéville, a déclaré, par une note en date du 31 décembre, qu'il était prêt d'ouvrir les négociations pour une paix séparée. Ainsi l'Autriche est affranchie de l'influence du gouvernement anglais.

9 janvier. [*Au général Moreau.*] — Je ne vous dis pas tout l'intérêt que j'ai pris à vos belles et savantes manœuvres ; vous vous êtes encore surpassé cette campagne. Ces malheureux Autrichiens sont bien obstinés : ils comptaient sur les glaces et les neiges ; ils ne vous connaissent pas encore assez.

Je vous salue affectueusement.

13 janvier. [*Au citoyen Forfait.*] — Je vous prie, Citoyen Ministre, de me faire un rapport sur Madagascar.

Vous voudrez bien donner l'ordre au vice-amiral Bruix de se rendre à la Haye.

Il sera spécialement chargé de se concerter avec le ministre de la Marine et le Directoire exécutif batave pour l'expédition du Cap.

15 janvier. — La grande affaire est de soutenir l'Égypte.

19 janvier. [*Au citoyen Talleyrand.*] — Je vous prie, Citoyen Ministre, de préparer un projet de traité avec l'Helvétie, pour qu'elle nous cède tout le Valais jusqu'à Briey.

Ce pays ferait partie du département du Léman.

21 janvier. — Hier est arrivé de Russie un courrier qui a fait la route en quinze jours; il m'a apporté une lettre extrêmement amicale de la propre main de l'Empereur.

La Russie est dans des dispositions très hostiles contre l'Angleterre.

[*Au citoyen Forfait.* — Je vous renvoie, Citoyen Ministre, votre rapport sur Madagascar. Je ne le trouve pas suffisant.

25 janvier. — Etes-vous riche, Maret ? —

— (Non, général.)

— Tant pis, il faut être indépendant.

— (Général, je ne veux jamais être dépendant que de vous.)

— Hem ! pas trop mal !

Maret est bien, il ne manque pas d'esprit, il a répondu adroitement.

10 février. *Saint-Quentin.* — Je suis arrivé à

Saint-Quentin hier, à quatre heures après-midi. J'ai été toute la matinée à cheval pour visiter le canal. Le temps est froid, et il a beaucoup neigé ici.

Tout ce que j'ai vu des projets et du commencement d'exécution du canal de Saint-Quentin me paraît satisfaisant. Je suis descendu par l'escalier dans le souterrain.

Les manufactures si intéressantes de la ville, qui employaient 70.000 ouvriers et faisaient rentrer en France plus de quinze millions de numéraire, ont déperî des cinq sixièmes. L'idée de ranimer une de nos manufactures les plus intéressantes, et que nous possédons exclusivement, et de donner du pain à un si grand nombre de familles françaises, est bien faite en effet pour mettre à la mode les batistes.

13 février. Paris. — La paix du continent a été signée à Lunéville ; elle est telle que la voulait le peuple français.

Par le traité secret, qui a été conclu avec l'Espagne, elle doit nous donner six vaisseaux de guerre

25 février. — Le général Murat envoie une division de 10.000 hommes pour occuper Tarente, Brindisi et tous les petits ports situés dans la presqu'île au delà de la ligne de Tarente à Brindisi.

27 février. [A l'empereur de Russie.] — L'arrogance et l'insolence des Anglais n'ont point d'exemple. Je vais réunir, comme Votre Majesté paraît le désirer, trois ou quatre cents chaloupes canonnî-

res dans les ports de Flandre, où je réunirai une armée. J'ai donné les ordres pour rassembler en Bretagne une armée qui pourra être embarquée sur l'escadre de Brest.

Les Anglais tentent un débarquement dans l'Égypte. L'intérêt de toutes les puissances de la Méditerranée, comme celle de la mer Noire, est que l'Égypte reste à la France. Le canal de Suez, qui joindrait les mers de l'Inde à la Méditerranée, est déjà tracé ; c'est un travail facile et de peu de temps, qui peut produire des avantages incalculables au commerce russe.

*1<sup>er</sup> mars.* — La Fayette est un monomane politique, un entêté ; il ne me comprend pas ; j'en suis fâché, car c'est un honnête homme. J'ai voulu le faire sénateur, il a refusé. Ma foi, tant pis pour lui ; je me passerai bien de son vote.

*4 mars.* — Il y aura chaque année à Paris une exposition publique des produits de l'industrie française.

*20 mars.* — Savez-vous pourquoi je laisse tant discuter au Conseil d'Etat ? C'est que je suis le plus fort du Conseil dans la discussion. Je me laisse attaquer, parce que je sais me défendre.

Je suis Docteur en droit !

[*A un Tribun.*] — Que ne venez-vous discuter avec moi dans mon cabinet ? Nous aurions des conversations de famille.

*21 mars.* — Si le procès-verbal des séances du

Conseil d'Etat est bien rédigé, il offrira un monument digne de la postérité. Si nous lisons les procès-verbaux du temps de Louis XIV, nous y verrons du bavardage. Il ne faut pas que dans la rédaction du nôtre les jurisconsultes du conseil laissent échapper des erreurs ou des choses qui ne seraient pas conformes à leurs opinions; car, dans la longueur des séances, on peut avoir eu des absences. Quant à nous, homme d'épée ou de finances, qui ne sommes pas de la jurisprudence, mais de la législation, peu importe nos opinions. J'ai pu dire dans la discussion des choses que j'ai trouvées mauvaises un quart d'heure après; mais je ne veux pas passer pour valoir mieux que je ne vaux.

La femme doit obéissance à son mari.

Il faudrait une formule pour l'officier de l'état-civil qui contiendrait la promesse d'obéissance et de fidélité par la femme. On doit lui apprendre qu'en sortant de la tutelle de sa famille elle passe sous celle de son mari. L'officier civil marie sans aucune solennité; cela est trop sec. Il faut quelque chose de moral, voyez les prêtres.

(Un conseiller : Est-ce que les anciennes lois avaient imposé l'obéissance ?)

L'ange l'a dit à Adam et Ève. On le prononçait en latin lors de la célébration du mariage, et la femme ne l'entendait pas. Ce mot-là est bon pour Paris surtout, où les femmes se croient en droit de faire ce qu'elles veulent. Je ne dis pas que cela produira de l'effet sur toutes, mais cela en produira sur quelques-unes.

[A *Portalis*.] — Si vous en étiez le maître, vous n'admettriez pas le divorce, car ce n'est pas en vouloir que de le rendre déshonorant pour ceux qui le demanderaient, excepté pour les hommes à masque de bronze. Est-ce là votre système ?

(*Portalis* : Si nous avons affaire à un peuple neuf je ne l'établirais pas.)

Si l'union est malheureuse, la loi civile, qui est étrangère aux idées sacramentelles exaltées, ne doit-elle pas pourvoir au bonheur des individus ?

(*Portalis* : L'homme est sociable, et le mariage est dans la nature.)

Je nie cela ! Le mariage ne dérive point de la nature, mais de la société et des mœurs. Je n'adopte point l'opinion que la famille vient du droit civil et le droit civil du droit naturel.

Le divorce devait être dans notre législation, la liberté des cultes le réclamait ; mais ce serait un grand malheur qu'il passât dans nos habitudes. Qu'est-ce qu'une famille dissoute ? Que sont les époux qui, après avoir vécu dans les liens les plus étroits que la nature et la loi puissent former entre de êtres raisonnables, deviennent tout à coup étrangers l'un à l'autre, sans néanmoins pouvoir s'oublier ? Que sont des enfants qui n'ont plus de père ; qui ne peuvent confondre dans les mêmes embrassements les auteurs désunis de leurs jours ; qui, obligés de les chérir et de les respecter également, sont pour ainsi dire forcés de prendre parti entre eux ; qui n'osent rappeler en leur présence le déplorable mariage dont ils sont les fruits. Ah ! gardons-nous

d'encourager le divorce ! De toutes les modes, ce serait la plus funeste. N'imprimons pas le sceau de la honte à l'époux qui en use, mais plaignons-le comme un homme auquel il est arrivé un grand malheur. Que les mœurs repoussent la triste ressource que la loi n'a pu refuser aux époux malheureux.

*A deux heures du matin.* — Allons, allons, citoyens, reveillons-nous ; il n'est que deux heures ; il faut gagner l'argent que nous donne le peuple français.

*22 mars.* [Au général Murat.] — Si les négociations tirent en longueur, entrez dans l'Etat Napolitain, portez votre quartier général à Aquila, et levez tous les obstacles. Si, arrivé là, le roi ne consent pas à souscrire aux conditions modérées que lui offre le citoyen Alquier, marchez à Naples.

*12 avril.* — L'empereur de Russie est mort, dans la nuit du 24 ou 25 mars, d'une attaque d'apoplexie. La vive douleur que je ressens de la mort d'un prince auquel je portais tant d'estime ne me permet pas d'entrer dans de plus grands développements. Son fils aîné lui a succédé et a reçu le serment de l'armée et de la capitale.

*26 avril.* [A l'empereur de Russie.] — M. de Kalitchy nous a remis la lettre par laquelle Votre Majesté nous instruit de la mort de son auguste père et de son avènement au trône impérial de toutes les Russies.

Nous avons été vivement affecté de la perte inattendue que Votre Majesté vient de faire.

Nous n'avons éprouvé de véritable consolation qu'en apprenant l'avènement de Votre Majesté à l'empire.

Elle nous trouvera disposé à faire tout ce qui dépendra de nous pour lui être agréable.

10 juillet. [*Au citoyen Talleyrand.*] — J'ai lu le billet du général prince de la Paix ; il est si ridicule qu'il ne mérite pas une réponse sérieuse ; mais si ce prince, acheté par l'Angleterre, entraînait le Roi et la Reine dans des mesures contraires à l'honneur et aux intérêts de la République, la dernière heure de la monarchie espagnole aurait sonné.

20 juillet. [*Au citoyen Joseph Bonaparte.*] — Je désire, Citoyen, que vous continuiez vos conférences avec le cardinal Consalvi et vos autres collègues.

Je désirerais que cette bulle fût publiée en France le plutôt possible, afin que je pusse sur-le-champ nommer aux archevêchés et évêchés. Je désirerais que la bulle pût être publiée à Paris le 15 août.

6 août. [*Au citoyen Fouché.*] — Le Premier Consul désire, Citoyen Ministre, que vous fassiez connaître aux journalistes, tant politiques que littéraires, qu'ils doivent s'abstenir de parler de tout ce qui peut concerner la religion, ses ministres et ses cultes divers.



6 août. [*A Jérôme.*] — J'apprends avec plaisir que vous vous faites à la mer. Ce n'est que là où il y a une grande gloire à acquérir.

25 août. [*Aux soldats du 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie.*] — Soldats, votre conduite dans la citadelle de Turin a retenti dans toute l'Europe.

Vous êtes entrés sans ordre et tumultueusement dans une forteresse sans porter aucun respect au drapeau du peuple français, qui y était arboré.

Le brave officier qui était chargé de la défendre, vous l'avez tué. Vous avez passé sur son cadavre. Vous êtes tous coupables ! Les officiers qui n'ont pas su vous préserver d'un tel égarement ne sont pas dignes de vous commander. Le drapeau que vous avez abandonné, qui n'a pu vous rallier, sera suspendu au temple de Mars et couvert d'un crêpe funèbre. Votre corps est dissous !!!

30 août. — Le cardinal Caprara se rend à Paris, en qualité de légat du Pape.

6 octobre. [*Au citoyen Talleyrand.*] — Je vous envoie, Citoyen Ministre, les ratifications des articles préliminaires signés à Londres le 9 vendémiaire, et de l'article secret.

10 octobre. [*A S. S. le Pape*] .— J'ai vu avec grand plaisir le cardinal Caprara, légat de Votre Sainteté.

La paix avec l'Angleterre, le Portugal, la Russie et la Porte Ottomane a été signée. Je m'empresse

de donner directement cette nouvelle à Votre Sainteté, parce que je sais l'intérêt qu'elle prend au bonheur et à la tranquillité des nations.

[*A l'empereur de Russie.*] — Dans les préliminaires de paix qui ont été heureusement signés entre la France et l'Angleterre, il a été convenu que l'île de Malte serait rendue à l'Ordre sous la protection d'une grande puissance. Je prie Votre Majesté de me faire connaître ce qu'elle désire relativement à cette île et à l'Ordre de Malte, dont son auguste père a été reconnu grand-maître.

1<sup>er</sup> décembre. [*Au citoyen Lucien Bonaparte.*] — Je ne comprends plus rien à la conduite du cabinet de Madrid.

Je désire que vous fassiez connaître à Leurs Majestés mon extrême mécontentement de la conduite injuste et inconséquente du prince de la Paix. Dans ces six derniers mois ce ministre n'a épargné ni notes insultantes, ni démarches hasardées ; tout ce qu'il a pu faire contre la France, il l'a fait. Si l'on continue dans ce système, dites hardiment à la reine et au prince de la Paix que cela finira par un coup de tonnerre.

1802

7 janvier. [*Au citoyen Joseph Bonaparte.*] — Je pars demain, à minuit, pour Lyon. Je ne resterai que onze à douze jours.

Je crois que le général Bernadotte s'est rendu à Amiens. Qu'il y soit ou non, je désire qu'il te fasse connaître s'il lui convient d'aller à la Guadeloupe comme capitaine général.

13 janvier. *Lyon.* — J'ai mis soixante heures pour arriver à Lyon ; de Lyon à Paris tout est couvert de neige.

Je suis arrivé à neuf heures du soir, et j'ai lieu d'être extrêmement satisfait des preuves d'attachement que me donnent les Lyonnais, et du mouvement que je vois dans toutes les têtes et dans tous les ateliers pour relever cette première ville manufacturière de la République.

14 janvier. — Il fait ici un froid excessif, et je passe les matinées, de midi à six heures, à recevoir les préfets et les notables des départements voisins. Dans ces sortes de conférences, il faut parler longtemps.

Ce soir la ville de Lyon donne un concert et un bal; je vais y aller dans une heure.

Je continue à être extrêmement satisfait de tout ce que je vois, soit du peuple de Lyon, soit du midi de la France.

*16 janvier.* — Il fait aujourd'hui très beau, mais très froid.

Le bien-être de l'intérieur de la République est sensible depuis deux ans. Lyon, pendant les années VIII et IX, a vu accroître la population de plus de 20.000 âmes, et tous les manufacturiers que j'ai vus de Saint-Étienne, d'Annonay, m'ont dit que leurs fabriques sont en grande activité. Je passerai en revue le (18) près de six demi-brigades de l'armée d'Orient.

*18 janvier.* [Au consul Cambacérés.] — Votre lettre du (15) m'a instruit des délibérations du Sénat. Je vous prie de tenir la main à ce qu'on nous débarrasse exactement des vingt et des soixante mauvais membres que nous avons dans les autorités constituées. La volonté de la nation est que l'on n'empêche point le Gouvernement de faire le bien, et que la tête de Méduse ne se montre plus dans nos tribunes ni dans nos assemblées.

La conduite de Sieyès dans cette circonstance prouve parfaitement qu'après avoir concouru à la destruction de toutes les constitutions depuis 1791, il veut encore s'essayer contre celle-ci. Il est bien extraordinaire qu'il n'en sente pas la folie. Il devrait faire brûler un cierge à Notre-Dame pour s'être

tiré de là si heureusement et d'une manière si inespérée. Mais plus je vieillis, et plus je m'aperçois que chacun doit remplir son destin.

Le froid a beaucoup diminué aujourd'hui.

21 janvier. — J'ai été hier, pendant une heure, à un bal qu'a donné le commerce à ma femme ; il était fort beau.

25 janvier. — J'ai eu aujourd'hui parade sur la place Bellecour. La journée a été superbe, le soleil était comme au mois de floréal. Les généraux qui sont à Lyon ont pensé devoir donner un grand bal, ce soir, à ma femme ; je compte y passer une demi-heure.

19 février. *Paris.* — Si le malheur voulait que la paix ne fût pas durable, que serait-il possible de faire ?

24 février. [*Au citoyen Fouché.*] — Le rétablissement de la paix avec les puissances me mettant à même de m'occuper plus particulièrement de la police, je désire être instruit de tout dans le plus grand détail, et travailler avec vous au moins une et souvent deux fois par jour, lorsque cela sera nécessaire. Les heures qui me sont le plus commodes sont le matin, à onze heures, et le soir, à onze heures.

9 avril. [*Au citoyen Portalis.*] — L'intention du Premier Consul, Citoyen, est de faire présent à chacun des archevêques et évêques, au moment de

leur sacre, d'une croix, d'une crosse et d'une mitre. Il vous prie, en conséquence, de prendre toutes les dispositions nécessaires pour que ces objets soient faits à temps et achetés de la manière la moins onéreuse possible.

*12 avril.* — Voyez l'insolence des prêtres, qui, dans le partage de l'autorité avec ce qu'ils appellent le pouvoir temporel, se réservent l'action sur l'intelligence, sur la partie noble de l'homme, et prétendent me réduire à n'avoir d'action que sur les corps. Ils gardent l'âme et me jettent le cadavre.

Il n'y aura pas d'état politique fixe, s'il n'y a pas un corps enseignant avec des principes fixes. Tant qu'on n'apprendra pas, dès l'enfance, s'il faut être républicain ou monarchique, catholique ou irreligieux, l'Etat ne formera point une nation.

*4 mai.* — Dans tous les pays, la force cède aux qualités civiles. Les baïonnettes se baissent devant le prêtre qui parle au nom du culte et devant l'homme qui impose par sa science. J'ai prédit à des militaires qui avaient quelques scrupules que jamais le gouvernement militaire ne prendrait en France, à moins que la nation ne fût abruti par cinquante ans d'ignorance; toutes les tentatives échoueront, et leurs auteurs en seront victimes. Ce n'est pas comme général que je gouverne, mais parce que la Nation croit que j'ai les qualités civiles propres au gouvernement. Si elle n'avait pas cette opinion, le gouver-

nement ne se soutiendrait pas. Je savais ce que je faisais lorsque, général d'armée, je prenais la qualité de membre de l'Institut ; j'étais sûr d'être compris même par le dernier tambour.

Il ne faut pas raisonner des siècles de barbarie aux temps actuels. Nous sommes trente millions d'hommes réunis par les lumières, la propriété et le commerce; trois ou quatre cent mille militaires ne sont rien auprès de cette masse. Les soldats eux-mêmes ne sont que les enfants des citoyens. L'armée c'est la Nation.

Le propre des militaires est de tout vouloir despotiquement, celui de l'homme civil est de tout soumettre à la discussion, à la vérité, à la raison.

7 mai. — Les évêques qui n'ont point encore prêté leur serment le prêteront dimanche prochain, dans la chapelle du premier Consul. Cette chapelle sera établie dans le cabinet du Premier Consul.

L'archevêque de Paris la bénira à dix heures du matin; à onze heures, il dira la messe.

Les évêques prêteront serment après l'Évangile.

9 mai. *Sénatus-consulte: le Consulat pour dix ans.* [Message au Sénat.] — Sénateurs, la preuve honorable d'estime consignée dans votre délibération du (8) sera toujours gravée dans mon cœur.

L'intérêt de ma gloire et celui de mon bonheur semblerait avoir marqué le terme de ma vie publique au moment où la paix du monde est proclamée. Mais la gloire et le bonheur du citoyen doivent se

taire quand l'intérêt de l'Etat et la bienveillance publique l'appellent.

Vous jugez que je dois au peuple un nouveau sacrifice, je le ferai.

12 mai. — Le grenadier Gobain s'est suicidé par des raisons d'amour; c'était d'ailleurs un très bon sujet. C'est le second événement de cette nature qui arrive au corps depuis un mois.

Le Premier Consul ordonne qu'il soit mis à l'ordre de la garde:

Qu'un soldat doit savoir vaincre la douleur et la mélancolie des passions; qu'il y a autant de vrai courage à souffrir avec constance les peines de l'âme qu'à rester fixe sous la mitraille d'une batterie.

S'abandonner au chagrin sans résister, se tuer pour s'y soustraire, c'est abandonner le champ de bataille avant d'avoir vaincu.

14 mai. Paris. — En exécution de l'article 87 de la Constitution, concernant les récompenses militaires et pour récompenser aussi les services et les vertus civiles, il sera formé une légion d'honneur.

Je défie qu'on me montre une république, ancienne ou moderne, dans laquelle il n'y ait pas eu des distinctions. On appelle cela des *hochets*; eh bien, c'est avec des hochets que l'on mène les hommes. Je ne dirais pas cela à une tribune; mais dans un conseil de sages et d'hommes d'état on doit tout dire. Je ne crois pas que le peuple français aime la liberté, l'égalité. Ces Français ne sont point



changés par dix ans de révolution : ils sont ce qu'étaient les Gaulois, fiers et légers. Ils n'ont qu'un sentiment, l'honneur. Il faut donc donner de l'aliment à ce sentiment-là, il leur faut des distinctions. Croyez-vous que vous feriez battre des hommes par l'analyse ? Jamais. Elle n'est bonne que pour le savant dans son cabinet. Il faut au soldat de la gloire, des distinctions, des récompenses.

Croyez-vous qu'il faille compter sur le peuple ? Il crie indifféremment : Vive le roi ! Vive la ligue ! Il faut donc lui donner une direction et avoir pour cela des instruments. J'ai vu, dans la guerre de la Vendée, quarante hommes maîtriser un département. C'est ce système dont il faut nous emparer.

6 août. — Le ministre de l'Intérieur a ordre de faire ouvrir, indépendamment de la route du Simplon, des chemins au mont Cenis, au mont Genève, et de perfectionner celui du col de Tende.

[A Jérôme.] — J'ai reçu votre lettre, monsieur l'enseigne de marine. Il me tarde de vous revoir sur votre corvette, en pleine mer, qui doit être le chemin de votre gloire. Mourez jeune, j'y consens, mais non pas si vous viviez sans gloire, sans utilité pour la patrie, sans laisser de trace de votre existence, car c'est n'avoir pas existé.

7 août. — Il faut avoir en vue de favoriser le commerce de Nice ; il faut, par exemple, que le Piémont s'approvisionne de sucre, de café et d'autres marchandises des colonies par Nice, et également

de savons et de tous les objets que Marseille et nos manufactures peuvent fournir.

[*Au citoyen Talleyrand.*] — Je désire que, dans les vingt-quatre heures de la réception d'une dépêche d'un ambassadeur ou d'un ministre plénipotentiaire, vous m'en donniez connaissance. Pendant le temps que j'ai ouvert le courrier des relations extérieures, je me suis aperçu que vous étiez informé par des rapports officiels de tout ce que bien souvent j'ai cherché à savoir par des moyens indirects.

13 août. [*Au citoyen Fouché.*] — Ne laissez plus entrer aucun journal anglais en France, et surtout n'en laissez pas circuler dans les lieux publics, cabinets littéraires, ni autres.

15 août. [*Au citoyen Talleyrand.*] — Le citoyen Lannes, ministre plénipotentiaire de la République à Lisbonne, a eu tort de quitter cette ville. Il a violé tous les usages, toutes les formes, et il a manqué au premier devoir d'un fonctionnaire public, qui ne doit pas quitter son poste sans l'ordre positif de son gouvernement.

Le ministre français a manqué à la Cour de Lisbonne par un style trop impérieux et par un brusque départ sans congé. Il doit être rappelé.

18 octobre. *Saint-Cloud.* [*Instructions particulières pour l'ambassadeur à Constantinople.*] — L'intention du Gouvernement est que l'ambassadeur à Constantinople reprenne, par tous les moyens, la suprématie que la France avait depuis deux cents

ans dans cette capitale. La maison qui est occupée par l'ambassadeur est la plus belle. Il doit tenir constamment un rang au-dessus des ambassadeurs des autres nations, être entouré d'une suite nombreuse, et ne marcher qu'avec un grand éclat.

Notre commerce doit être protégé sous tous les points de vue.

En fixant les yeux du peuple sur l'ambassadeur de France, avoir soin de ne choquer jamais ses mœurs et ses usages, mais faire voir que nous estimons les uns et les autres.

Enfin, on désire que l'ambassadeur se procure des renseignements très exacts sur les différents pachaliks et en fasse part au cabinet. Il doit même pousser ses recherches vers la Perse.

*22 octobre.* — Le curé de Saint-Roch, dans un mouvement de déraison, a refusé de prier pour M<sup>lle</sup> Chameroi et de l'admettre dans l'église. L'archevêque de Paris a ordonné trois mois de retraite au curé de Saint-Roch afin qu'il puisse se souvenir que Jésus-Christ commande de prier même pour ses ennemis, et que, rappelé à ses devoirs par la méditation, il apprenne que toutes ces pratiques superstitieuses, qui dégradent la religion par leur niaiserie, ont été prosrites par le Concordat et par la loi du 18 germinal.

Les prêtres ne sont plus fort à craindre ; ils ont perdu sans retour leur empire le jour où leur supériorité dans les sciences est passée à l'ordre civil.

Il sera exécuté, tous les deux ans, pour le compte et aux frais du Gouvernement, quatre tableaux d'histoire et deux statues. Les tableaux seront exécutés dans la proportion de cinq mètres sur quatre et payés 10.000 francs.

Les statues auront deux mètres de hauteur et seront payées 15.000 francs. Le marbre sera fourni par le Gouvernement.

*28 octobre.* — Les relations de la France avec l'Angleterre sont le traité d'Amiens, tout le traité d'Amiens, rien que le traité d'Amiens.

Tous les maux, tous les fléaux qui peuvent affliger les hommes viennent de Londres.

*31 octobre. Rouen. [Au consul Cambacérés.]* — Il est cinq heures après-midi, je suis monté à cheval ce matin, à huit heures, pour visiter toutes les hauteurs de Rouen.

M. l'archevêque, qui est fort aimé et estimé ici, a bien voulu nous dire une messe; mais il ne nous a donné ni eau bénite, ni oraison. Nous prendrons notre revanche demain, qui est la Toussaint. Je viens de recevoir toutes les autorités; il a fallu parler beaucoup et longtemps. Je suis, du reste, extrêmement satisfait de l'esprit de ce pays-ci.

*2 novembre.* — J'ai assisté hier à une fête que m'a donnée la ville. La société était très belle et très nombreuse. J'assisterai demain au soir à une fête du commerce.

J'aurai parade, jeudi, à Rouen. Je verrai la halle

vendredi, jour de marché. Je partirai immédiatement pour le Havre, où je serai samedi ou dimanche. Je reviendrai par Dieppe et Beauvais, où je coucherai.

[*Au citoyen Joseph Bonaparte.*] — Faites mes compliments à M<sup>me</sup> Joseph. Elle fait de si belles filles que l'on peut se consoler de ce qu'elle ne vous a pas donné un beau garçon.

Je suis aussi content de Rouen que de Lyon. Cette ville me donne des preuves d'attachement qui me touchent. Tout ici est consolant et beau à voir et j'aime vraiment cette belle, bonne Normandie. C'est la véritable France.

[*Au cardinal Fesch.*] — M. l'Archevêque de Lyon, il est temps que vous partiez, sans tarder davantage, pour votre diocèse. N'oubliez pas que, sur le théâtre où vous allez être placé, vous serez l'objet de tous les regards. Ayez une grande sévérité de mœurs, une grande tenue, et soyez tout entier aux devoirs de votre place.

3 novembre. *Elbeuf.* — Ce matin, à huit heures, je suis parti pour Elbeuf pour visiter cette ville, qui ne forme qu'une seule manufacture. Je l'ai trouvée dans le meilleur état. Sa prospérité s'est accrue d'un tiers depuis 1788.

4 novembre. — J'ai passé la parade, qui a été fort belle. J'ai été fort content de la tenue des troupes.

6 novembre. *Le Havre.* — Je suis arrivé au Havre à six heures du soir. J'ai fait ma route au milieu d'une population immense, obligé de m'arrêter à chaque pas. Il est difficile de se faire une idée de tous les sentiments que j'ai recueillis sur mon passage. Dans tous les villages, à la porte des églises, les prêtres, le dais dehors, entourés d'une grande foule, chantaient des cantiques et jetaient de l'encens. L'illumination du Havre était extrêmement recherchée. Mon voyage est retardé de quelques jours; mais il m'est difficile de faire autrement.

10 novembre. *Dieppe.* — Je suis arrivé à Dieppe. La ville était illuminée avec un goût particulier; mais je me trouve logé, par vanité de petite ville, dans une très mauvaise maison, où toutes les cheminées fument.

J'ai traversé Fécamp, Saint-Valéry. La route du Havre à Dieppe étant une route de traverse, les voitures ont dû souvent marcher au pas, ce qui a mis les habitants des villages environnants à même de me suivre sur tout mon passage, et souvent nous avons lié conversation ensemble.

26 novembre. *Saint-Cloud.* [A Laplace.] — Je vous remercie de votre dédicace, que j'accepte avec grand plaisir, et je désire que les générations futures, en lisant votre *Mécanique céleste*, n'oublient pas l'estime et l'amitié que j'ai portés à son auteur.

4 décembre. — Le citoyen Duroc fera connaître

au citoyen Beauvoisin qu'il m'adresse tout ce qu'il a de *l'Ambigu*, ainsi que le pamphlet d'Ivernois. Il lui donnera la commission de faire un numéro sur tout ce qu'il a vu en Angleterre, dans lequel il mettra tout ce qu'il sait sur Pichegru et Willot, sur la vie obscure que mènent les princes qui sont en Angleterre. Mon intention étant de faire imprimer le numéro, il le dirigera contre Pitt, Grenville, Windham et la cour. Il lui fera connaître que, ce numéro fait, il retournera en Angleterre.

Il cherchera différents prétextes pour parcourir toute la côte, depuis la Tamise jusqu'au delà de Plymouth, le golfe de Bristol, Edimbourg et les côtes d'Ecosse.

28 décembre. [*Au citoyen Talleyrand.*] — Je désire que vous fassiez connaître à lord Wiltworth combien j'ai été surpris et affligé d'apprendre que le comte d'Artois, revêtu d'un ordre d'une monarchie que l'Angleterre ne reconnaît plus, ait passé la revue d'un régiment ; que nous avons longtemps gardé le silence ; qu'il est cependant de notre dignité, et, nous osons le dire, de l'honneur du Gouvernement britannique, que les princes soient renvoyés d'Angleterre, ou que si l'on veut leur donner l'hospitalité, on ne souffre pas qu'ils portent aucun ordre d'une monarchie que l'Angleterre ne reconnaît plus ; que c'est une injure perpétuelle faite au peuple français ; que le temps de la tranquillité est arrivé en Europe. Qu'enfin nous ne paraissions pas être en paix, mais seulement en

trêve ; que la faute en est toute au Gouvernement anglais.

*30 décembre.* — Mon pouvoir tient à ma gloire, et ma gloire aux victoires que j'ai remportées. Ma puissance tomberait, si je ne lui donnais pour base encore de la gloire et des victoires nouvelles. La conquête m'a fait ce que je suis, la conquête seule peut me maintenir.

L'amitié n'est qu'un mot : je n'aime personne. Non, je n'aime pas même mes frères. Joseph peut-être un peu : encore, si je l'aime, c'est par habitude, c'est parce qu'il est mon aîné. Duroc ! ah oui ! lui aussi je l'aime ; mais pourquoi ? Son caractère me plaît. Il est froid, sec, sévère ; et puis Duroc ne pleure jamais ! Quant à moi, cela m'est bien égal ; je sais bien que je n'ai pas de vrais amis. Tant que je serai ce que je suis, je m'en ferai tant que je voudrai en apparence. Il faut laisser pleurnicher les femmes, c'est leur affaire ; mais moi pas de sensibilité ! Il faut être ferme, avoir le cœur ferme ; autrement, il ne faut se mêler ni de guerre ni de gouvernement.



1803

12 janvier. — Jusqu'à seize ans, je me serais battu pour Rousseau contre tous les amis de Voltaire. Aujourd'hui c'est le contraire !

25 janvier. — Joséphine a toujours peur que je ne devienne sérieusement amoureux; elle ne sait donc pas que l'amour n'est pas fait pour moi. Car, qu'est-ce que l'amour? Une passion qui laisse tout l'univers d'un côté pour ne voir, ne mettre de l'autre que l'objet aimé. Et, assurément, je ne suis point de nature à me livrer à une telle exclusion.

J'ai toujours aimé l'analyse, et, si je devenais sérieusement amoureux, je décomposerais mon amour pièce à pièce.

10 février. [Au citoyen Régnier.] — Madame de Staël, malgré la défense qui lui a été faite de venir à Paris, arrive le (15) à Melun. Donnez ordre, je vous prie, à un officier de police de s'y rendre, et de la faire sur-le-champ rétrograder sur la frontière, et de la conduire soit dans la patrie de feu son mari, soit à la demeure de son père. L'in-

tention du gouvernement est que cette étrangère ntrigante ne reste pas en France, où sa famille a fait assez de maux.

20 février.— Les troupes britanniques sont toujours dans Alexandrie et dans Malte : le Gouvernement avait le droit de s'en plaindre ; mais il apprend que les vaisseaux qui doivent les ramener en Europe sont dans la Méditerranée.

11 mars. — Tous les efforts que j'ai faits pour rendre l'Italie à l'indépendance seraient-ils infructueux ? Et serait-il irrévocablement dans le sort de ce pays de ne jamais rien être ?

La faiblesse du gouvernement à Milan passe tout ce qu'il est possible de concevoir.

[*Au chef de brigade Colbert.*] — Vous vous rendrez en Russie. Vous remettrez la lettre ci-jointe à l'empereur. Vous l'entretiendrez de la considération qu'on a à Paris pour les Russes ; qu'ils y sont vus d'une manière avantageuse. Vous vous entretiendrez plutôt d'idées libérales et philosophiques, en causant avec l'empereur, que d'autres sujets. En cas que l'on parle de guerre avec l'Angleterre, vous direz que la nation française ne demande pas mieux que de se mesurer avec elle, vu l'antipathie qui existe.

Vous ferez honnêteté au corps diplomatique, au ministre d'Angleterre comme aux autres. Vous direz du bien de celui qui est à Paris, qui est très connu. Vous représenterez le Premier Consul comme

très occupé à tracer des canaux, à établir des manufactures, et s'occupant d'objets d'instruction publique.

Allez, Monsieur, courez, et n'oubliez pas que le monde a été fait en six jours. Demandez-moi tout ce que vous voudrez, hormis du temps.

[*A l'empereur de Russie.*] — Une discussion plus importante s'élève en ce moment avec l'Angleterre : aux termes du traité d'Amiens, elle devait évacuer Malte dans trois mois, comme la France devait évacuer le port de Tarente pour la même époque. J'ai scrupuleusement évacué le port et la rade de Tarente. Ayant demandé pourquoi on n'évacuait pas Malte, on m'a répondu que le grand-maître n'était pas nommé. C'était déjà ajouter une clause au traité. Le grand-maître a été nommé : on a objecté qu'on attendait l'accession de Votre Majesté, qui est arrivée, et à laquelle je me suis empressé de souscrire ; je l'ai fait signifier au cabinet britannique. Alors l'Angleterre a levé le masque et m'a fait connaître qu'elle désirait garder Malte pendant sept ans.

*13 mars. Réception diplomatique chez la citoyenne Bonaparte aux Tuileries :*

Alors vous voulez me faire la guerre ?

(*Lord Whitworth* : Non, Premier Consul, nous sommes trop sensibles aux avantages de la paix.)

Nous avons déjà fait la guerre pendant 15 ans !

(*Whitworth* : C'en est déjà trop.)

Mais vous voulez la faire encore quinze années, et vous m'y forcez. — Les Anglais veulent la guerre, mais s'ils sont les premiers à tirer l'épée, je serai le dernier à la remettre. Ils ne respectent pas les traités ; il faut dorénavant les couvrir de crêpe noir. — Si vous voulez armer, j'armerai aussi ; si vous voulez vous battre, je me battrai aussi. — Malheur à ceux qui ne respectent pas les traités ! On peut tuer le peuple français, mais non l'intimider.

16 mars. [*Au général Hédouville.*] — Le Premier Consul a été profondément affecté de voir qu'à la face de l'Europe on ait cherché à jeter des doutes sur sa bonne foi, et que, dans un acte public, le Gouvernement anglais ait exprimé le soupçon qu'au milieu de la paix le Premier Consul s'occupât d'une expédition de guerre. Cet outrage à sa loyauté est entré vivement dans son cœur, et dimanche dernier, au cercle de madame Bonaparte, il a saisi l'occasion d'exprimer sa juste indignation devant une assemblée faite pour donner de l'éclat à ses paroles.

1<sup>er</sup> mai. — Ainsi donc, M. l'Ambassadeur d'Angleterre ne vient pas aujourd'hui ; c'est qu'il fait probablement ses paquets.

[*Au citoyen Talleyrand.*] — J'ai reçu votre lettre qui m'a été remise à la Malmaison.

Si la note contient le mot ultimatum, faites-lui sentir que ce mot renferme celui de guerre ; si la

note ne contient pas ce mot, faites qu'il le mette, en lui observant qu'il faut enfin savoir à quoi s'en tenir.

*13 mai.* — L'ambassadeur d'Angleterre en France vient de quitter Paris.

*23 mai.* — L'intention du Gouvernement est que le général Saint-Cyr parte sur-le-champ de Rimini, avec le corps à ses ordres, pour entrer dans les Etats du roi de Naples. Arrivé à Tarente, le général Saint-Cyr fera sur-le-champ travailler aux ouvrages de cette place.

Je viens de donner l'ordre au général Mortier d'entrer dans l'électorat de Hanovre avec un corps de 25.000 hommes.

*26 mai.* — Puisque les Anglais veulent nous forcer à sauter le fossé, nous le sauterons. Ils pourront prendre quelques frégates, quelques colonies, mais je porterai la terreur dans Londres, et je leur prédis qu'ils pleureront la fin de cette guerre avec des larmes de sang.

*20 juin.* — A dater de la publication du présent arrêté, il ne sera reçu dans les ports de la République aucune denrée coloniale provenant directement ou indirectement de l'Angleterre.

*26 juin. Amiens.* — Je suis arrivé samedi à sept heures du soir.

J'envoie à Paris les quatre cygnes qui m'ont été offerts par la ville d'Amiens selon une antique cou-

tume ; je compte les faire mettre dans le bassin des Tuileries.

*1<sup>er</sup> juillet. Calais.* — Je me suis rendu à Boulogne, où je suis arrivé à dix heures du soir. J'ai employé la journée, depuis trois heures du matin, à visiter à cheval tout le port. J'ai fait sortir les canonnières, qui ont eu un engagement assez vif avec deux frégates anglaises, qui ont fini par s'en aller ; une d'elles a laissé une ancre.

Aujourd'hui j'ai été déjeuner à Ambleteuse ; de là j'ai fait à cheval la tournée des côtes. J'ai trouvé dans un marais un point important à mes projets, situé dans l'endroit du cap le plus près de l'Angleterre. J'ai fait l'entrée à Calais à cheval ; il est neuf heures ; je vais dîner.

J'ai vu tous les bâtiments du commerce et de l'Etat ; je me suis embarqué pour aller au fort Rouge ; il ne me reste plus qu'à partir demain pour Dunkerque, où je trouverai ma femme, les ministres de l'Intérieur et des Relations extérieures, et où je resterai trois jours, tant pour me remettre au courant que pour laisser reposer ceux qui m'accompagnent.

*5 juillet. Dunkerque.* — J'ai passé les deux derniers jours à cheval ou sur mer.

La journée d'aujourd'hui, que nous avons passée sans monter à cheval, nous a tous reposés.

*7 juillet. Lille.* — Je suis arrivé à Lille à six heures du soir.

[*Au citoyen Régnier.*] — Je pense qu'il est convenable que le préfet de police écrive une circulaire à chaque libraire pour leur défendre de mettre en vente aucun ouvrage que sept jours après vous en avoir remis un exemplaire, afin que, dès qu'il y a un mauvais ouvrage, tels que le livre du citoyen de Sales, la *Correspondance de Louis XVI* et le poème de la *Pitié*, on puisse l'arrêter.

11 juillet. *Ostende.* — J'ai traversé plusieurs points de la Belgique, je suis content de l'esprit des habitants. J'ai parcouru Ostende toute la journée d'hier et j'ai fait différentes expéditions utiles au port et aux habitants. Je pars dans ce moment-ci pour suivre la côte jusqu'à Blankenbergue. Je serai ce soir à Bruges, où ma femme est déjà rendue.

17 juillet. *Gand.* — J'ai été hier à une très belle fête que m'a donnée le commerce au milieu de la grande place de Gand. J'ai été aujourd'hui en grande pompe entendre la messe à la cathédrale de Gand.

23 juillet. *Bruxelles.* — Depuis deux jours que je suis à Bruxelles, je ne suis point sorti.

Fête de la municipalité, qui m'a paru assez mal ordonnée. Cinq ou six fois plus de monde que le local n'en pouvait contenir.

Oh ! la vilaine coiffure !

Qui vous a fagotté les cheveux comme cela ?

Pas d'enfants ? Peut-être n'est-ce pas de votre faute. Arrangez-vous pour en avoir.

*26 juillet.* — Toutes les dames belges ont été présentées aujourd'hui à ma femme. Il y a dans ce moment illumination à l'Allée Verte ; ayant monté à cheval aujourd'hui, je préfère expédier mon courrier pendant que toutes les dames y sont allées.

La manière de placer les troupes autour des ports de Boulogne, d'Étaples et d'Ambleteuse est un sujet important et qui fait une partie essentielle des opérations. En effet, les troupes doivent embarquer et débarquer souvent, leur embarquement doit être extrêmement prompt. De l'instant où il est ordonné à celui où il doit être exécuté, il ne doit pas y avoir un intervalle de plus d'une ou deux heures.

*4 août. Namur.* — Mortier m'envoie à l'instant même un manuscrit en latin de Leibniz, adressé à Louis XIV, pour lui proposer la conquête de l'Égypte. Cet ouvrage est très curieux.

*23 août. Saint-Cloud.* — L'Angleterre n'obtiendra jamais de moi d'autre traité que celui d'Amiens. Je suis résolu à tout, mais jamais je ne souffrirai qu'elle ait rien dans la Méditerranée.

Nelson, de Malte, tient toute l'Italie bloquée.

Aidé du bon droit et de Dieu, la guerre, quelque malheureuse qu'elle puisse être, ne réduira jamais le peuple français à fléchir devant ce peuple orgueilleux, qui se fait un jeu de tout ce qui est sacré sur la terre, et qui, surtout depuis vingt ans, a pris en Europe un ascendant et une audace qui menacent



l'existence de toutes les nations dans leur industrie et leur commerce, sources de la vie des États.

*6 septembre.* — L'hiver sera rigoureux, la viande très chère. Il faut faire travailler à Paris. Faire continuer les travaux du canal de l'Ourcq. Faire des travaux aux quais Desaix et d'Orsay. Faire paver de nouvelles rues. Fournir d'autres travaux au peuple.

*1<sup>er</sup> octobre.* — Il sera élevé à Paris, au centre de la place Vendôme, une colonne à l'instar de celle érigée à Rome en l'honneur de Trajan. La colonne sera surmontée d'un piédestal terminé en demi-cercle, orné de feuilles d'olivier et supportant la statue pédestre de Charlemagne.

*3 octobre.* [*Au citoyen Régnier.*] — Je suis instruit, Citoyen Ministre, que M<sup>me</sup> de Staël est arrivée à Maffliers ; faites-lui connaître, par le moyen d'un de ses habitués et sans causer d'éclat, que, si elle se trouve là, elle sera reconduite à la frontière par la gendarmerie. L'arrivée de cette femme, comme celle d'un oiseau de mauvais augure, a toujours été le signal de quelque trouble. Mon intention n'est pas qu'elle reste en France.

*29 octobre.* — Citoyen amiral Bruix, je vois avec plaisir que votre port commence à se garnir à Boulogne. Le Havre, Cherbourg, Granville, Saint-Malo ont des divisions nombreuses en partance, et qui vont vous arriver d'un moment à l'autre. Par

là votre force sera doublée. En attendant, c'est avec bien de la satisfaction que j'apprends la bonne volonté des troupes, et l'ardeur avec laquelle elles s'exercent aux manœuvres nautiques.

30 octobre. [Au contre-amiral Decrès.] — Je désire que vous réunissiez à Rochefort et Brest les moyens de transport pour l'expédition d'Irlande.

5 novembre. Boulogne. — J'ai été vendredi à une heure au milieu du port de Boulogne, où je suis arrivé tout à fait à l'improviste. J'ai mis le plus grand intérêt à visiter tous les travaux et tous les préparatifs pour cette grande expédition, puisque à minuit j'y étais encore.

Je suis baraqué au milieu du camp et sur le bord de l'Océan, où, d'un coup d'œil, il est facile de mesurer la distance qui nous sépare de l'Angleterre.

9 novembre. — J'ai passé la journée du dimanche à visiter les nouveaux ports d'Ambleteuse et Wimereux, et à faire manœuvrer les troupes qui s'y trouvent.

J'ai été visiter aujourd'hui dans le plus grand détail tous les ateliers de la marine ; cela est aussi pitoyable qu'il est possible de l'imaginer. Je viens de transformer une caserne en arsenal de la marine. Il faut que j'ordonne tout dans le plus petit détail. J'ai passé plusieurs heures à inspecter les troupes homme à homme.

Notre flottille, qui est déjà composée de plus de

cent bâtimens de guerre, reste embossée au milieu de la rade, sans que les Anglais osent l'attaquer que de loin. Lord Keith, qui paraît commander, avait plusieurs vaisseaux de 64. Il n'a osé s'en approcher qu'à la portée du canon. Il a essuyé des avaries assez considérables.

J'ai passé une portion de la nuit dernière à faire faire aux troupes des évolutions de nuit, manœuvres que des troupes instruites et bien disciplinées peuvent quelquefois faire avec avantages contre des levées en masse.

Tout commence à prendre un aspect redoutable.

*11 novembre.* — La mer est horrible et la pluie ne cesse de tomber. J'ai passé la journée d'hier dans le port à inspecter, car il y a toujours à voir.

*12 novembre.* — La pluie tombe par torrents.

J'ai passé toute la journée d'hier en bateau et à cheval. Cela me réussit parfaitement, et je ne me suis jamais si bien porté.

J'ai lieu d'espérer que, dans un temps raisonnable, j'arriverai au but que l'Europe attend. Nous avons dix siècles d'outrages à venger.

*16 novembre.* — J'ai vu des hauteurs d'Ambleteuse les côtes d'Angleterre. On distinguait les maisons et le mouvement. C'est un fossé qui sera franchi lorsqu'on aura l'audace de le tenter.

*7 décembre. Paris.* — Les escadres réunies parti-

ront (au mois de mars) et arriveront (en avril) devant Boulogne.

A la fin de février, je serai à Boulogne avec 130.000 hommes.

Avec des vents favorables, nous ne demandons la présence de l'escadre que pendant douze heures.

*29 décembre.* — Je pars demain, à six heures du matin, pour Boulogne. Je serai ici pour l'ouverture du Corps législatif.

## 1804

*1<sup>er</sup> janvier. Boulogne.* — Demain, à 8 heures, je ferai l'inspection de toute la flottille. Le vaisseau amiral, au moment où je mettrai le pied sur la première chaloupe, tirera soixante coups de canon.

*2 janvier. Etaples.* — Ce pays ressemble beaucoup aux pays d'Eole.

*4 janvier. Boulogne.* [*Au consul Cambacérès.*] — Qu'il soit donné une épée au général Junot, il n'y a pas d'inconvénient; qu'on en fasse un récit simple pour l'annoncer, cela me paraît encore très convenable. Hors cela, il n'y a plus que du ridicule. Ce serait ici le cas de demander ce que fera la ville de Paris pour le général qui mettra le premier le pied en Angleterre. La ville de Londres a donné une épée à Nelson après la bataille d'Aboukir. Ce n'est pas que je ne sois persuadé que le général Junot le mérite; mais, depuis qu'il commande Paris, il n'a rien fait d'extraordinaire.

*12 janvier. Paris.* — Il faut que le budget de 1804 réduise l'impôt foncier de dix millions. Cette

réduction de dix millions sur l'impôt foncier servira de passe-port au nouveau droit sur les boissons.

Il faut savoir donner pour prendre.

*16 janvier.* — Des lycées, des écoles secondaires s'élèvent de tous côtés.

*13 février. La Malmaison. [Au général Soult.]*  
— Nous sommes depuis huit jours à la poursuite de 40 brigands, composés de Georges et sa bande, qui ont débarqué, en trois fois différentes, entre le Tréport et Dieppe.

Ce misérable Pichegru est venu avec Georges et ses brigands dans Paris ; nous savons où ils ont couché dimanche. Des dépositions d'hommes arrêtés compromettent même des généraux aujourd'hui plus marquants. Si cela se confirme, j'en ferai bonne justice. J'ai cru devoir vous faire connaître sur-le-champ les premiers soupçons, afin que cela puisse vous mettre sur les traces de quelque intrigue que ce soit, s'il y en a dans votre armée.

A l'obscurité qui règne dans une des parties de ma dépêche, vous devez sentir que je ne tiens pas encore à me prononcer.

La police me fait espérer que, dans la fin de cette journée, elle aura Pichegru et Georges.

*16 février. [Au citoyen Régnier.]* — Je désire, citoyen Grand Juge, que vous lanciez un mandat d'arrêt contre le général Souham, et contre le général Liébert, comme prévenus de conspiration contre

l'Etat avec les généraux Moreau, Pichegru et le brigand Georges.

Savez-vous ce que je viens de faire? Je viens de donner l'ordre d'arrêter Moreau; cela va faire un beau bruit, n'est-ce pas? On ne manquera pas de dire que je suis jaloux de Moreau, que c'est une vengeance, et mille pauvretés de ce genre. Moi, jaloux de Moreau!

*18 février. [Réponse du Premier Consul au vice-président du Sénat.]* — Depuis le jour où je suis arrivé à la suprême magistrature, un grand nombre de complots ont été formés contre ma vie. C'est principalement contre la gloire, la liberté et les destinées du peuple français que l'on a conspiré.

Les citoyens doivent être sans alarmes; ma vie durera tant qu'elle sera nécessaire à la Nation.

*19 février. [Au général Soult.]* — Moreau a été arrêté; quinze ou seize brigands ont été également arrêtés, les autres sont en fuite. On a saisi une quinzaine de chevaux et des uniformes dont on devait se servir pour m'attaquer sur la route de Paris à la Malmaison ou de la Malmaison à Saint-Cloud, avec mon piquet, qui est de 20 hommes ordinairement, comme vous savez.

*1<sup>er</sup> mars.* — Pichegru a été arrêté hier. Il n'a pu se servir ni de ses pistolets ni de son poignard. Il s'est battu une demi-heure avec trois ou quatre gendarmes d'élite à coups de poings.

8 mars. *La Malmaison.* — Tous les jours nous faisons des arrestations. Je crois avoir la certitude que Georges est encore à Paris avec plusieurs hommes de sa bande.

9 mars. *Paris.* — Le procès de Moreau et Pichegru s'instruit au tribunal criminel de la Seine.

10 mars. [*Au général Berthier.*] — Vous voudrez bien, Citoyen Ministre, donner ordre au général Ordener, que je mets à votre disposition, de se rendre dans la nuit, en poste, à Strasbourg.

Le but de sa mission est de se porter sur Ettenheim, de cerner la ville, d'y enlever le duc d'Enghien, Dumouriez, un colonel anglais et tout autre individu qui serait à leur suite.

12 mars. *La Malmaison.* [*Au général Soult.*] — Paris est toujours cerné, et le sera jusqu'à ce que ces brigands soient arrêtés. Je vous dirai, pour vous seul, que j'ai espoir de prendre Dumouriez. Ce misérable est près de nos frontières.

[*Au général Marmont.*] — La première fois que vous arriverez au camp, bordez la haie par bataillon, et voyez huit heures de suite les soldats un à un; recevez leurs plaintes, inspectez leurs armes, et assurez-vous qu'il ne leur manque rien. Il y a beaucoup d'avantages à faire ces revues de sept à huit heures; cela accoutume le soldat à rester sous les armes, lui prouve que le chef ne se livre point à la dissipation et s'occupe entièrement de lui; ce



qui est pour le soldat un grand motif de confiance.

*14 mars.* — Dans la position actuelle de l'Europe, ma direction est toute sur l'Angleterre. J'ai à Boulogne 1.000 canonniers et bateaux qui porteront 100,000 hommes et 10.000 chevaux.

*19 mars.* — Citoyen général Murat, j'ai reçu votre lettre. Si le duc de Berry était à Paris logé chez M. de Cobenzl, et M. d'Orléans logé chez le marquis de Gallo, non seulement je les ferais arrêter cette nuit et fusiller, mais je ferais aussi arrêter les ambassadeurs et leur ferais subir le même sort, et le droit des gens ne serait en rien compromis.

Il n'y a pas d'autre prince à Paris que le duc d'Enghien, qui arrivera demain à Vincennes. Soyez certain de cela, et ne souffrez même pas qu'on vous dise le contraire.

*20 mars. Paris.* — Le ci-devant duc d'Enghien, prévenu d'avoir porté les armes contre la République, d'avoir été et d'être encore à la solde de l'Angleterre, de faire partie des complots tramés par cette dernière puissance contre la sûreté intérieure et extérieure de la République, sera traduit à une commission militaire, composée de sept membres nommés par le général gouverneur de Paris, et qui se réunira à Vincennes.

*La Malmaison, 4 heures du soir.* [Au général Murat.] — Le duc d'Enghien doit être conduit au

château de Vincennes, où les dispositions sont faites pour le recevoir. Il voyage sous le nom de Plessis.

[*Au citoyen Harel.*] — Un individu dont le nom ne doit pas être connu, Citoyen Commandant, doit être conduit dans le château dont le commandement vous est confié ; vous le placerez dans l'endroit qui est vacant, en prenant les précautions convenables pour sa sûreté. L'intention du gouvernement est que tout ce qui lui sera relatif soit tenu très secret, et qu'il ne lui soit fait aucune question sur ce qu'il est et sur les motifs de sa détention.

[*Au citoyen Réal.*] — Il paraît que le duc d'Enghien est parti le (17) à minuit. Ainsi il ne peut pas tarder à arriver. Je viens de prendre l'arrêté dont vous trouverez ci-joint copie. Rendez-vous sur-le-champ à Vincennes pour faire interroger le prisonnier.

Voici l'interrogatoire que vous ferez :

Avez-vous porté les armes contre votre patrie ?

Avez-vous été à la solde de l'Angleterre ?

Avez-vous connaissance du complot tramé par l'Angleterre et tendant au renversement du gouvernement de la République, et, le complot ayant réussi, ne deviez-vous pas entrer en Alsace et même vous porter à Paris, suivant les circonstances ?

Il sera nécessaire que vous conduisiez l'accusateur public, qui doit être le major de la gendarmerie d'élite, et que vous l'instruisiez de la suite rapide à donner à la procédure.

21 mars. *Exécution du duc d'Enghien.* — Je respecterai les jugements de l'opinion publique quand ils seront légitimes ; mais elle a des caprices qu'il faut savoir mépriser. J'ai pour moi la volonté de la nation et une armée de cinq cent mille hommes. Je saurai, avec cela, faire respecter la République. J'aurais pu faire exécuter publiquement le duc d'Enghien ; si je ne l'ai pas fait, ce n'est point par crainte, c'est pour ne pas donner occasion aux partisans secrets de cette famille d'éclater et de se perdre. Ils sont tranquilles, c'est ce que je leur demande.

Je ne consentirai à la paix avec l'Angleterre qu'autant qu'elle renverra les Bourbons, comme Louis XIV renvoya les Stuarts, parce que leur présence en Angleterre sera toujours dangereuse pour la France. La Russie, la Suède et la Prusse les ont renvoyés.

22 mars. — Ces gens-là voulaient mettre le désordre dans la France et tuer la Révolution dans ma personne ; j'ai dû la défendre et la venger. J'ai montré ce dont elle est capable. Le duc d'Enghien conspirait comme un autre, il a fallu le traiter comme un autre. Les Bourbons ne verront jamais rien que par l'Œil-de-Bœuf, et sont destinés à de perpétuelles illusions. Ah ! c'eût été différent si on les avait vus comme Henri IV sur un champ de bataille, tout couverts de sang et de poussière. On ne reprend point un royaume avec une lettre datée de Londres et signée *Louis*. J'ai versé du sang, j'en

répandrai peut-être encore, mais sans colère, et tout simplement parce que la saignée entre dans les combinaisons de la médecine politique.

5 avril. — M. Edward Livingston, Président de l'Académie des arts de New-York, j'ai appris avec intérêt la formation de la société littéraire de New-York ; et, puisqu'il a été agréable à votre Académie que je sois un de ses membres, faites-lui connaître que j'accepte avec plaisir, et que je suis reconnaissant de la bonne opinion qu'elle veut bien avoir de moi.

6 avril. [*A Pauline Borghèse.*] — Madame et chère sœur, j'ai appris avec peine que vous n'aviez pas le bon esprit de vous conformer aux mœurs et aux habitudes de la ville de Rome ; que vous montriez du mépris aux habitants, et que sans cesse vous avez les yeux sur Paris. Quoique occupé de grandes affaires, j'ai cependant voulu vous faire connaître mes intentions, espérant que vous vous y conformerez.

Aimez votre mari et sa famille, soyez prévenante, accommodez-vous des mœurs de la ville de Rome, et mettez-vous bien dans la tête que si, à l'âge que vous avez, vous vous laissez aller à de mauvais conseils, vous ne pouvez plus compter sur moi.

14 avril. *Saint-Cloud.* — Les conseils généraux des départements, les collèges électoraux et tous les grands corps de l'Etat demandent que l'on mette enfin un terme aux espérances des Bour-

bons en plaçant la République à l'abri des secousses des élections et de l'incertitude de la vie d'un homme.

Mon système est fort simple. J'ai cru que, dans les circonstances, il fallait centraliser le pouvoir, et accroître l'autorité du gouvernement, afin de constituer la nation. C'est moi qui suis le pouvoir constituant.

Je ne peux pas mieux comparer une Constitution qu'à un vaisseau. Si vous abandonnez votre vaisseau au vent avec toutes ses voiles, vous ne savez où vous allez, vous changez au gré du vent qui vous pousse; mais, au contraire, si vous vous servez de votre gouvernail, vous allez à la Martinique malgré le vent qui vous mène à Saint-Domingue.

Aucune constitution n'est restée telle qu'elle a été faite. Sa marche est toujours subordonnée aux hommes et aux circonstances. Si un gouvernement trop fort a des inconvénients, un gouvernement faible en a bien davantage.

*25 avril.* — Sénateurs, votre adresse du 6 germinal n'a pas cessé d'être présente à ma pensée; elle a été l'objet de mes méditations les plus constantes.

Vous avez jugé l'hérédité de la suprême magistrature nécessaire pour mettre le Peuple français à l'abri des complots de nos ennemis et des agitations qui naîtraient d'ambitions rivales.

Je vous invite donc à me faire connaître votre pensée tout entière.

13 mai. [Au citoyen Talleyrand.] — Je désire, Citoyen Ministre, que vous expédiez un courrier au général Hédouville pour lui faire connaître que, quarante-huit heures après la réception de ce courrier, il parte, sous prétexte d'un congé demandé pour sa santé, et revienne par Berlin. Il réglera son langage sur l'effet qu'auront fait à Pétersbourg les nouvelles de ce qui s'est passé à Paris. Je ne veux pas la guerre, mais je ne la crains avec personne, et si mon avènement à l'empire doit être aussi illustré que le berceau de la République, ce ne sera qu'à la nouvelle confusion des ennemis de la France.

Ecrivez à notre ministre à Berlin pour lui faire part du retour d'Hédouville, afin qu'on en sache la cause. Dicter lui le langage ferme et fier à tenir dans cette circonstance. C'est bien assez d'avalier sur mer les avanies de l'Angleterre, sans être obligé d'avalier encore les impertinences de la Russie.

On nous assure que le chargé d'affaires de Russie à Ratisbonne a reçu l'ordre de faire une note relative au duc d'Enghien ; la réponse sera telle qu'elle fera tomber le talisman de la Russie.

18 mai. *Proclamation de l'Empire.* [Au consul Cambacérès.] — Citoyen Consul, votre titre va changer ; vos fonctions et ma confiance restent les mêmes. Dans la haute dignité d'archichancelier de l'Empire dont vous allez être revêtu, vous manifesterez, comme vous l'avez fait dans celle de consul, la sagesse de vos conseils et ces talents distingués

qui vous ont acquis une part aussi importante dans tout ce que je puis avoir fait de bien.

Régler les titres que doivent avoir les sénateurs et les grands dignitaires de l'Empire.

Appeler les grands dignitaires *Grandeur*, les sénateurs *Excellence*.

Le Sénat, en corps, s'appellera *Sénat Conservateur*. En particulier, on dira *Monsieur*, ainsi qu'aux ministres.

Tout ce qui peut contribuer au bien de la patrie est essentiellement lié à mon bonheur.

J'accepte le titre que vous croyez utile à la gloire de la nation. Je sou mets à la sanction du Peuple la loi de l'hérédité.

J'espère que la France ne se repentira jamais des honneurs dont elle environnera ma famille.

Les membres du Sénat, du Conseil d'Etat et du Tribunal, les présidents et questeurs du Corps législatif, et le premier président du Tribunal de cassation prêteront serment entre les mains de l'Empereur.

20 mai. — J'entends exclure pour le moment de ma succession politique deux de mes frères : l'un parce qu'il a fait, malgré tout son esprit, un mariage de carnaval; l'autre parce qu'ils'est permis d'épouser, sans mon consentement, une Américaine. Je leur rendrai leurs droits s'ils renoncent à leurs femmes.

29 mai. — Vous autres, Français, vous aimez la

monarchie, c'est le seul gouvernement qui vous plaise. Je parie que vous, monsieur Rémusat, vous êtes plus à l'aise cent fois, depuis que vous m'appellez *Sire*.

*3 juin. Saint-Cloud.* — La Russie, qui a porté le deuil du duc d'Enghien, a fait ressouvenir l'Europe de l'assassinat de Paul I<sup>er</sup>, qu'on commençait à oublier.

*18 juin.* — Le procès des conspirateurs a beaucoup excité de bavardages dans la ville de Paris. La sentence plus qu'indulgente qu'a rendue le faible tribunal de la Seine sera exécutée aussitôt que les délais du pourvoi en cassation seront expirés. Quoique j'aie fait grâce à plusieurs individus, il restera une douzaine de brigands qu'il n'est pas possible de gracier et qui devront subir leur sentence. Quant au général Moreau, s'il n'a pas été condamné à mort il a eu un jugement flétrissant !

*1<sup>er</sup> juillet.* — Se représente-t-on l'effet que produiraient l'empereur et sa famille exposés, dans leurs habits impériaux, à l'injure du temps, à la boue, à la poussière, ou à la pluie ? Quel sujet de plaisanteries pour les Parisiens, qui aiment tant à tourner tout en ridicule, et qui sont accoutumés à voir Chéron, à l'Opéra, et Talma, au Théâtre-Français, faire l'empereur beaucoup mieux que je ne saurais le faire ! On a parlé de célébrer la cérémonie dans l'église des Invalides, à cause des souvenirs guerriers qui s'y rattachent ; mais celle de Notre-Dame



vaudra mieux, elle est plus vaste, elle a aussi ses souvenirs qui parlent davantage à l'imagination ; elle donnera à la solennité un caractère plus auguste.

2 juillet. *Malmaison*. — Tout ceci durera autant que moi ; mais après moi, mon fils s'estimera heureux peut-être, s'il a quarante mille francs de rente.

[*Au vice-amiral Latouche-Tréville.*] — Par le retour de mon courrier, faites-moi connaître le jour où il vous sera possible, abstraction faite du temps, de lever l'ancre. Faites-moi aussi connaître ce que fait l'ennemi, où se tient Nelson. Méditez sur la grande entreprise que vous allez exécuter, et, avant que je signe vos ordres définitifs, faites-moi connaître la manière que vous pensez la plus avantageuse de les exécuter.

Entre Etaples, Boulogne, Wimereux et Ambleteuse, nous avons 1.800 chaloupes canonnières, bateaux canonniers, péniches, portant 120.000 hommes et 10.000 chevaux. Que nous soyons maîtres du détroit six heures, et nous serons maîtres du monde ! Si vous trompez Nelson, il ira en Sicile, ou en Egypte, ou au Ferrol.

Il paraîtrait donc meilleur de passer très au large, d'arriver devant Rochefort, ce qui vous ferait une escadre de 16 vaisseaux et de 11 frégates, et alors, sans mouiller, sans perdre un seul instant, soit en doublant l'Irlande très au large, soit en exécutant le premier projet, arriver devant Boulogne. Notre

escadre de Brest, forte de 23 vaisseaux, aura à son bord une armée et sera tous les jours à la voile, de manière que Cornwallis sera obligé de serrer la côte de Bretagne pour tâcher de s'opposer à sa sortie. Du reste, pour fixer mes idées sur cette opération, qui a des chances, mais dont la réussite offre des résultats si immenses, j'attends le projet que vous m'avez annoncé.

21 juillet. *Pont-de-Briques.* [A Joséphine.] — Madame et chère femme, depuis quatre jours que je suis loin de vous, j'ai toujours été à cheval et en mouvement sans que cela prît nullement sur ma santé.

Le vent ayant beaucoup fraîchi cette nuit, une de nos canonnières qui étaient en rade a chassé et s'est engagée sur des roches à une lieue de Boulogne; j'ai tout cru perdu, corps et biens; mais nous sommes parvenus à tout sauver. Ce spectacle était grand; des coups de canon d'alarme, le rivage couvert de feu, la mer en fureur et mugissante, toute la nuit dans l'anxiété de sauver ou de voir périr ces malheureux! L'âme était entre l'éternité, l'Océan et la nuit. A cinq heures du matin tout s'est éclairci, tout a été sauvé, et je me suis couché avec la sensation d'un rêve romanesque et épique; situation qui eût pu me faire penser que j'étais tout seul, si la fatigue et le corps trempé m'avaient laissé d'autre besoin que de dormir.

27 juillet. — J'ai passé hier la revue de toute la flottille.

Notre situation avec l'Angleterre est des plus favorables. On ne se ressent point de la guerre en France, en raison de l'oppression où elle tient l'Angleterre, et j'ai ici autour de moi près de 120.000 hommes et 3.000 péniches et chaloupes canonnières, qui n'attendent qu'un vent favorable pour porter l'aigle impériale sur la Tour de Londres. Le temps et le destin seuls savent ce qu'il en sera.

*30 juillet.* — Ordre que Milord Tweedale, prisonnier anglais à Verdun, retourne en Angleterre, pour donner une preuve d'estime aux talents et au caractère de M. Fox.

*3 août.* — Il y a un commencement de coalition qui se forme ; je ne donnerai pas le temps de la nouer : il n'est pas juste que, par cette conduite équivoque, l'Autriche me tienne 300.000 hommes les bras croisés sur les bords de la Manche ; il faut donc que la cour de Vienne sorte de cette position ambiguë et, si l'on est assez insensé à Vienne pour vouloir recommencer la guerre et prêter l'oreille aux suggestions de Londres, tant pis pour la monarchie autrichienne.

*6 août.* — Le commissaire général de police de Boulogne est un bon jeune homme, mais bien jeune ; il n'est pas donné à cet âge de connaître la perversité du cœur humain.

*17 août.* — La fête s'est fort bien passée hier ; seulement avec un peu de vent. Le coup d'œil était

nouveau et imposant. On a trouvé rarement autant de baïonnettes réunies.

*3 septembre. Aix-la-Chapelle.* — Causer avec Villeneuve sur le grand projet auquel est destinée son escadre.

*6 septembre. [Au vice-amiral Ganteaume.]* — Si vous étiez en mesure de porter en brumaire 16.000 hommes et 500 chevaux en Irlande, le résultat en serait funeste à nos ennemis. Dites-moi si vous pensez pouvoir être prêt, et quelles sont les probabilités de réussite. Voyez le général irlandais O'Connor, et causez avec lui sur les points où l'on pourrait débarquer.

Je n'ai plus de généraux de marine. Je désirerais faire quelques contre-amiraux, mais je voudrais choisir ce qui peut m'offrir le plus d'espérances, sans considération d'ancienneté.

*10 septembre. [A M. Fouché.]* — Il ne faut vexer aucunement mesdames Lescure et Larochejaquelein. Le mari de l'une et le frère de l'autre ont fait la guerre avec un tel talent militaire qu'ils auront une page dans l'histoire, et ils conserveront quelque attachement dans le pays. Voyez le parti qu'il est possible d'en tirer.

*12 septembre. Château de la Haye près Guel-dres.* — Je suis aujourd'hui dans un château à l'extrémité de l'empire. J'ai visité hier Crevelt, et ce matin Venloo. Ce pays, tant sous le point de

vue des fortifications militaires que de la partie administrative, avait besoin d'un coup d'œil.

[*Au vice-amiral Decrès.*] — La marine a besoin d'être remontée par quelques exemples. C'est la seule manière d'avoir une marine. Toutes les expéditions sur mer qui ont été entreprises depuis que je suis à la tête du gouvernement ont manqué parce que les amiraux voient double et ont trouvé je ne sais où qu'on peut faire la guerre sans courir aucune chance.

Je vous ai envoyé des rapports sur Sainte-Hélène.

15 septembre. Cologne. [*Au Pape.*] — Très Saint Père, l'heureux effet qu'éprouvent la morale et le caractère de mon peuple par le rétablissement de la religion chrétienne me porte à prier Votre Sainteté de me donner une nouvelle preuve de l'intérêt qu'elle prend à ma destinée et à celle de cette grande nation dans une des circonstances les plus importantes qu'offrent les annales du monde. Je la prie de venir donner le caractère de la religion à la cérémonie du sacre et du couronnement du premier empereur des Français.

27 septembre. Mayence. — Traitez le Pape comme s'il avait 200.000 hommes.

[*Au maréchal Berthier.*] — Mon cousin, l'expédition d'Irlande est résolue. Vous aurez à cet effet une conférence avec le maréchal Augereau. Il y a à Brest des moyens d'embarquement pour 18.000 hommes. Le général Marmont, de son

côté, est prêt avec 25.000 hommes. Il tâchera de débarquer en Irlande, et sera sous les ordres du maréchal Augereau. La grande armée de Boulogne sera, pendant le même temps, embarquée et fera tout ce qui est possible pour pénétrer dans le comté de Kent. La marine fait espérer qu'elle sera prête au 22 octobre.

*4 novembre.* — C'est par justice que je n'ai pas voulu divorcer. Mon intérêt, l'intérêt même du système, demandait peut-être que je me remariasse. Mais j'ai dit : Comment renvoyer cette bonne femme à cause que je deviens plus grand ! Non, cela passe ma force. J'ai un cœur d'homme ; je n'ai pas été enfanté par une tigresse. Quand elle mourra, je me remarierai, et je pourrai avoir des enfants. Mais je ne veux pas la rendre malheureuse.

Joseph n'est pas destiné à régner ; il est plus vieux que moi. Je dois vivre plus que lui, je me porte bien ; et puis il n'est pas né dans un rang assez élevé pour faire illusion. Je suis né dans la misère ; il est né comme moi dans la dernière médiocrité ; je me suis élevé par mes actions ; il est resté au point où la naissance l'a placé. Pour régner en France, il faut être né dans la grandeur, avoir été vu dès l'enfance dans un palais, avec des gardes, ou bien être un homme capable de se distinguer lui-même de tous les autres.

Ma maîtresse, c'est le pouvoir. J'ai trop fait pour sa conquête, pour me la laisser ravir ou souffrir même qu'on la convoite. Quoique vous disiez que

le pouvoir m'est venu comme de lui-même, je sais ce qu'il m'a coûté de peines, de veilles, de combinaisons.

Ils sont jaloux de ma femme, d'Eugène, d'Hortense, de tout ce qui m'entoure. Eh bien ! ma femme a des diamants et des dettes, voilà tout. Eugène n'a pas 20.000 livres de rentes. J'aime ces enfants-là parce qu'ils sont toujours empressés à me plaire. S'il se tire un coup de canon, c'est Eugène qui va voir ce que c'est. Si j'ai un fossé à passer, c'est lui qui me donne la main. J'aime Hortense, oui, je l'aime ; elle et son frère prennent toujours mon parti, même contre leur mère quand elle se fâche pour quelque fille ou des misères semblables. Si pendant que je suis au conseil Hortense demandait à me voir, je sortirais pour la recevoir. Si M<sup>me</sup> Murat me demandait je ne sortirais pas. Avec elle, il faut que je me mette toujours en bataille rangée ; pour faire entendre mes vues à une petite femme de ma famille, il faudrait que je lui fisse des discours aussi longs qu'au Sénat et au Conseil d'Etat. Ils disent que ma femme est fausse, et que les empressements de ses enfants sont étudiés. Eh bien ! je le veux ; ils me traitent comme un vieil oncle ; cela fait toujours la douceur de ma vie ; je deviens vieux : j'ai trente-six ans, je veux du repos.

Ils disent que je veux donner l'Italie à Eugène : parbleu, je ne suis pas si fou ! Je me crois bien capable de gouverner l'Italie, et même l'Etat de Venise. Ma femme est une bonne femme, qui ne

leur fait point de mal. Elle se contente de faire un peu l'impératrice, d'avoir des diamants, de belles robes, les misères de son âge. Je ne l'ai jamais aimée en aveugle. Si je la fais impératrice, c'est par justice. Oui elle sera couronnée! Elle sera couronnée, dût-il m'en coûter 200.000 hommes.

Et puis, on me parle toujours de ma mort... Ma mort! toujours ma mort!... C'est une triste idée à me mettre toujours sous les yeux... Si je ne trouvais pas un peu de douceur dans ma vie domestique, je serais aussi trop malheureux: ... Ma mort! ma mort! toujours ma mort! ... Eh! après moi périsse l'univers, s'il faut que j'aie toujours ma mort devant mes yeux.

Je vous parle comme à un de mes amis, comme au président de la section de l'intérieur: je vous connais; je ne connais pas les autres personnes qui entourent Joseph. Qu'est-ce qui fait donc qu'il a été dernièrement se plaindre à Fouché de ce que madame Joseph était obligée de porter la queue de l'impératrice à la cérémonie? Eh bien! si l'inquiétude de Joseph vient du sang âcre qui coule dans ses veines, il faut qu'il aille à la campagne. Il aime la vie champêtre et les idylles; qu'il aille faire des idylles!

*5 novembre. Saint-Cloud. [Au cardinal Fesch.]*

— Il est indispensable que le Pape accélère sa marche. Je veux bien différer encore jusqu'au (2 décembre), pour tout délai; et si, à cette époque, le Pape n'était point arrivé, le couronnement aurait



lieu, et l'on serait forcé de remettre le sacre. Il est impraticable de retenir si longtemps à Paris les troupes qui y sont appelées, et les députations des départements, ce qui fait cinquante mille personnes.

*1<sup>er</sup> décembre. Paris.* — Je monte au trône où m'a appelé le vœu unanime du Sénat, du peuple et de l'armée, le cœur plein du sentiment des grandes destinées de ce peuple que, du milieu des camps, j'ai le premier salué du nom de Grand. Mes descendants conserveront longtemps ce trône.

*2 décembre. A Notre-Dame. Le Sacre.*

Je jure de gouverner dans la seule vue de l'intérêt, du bonheur et de la gloire du peuple français.

*5 décembre.* — Soldats, voilà vos drapeaux; ces aigles vous serviront toujours de point de ralliement.

*27 décembre.* — Messieurs les députés des départements au corps législatif, Messieurs les tribuns et les membres de mon Conseil d'Etat, je viens présider à l'ouverture de votre session. C'est un caractère plus imposant et plus auguste que je veux imposer à vos travaux. Prince, magistrats, soldats, citoyens, nous n'aurons tous dans notre carrière qu'un seul but: l'intérêt de la patrie. Si ce trône, sur lequel la Providence et la volonté de la nation m'ont fait monter, est cher à mes yeux, c'est parce que seul il peut défendre et conserver les intérêts les plus sacrés du peuple français. Sans un gouverne-

ment fort et paternel, la France aurait à craindre le retour des maux qu'elle a soufferts. La faiblesse du pouvoir suprême est la plus affreuse calamité des peuples.

Soldat ou Premier Consul, je n'ai eu qu'une pensée; Empereur, je n'en ai pas d'autre : les prospérités de la France.

1805

*1<sup>er</sup> janvier. Paris.* — Ah! mon Dieu, comme vous avez les bras rouges! Vous avez là une robe bien sale!... Est-ce que vous ne changez jamais de robe? Je vous ai déjà vu celle-là vingt fois. Pourquoi n'avez-vous pas de rouge? Vous êtes trop pâle. Comment? Une femme qui oublie son rouge! Cela ne t'arriverait jamais, à toi, Joséphine!

*1<sup>er</sup> février.* — Nous avons nommé grand-amiral de l'Empire notre beau-frère le maréchal Murat.

*27 février.* — Le temps n'est pas éloigné où nous commencerons enfin nos opérations.

*15 mars. La Malmaison.* [ *Au vice-amiral Ganteaume.* ] — Nous voilà au 15 mars, il n'y a donc plus un moment à perdre. Ne perdez pas de vue les grandes destinées que vous tenez dans les mains. Si vous ne manquez pas d'audace, le succès est infaillible. Nelson, dans la Méditerranée, a été violemment tourmenté par la tempête; il n'a que 12 vaisseaux.

*17 mars. Paris.* — L'Empereur des Français, Napoléon I<sup>er</sup>, est Roi d'Italie.

La couronne d'Italie est héréditaire dans sa descendance directe.

*20 mars. La Malmaison.* [Au maréchal Berthier.] — Mon cousin, je désire que vous écriviez au maréchal Bernadotte de faire voyager sous différents prétextes des individus dans les provinces polonaises russes, afin d'être constamment instruit des mouvements des troupes russes.

*21 mars.* [Au même.] — Mon cousin, je vois avec peine que l'on me propose tous les jours des avancemens rapides pour les officiers d'état-major, des lieutenants qui ne le sont que de deux, trois, quatre ans. L'on se croit ancien lorsqu'on date de l'an VII. Cependant il n'y a pas de régiment où il n'y ait huit capitaines de 1792 ayant des blessures et fait toutes les campagnes. J'en compte sept dans le 1<sup>er</sup> régiment, dix dans le 2<sup>e</sup>, huit dans le 3<sup>e</sup>, quatorze dans le 4<sup>e</sup>, quatorze dans le 5<sup>e</sup>, quinze dans le 6<sup>e</sup>, et ainsi de suite.

*22 mars.* [Au vice-amiral Villeneuve.] — J'attends avec impatience d'apprendre votre départ.

Monsieur le général Lauriston, mon aide de camp, l'escadre de Toulon est destinée à se combiner avec d'autres escadres. Il est absolument indispensable qu'elle soit partie avant le 5 germinal. Accélérez le départ par tous les moyens qui sont possibles; que rien ne vous retarde. Encoura-

gez l'amiral pour qu'il suive droit sa destination et n'hésite point dans les opérations dont les résultats seront si importants pour les destinées futures de la France. Nos amiraux ont besoin de hardiesse pour ne point prendre des frégates pour des vaisseaux de guerre, et des vaisseaux marchands pour des flottes. Il faut de la décision dans les délibérations, et, l'escadre une fois sortie, aller droit au but, et non relâcher dans des ports ou revenir.

3 avril. Troyes. — Un courrier m'arrive de Toulon et m'annonce le départ de l'escadre.

7 avril. Châlon-sur-Saône. — Je calcule que Nelson, par le temps qu'il a fait, a dû retourner à la Madeleine ou dans quelque port de Sardaigne, à raison des vents d'est qui ont régné quelques jours avant le départ de l'escadre.

11 avril. Lyon. [*Au vice-amiral Ganteaume.*] — Un courrier que je reçois de Cadix, en date du 8 germinal, me porte la nouvelle que l'amiral Gravina est prêt à partir avec 8 vaisseaux et 2 frégates, ce qui portera l'escadre du vice-amiral Villeneuve à 20 vaisseaux. Vous trouverez au Ferrol 8 vaisseaux espagnols et 4 français : j'espère donc que vous partirez du point de rendez-vous avec plus de 50 vaisseaux. Vous tenez dans vos mains les destinées du monde.

[*Au vice-amiral Ver Huell.*] — Monsieur le vice-amiral Ver Huell, mon intention est de réunir toute la flottille batave à Ambleteuse. L'heure de

la gloire n'est peut-être pas éloignée de sonner ; cela dépend, au reste, de quelques chances et de quelques événements.

20 avril. *Stupinigi.* [*Au vice-amiral Decrès.*] — L'amiral Nelson a encore une fois pris le change sur notre escadre. Je commence donc à n'avoir presque plus d'inquiétude. Vous verrez aussi que je ne prescris point au général Villeneuve de revenir sur-le-champ, mais d'attendre trente-cinq jours, afin que mon escadre de Brest ait encore le temps de le joindre ; par Dieu ! pressez-la donc.

[*A madame Mère.*] — M. Jérôme Bonaparte est arrivé à Lisbonne avec la femme avec laquelle il vit. J'ai fait donner l'ordre à cet enfant prodigue de se rendre à Milan. M<sup>lle</sup> Patterson, qui vit avec lui, a pris la précaution de se faire accompagner par son frère. J'ai donné l'ordre qu'elle fût renvoyée en Amérique. Je traiterai ce jeune homme sévèrement si, dans la seule entrevue que je lui accorderai, il se montre peu digne du nom qu'il porte, et s'il persiste à vouloir continuer sa liaison. S'il n'est point disposé à laver le déshonneur qu'il a imprimé à mon nom en abandonnant ses drapeaux et son pavillon pour une misérable femme, je l'abandonnerai à jamais, et peut-être ferai-je un exemple qui apprenne aux jeunes militaires à quel point leurs devoirs sont sacrés et l'énormité du crime qu'ils commettent, lorsqu'ils abandonnent leurs drapeaux pour une femme.

23 avril. — Villeneuve a joint Gravina devant Cadix le (10).

[*Au vice-amiral Decrès.*] — Tenez secret le passage à Cadix et le départ des escadres. Faites mettre dans les journaux hollandais qu'une escadre française a débarqué en Egypte 10.000 hommes ; que l'amiral a manœuvré avec beaucoup d'habileté pour tromper Nelson ; qu'il a feint de passer le détroit, mais que, pendant la nuit, il l'a repassé et est allé sur la côte d'Afrique.

[*A M. Cambacérés.*] — Mon Cousin, je crois qu'au Conseil d'Etat on n'entre pas assez dans les besoins des manufactures.

Les Etats ne prospèrent point par l'idéologie.

[*A M. Fouché.*] — Faites imprimer quelques articles habilement faits, pour démentir la marche des Russes, l'entrevue de l'empereur de Russie avec l'empereur d'Autriche, et ces ridicules bruits-fantômes nés de la brume et du spleen anglais. Remuez-vous donc un peu plus pour soutenir l'opinion. Dites aux rédacteurs que, quoique éloigné, je lis les journaux ; que, s'ils continuent sur ce ton, je solderai leur compte.

[*Au maréchal Soult.*] — Faites-moi connaître si, en quinze jours, les chevaux, les approvisionnements, les hommes, et tout pourra être embarqué. Ne répondez pas métaphysiquement à cette question, mais voyez les magasins et les différents dépôts.

26 avril. [Au maréchal Davoût.] — Ne vous laissez point endormir par les apparences. On peut mettre deux mois pour aller à Milan, mais mettre très peu de jours pour revenir de Milan à Boulogne.

2 mai. *Alexandrie.* — Monsieur Talleyrand, comme les phrases des lettres que je signe, quand ce n'est pas moi qui les ai rédigées, sont souvent composées par Durand et compagnie, il n'est pas extraordinaire qu'après la lettre qu'on m'a fait écrire à l'Ordre équestre, l'empereur d'Allemagne se soit enhardi à attaquer les princes. Il y a des gens qui me croient sans bile et sans griffes. Écrivez-leur, pardieu ! qu'ils ne s'y fient pas. Le métier des relations extérieures était toujours de faire ces lettres de protocole ; il faut en charger un bureau à part ; je joue un trop sot rôle en signant ainsi.

Un courrier de Naples m'apprend que Nelson était sur le Maritimo le (22 avril), et a appris là seulement que l'escadre de Toulon avait passé le détroit de Gibraltar.

4 mai. — Si l'Espagne envoie les 6 vaisseaux de Carthagène à Toulon, je ferai une telle peur aux Anglais qu'ils seront forcés d'y tenir une force imposante, car je menacerai l'Égypte de tant de manières et si évidemment, qu'ils craindront un grand coup ; ils croiront que mes escadres sont aux Indes Orientales, ce qui dès lors paraîtrait être une opération combinée.

8 mai. *Pavie.* — Au (14 juillet) je serai sur la



côte, et au (19) j'attendrai le retour de mes escadres.

22 mai. Milan. [A M. Fouché.]— Faire des articles contre la princesse Dolgorouki, qui se répand à Rome en propos indécents et ridicules. Vous savez qu'elle a vécu longtemps avec un chanteur; et ses diamants, dont elle fait tant de bruit, sont de Potemkin et sont le fruit de son déshonneur. Il vous sera possible de vous procurer des renseignements sur elle, et de la tourner en ridicule. Elle veut passer pour une femme d'esprit; elle est liée avec la reine de Naples, et, ce qui est aussi étonnant, avec M<sup>me</sup> de Staël.

26 mai. *Prise de la couronne de fer comme roi d'Italie.* — Dio mi la donna, guai a chi la tocca!

27 mai. — Le couronnement s'est fait hier avec pompe. L'église était très-belle. La cérémonie s'est passée aussi bien qu'à Paris, avec cette différence que le temps était superbe. En prenant la couronne de fer et la mettant sur ma tête, j'ai ajouté ces paroles : Dieu me la donne, malheur à qui y touche. J'espère que ce sera une prophétie.

30 mai. Milan. — Monsieur Decrès, je ne sais pourquoi vous désirez tant mon retour à Paris. Rien n'est plus propre que mon voyage à cacher mes projets et à donner le change aux ennemis qui prendront davantage confiance et lâcheront quelques vaisseaux de plus dans les mers éloignées.

[A *Fouché.*] — Faites faire des caricatures : Un Anglais, une bourse à la main, priant différentes puissances de recevoir son argent, etc. C'est là la véritable direction à donner. Faites dire en Hollande que des nouvelles de Madère portent que Ville-neuve a rencontré un convoi de cent voiles anglaises allant aux Indes, et l'a enlevé.

1<sup>er</sup> juin. — Je vais réunir le territoire de Gènes à mon empire,

[A *M. Fouché.*] — Je lis dans un journal qu'on veut jouer une tragédie de Henri IV. Cette époque n'est pas assez éloignée pour ne point réveiller des passions. La scène a besoin d'un peu d'antiquité. Pourquoi n'engageriez-vous pas M. Raynouard à faire une tragédie du passage de la première à la seconde race ? Au lieu d'être un tyran, celui qui succéderait serait le sauveur de la nation. L'oratorio de *Saül* n'est pas autre chose ; c'est un grand homme succédant à un roi dégénéré.

7 juin. — Désirant donner au prince Eugène, notre beau-fils, un témoignage éclatant de la confiance que nous mettons dans ses sentiments de fidélité à notre personne, et voulant pourvoir, pendant notre absence, au gouvernement de notre royaume d'Italie, nous l'avons nommé et institué, nommons et instituons, par les présentes, Vice-Roi de notre dit royaume.

Instruction pour le Prince Eugène :

Mon cousin, en vous confiant le gouvernement

de notre royaume d'Italie, nous ne saurions vous recommander trop de circonspection et de prudence. Nos sujets d'Italie sont naturellement plus dissimulés que ne le sont les citoyens de la France. Vous n'avez qu'un moyen de conserver leur estime et d'être utile à leur bonheur, c'est de n'accorder votre confiance entière à personne, de ne dire à personne ce que vous pensez des ministres et des grands officiers qui vous environnent.

Montrez pour la nation que vous gouvernez une estime qu'il convient de manifester d'autant plus que vous découvrirez des motifs de l'estimer moins. Il viendra un temps où vous reconnaîtrez qu'il y a bien peu de différence entre un peuple et un autre.

Parlez le moins possible : vous n'êtes pas assez instruit, et votre éducation n'a pas été assez soignée pour que vous puissiez vous livrer à des discussions d'abandon. Sachez écouter, et soyez sûr que le silence produit souvent le même effet que la science. Ne rougissez pas d'interroger. Quoique vice-roi, vous n'avez que vingt-trois ans, et quelque chose que dise la flatterie, tout le monde connaît secrètement ce que vous savez, et vous accorde plus d'estime par l'espérance de ce que vous serez que par l'opinion de ce que vous êtes.

Présidez peu le Conseil d'Etat ; vous n'avez pas assez de connaissances pour le présider avec succès.

8 juin.—Lucien préfère une femme déshonorée, qui lui a donné un enfant avant qu'il fût marié avec

elle à l'honneur de son nom et de sa famille. Je ne puis que gémir d'un si grand égarement d'un homme que la nature a fait naître avec des talents, et qu'un égoïsme sans exemple a arraché à de belles destinées et a entraîné loin de la route du devoir et de l'honneur.

28 juin. *Plaisance*. — Nelson est parti et est allé en Amérique ; le but de Villeneuve est si difficile à deviner que même Nelson, se ravitaillant à la Barbade, ne croira pas faire une si grande faute en perdant trois ou quatre jours, puisque Villeneuve n'est pas attaquant dans la rade de la Martinique. Je compte Villeneuve parti pour se rendre au Ferrol, du (9 au 29 juin), avant que Nelson puisse paraître. Je hâterai mon arrivée de quelques jours, parce que je pense que l'arrivée de Nelson en Amérique pourrait pousser Villeneuve à partir pour le Ferrol.

13 juillet. *Fontainebleau*. — Je suis arrivé à Fontainebleau quatre-vingt-cinq heures après mon départ de Turin. Cependant j'ai perdu trois heures de plus que je ne l'aurais dû au Mont-Cenis, et je me suis arrêté constamment, à cause de l'Impératrice, une ou deux heures pour déjeuner, et une ou deux heures pour dîner ; ce qui m'a fait perdre encore huit ou neuf heures.

14 juillet. — On a mis dans nos journaux une généalogie aussi ridicule que plate de la maison Bonaparte. Ces recherches sont bien puérides, et à

tous ceux qui demanderaient de quel temps date la maison Bonaparte, la réponse est bien facile : elle date du 18 Brumaire.

18 juillet. *Saint-Cloud*. — J'avais prévu, dans mes instructions, que l'ennemi devait disparaître de Brest ; voilà quatre jours, à ce qu'il paraît, qu'il n'a paru ; ce qui, joint à la disparition de la croisière de Rochefort, ne peut guère laisser de doute sur l'arrivée de Villeneuve. L'amiral Gardner s'est porté à la rencontre de Villeneuve, qui, probablement, éprouvera quelques jours de retard pour opérer la jonction du Ferrol.

20 juillet. [*Au vice-amiral Ganteaume, à Brest.*] — Nous vous avons déjà fait donner l'ordre de sortir et de chasser les frégates ennemies et de reconnaître où l'ennemi s'est porté. Si l'ennemi n'est pas en vue, et qu'il se soit porté sur le Ferrol ou qu'il soit très éloigné en pleine mer, à la rencontre de l'amiral Villeneuve, notre intention est que vous vous portiez devant Boulogne, où tout est préparé et où, maître trois jours de la mer, vous nous mettez à même de terminer le destin de l'Angleterre.

Lorsque vous recevrez cette lettre, nous serons déjà de notre personne à Boulogne-sur-Mer, et tout sera embarqué.

De grands événements se passent ou vont se passer ; ne rendez pas inutiles les forces que vous commandez. Si l'ennemi se dégarnit devant vous c'est qu'il est persuadé que l'offensive doit venir de l'a-

miral Villeneuve. Trompez ses calculs en prenant vous-même l'initiative.

Ayez de la prudence ; mais ayez aussi de l'audace.

31 juillet. — Les renseignements que je reçois d'Italie sont tous à la guerre, et véritablement l'Autriche ne garde plus aucun ménagement.

3 août. *Camp de Boulogne.* — Il n'y a aucune espèce de doute que l'Autriche arme.

6 août. [A M. Daru.] — Mon intention est de tourner spécialement les arts vers des sujets qui tendraient à perpétuer le souvenir de ce qui s'est fait depuis quinze ans. Il est étonnant, par exemple, que je n'aie pu obtenir que les Gobelins laissassent de côté l'histoire sainte et occupassent enfin leurs artistes de cette foule d'actions de tout genre qui ont distingué l'armée et la nation, événements qui ont élevé le trône.

8 août. — L'escadre combinée a eu un combat devant le Ferrol ; elle a rempli le but de sa mission, qui était sa jonction avec l'escadre du Ferrol. Elle a donné chasse à l'escadre ennemie, et elle est restée pendant quatre jours maîtresse du champ de bataille.

9 août. [A M. Barbé-Marbois.] — Rassurez les hommes à argent ; faites-leur entendre qu'il ne sera rien hasardé qu'avec sûreté ; que mes affaires sont trop belles pour rien hasarder qui puisse mettre à

trop de hasards le bonheur et la prospérité de mon peuple. Sans doute que, de ma personne, je débarquerai avec mon armée, tout le monde doit en sentir la nécessité ; mais moi et mon armée ne débarquerons qu'avec toutes les chances convenables.

Les escadres ont mouillé à la Corogne. Lauriston m'écrit que l'on continuera ; que les capitaines et les matelots sont parfaits ; que Villeneuve, qui du reste a du talent, met trop de temps à se décider.

13 août. [A Joséphine.] — Je n'ai pas souvent de vos nouvelles. Vous oubliez vos amis ; ce n'est pas bien. Je ne savais pas que les eaux de Plombières eussent la vertu du fleuve Léthé.

Il me semble que c'est en buvant ces eaux de Plombières que vous disiez : « Ah ! Bonaparte, si je meurs, qui est-ce qui t'aimera ? » Il y a bien loin de là, n'est-ce pas ? Tout finit, la beauté, l'esprit, le sentiment, le soleil lui-même ; mais ce qui n'aura jamais de terme, c'est le bien que je veux, le bonheur... et la bonté de ma Joséphine. Je ne serai pas plus tendre si vous en faites des risées.

Adieu, mon amie, j'ai fait hier attaquer la croisière anglaise ; tout a bien été.

13 août. [A Cambacérès.] — Vous verrez dans le *Moniteur* des articles qui vous feront croire à la guerre prochaine avec l'Autriche. Le fait est que cette puissance arme ; je veux qu'elle désarme ; si elle ne le fait pas, j'irai avec 200.000 hommes lui faire une bonne visite dont elle se souviendra long-

temps. Cependant, si l'on vous consulte, et dans vos discours, dites que vous ne croyez pas à la guerre, par la raison que je me suis éveillé de bonne heure. Il faudrait en effet être bien fou pour me faire la guerre. Certes, il n'y a pas en Europe une plus belle armée que celle que j'ai aujourd'hui.

*Pont-de-Briques.* — Mon parti est pris : je veux attaquer l'Autriche et être à Vienne avant le mois de novembre prochain, pour faire face aux Russes s'ils se présentent ; ou bien je veux, et c'est là le mot, qu'il n'y ait qu'un régiment autrichien dans le Tyrol. Je veux qu'on me laisse faire tranquillement la guerre avec l'Angleterre.

Monsieur Decrès, expédiez un courrier extraordinaire au Ferrol. Témoignez à l'amiral Villeneuve mon mécontentement de ce qu'il perd un temps aussi important.

[*Au vice-amiral Villeneuve.*] — Prévenez par un courrier extraordinaire l'amiral Gauteaume de votre départ. Enfin jamais, pour un plus grand but, une escadre n'aura couru quelques hasards, et jamais mes soldats de terre et de mer n'auront pu répandre leur sang pour un plus grand et un plus noble résultat. Pour le grand objet de favoriser une descente chez cette puissance qui depuis six siècles opprime la France, nous pourrions tous mourir sans regretter la vie. Tels sont les sentiments qui doivent vous animer, qui doivent animer tous mes



soldats. L'Angleterre n'a pas aux Dunes plus de 4 vaisseaux de ligne.

20 août. — Le temps est très inconstant. Il pleut ici beaucoup. Les escadres combinées ont appareillé du Ferrol au nombre de 3 $\frac{1}{4}$  vaisseaux. Au moment même, une division de la flottille double le cap Grisnez et a un engagement avec les Anglais.

Le (2 août), Nelson était encore au cap Saint-Vincent; il était, à ce qu'il paraît, encore très mal approvisionné.

22 août. — J'estime que Villeneuve n'a pas le caractère nécessaire pour commander une frégate. C'est un homme sans résolution et sans courage moral. Deux vaisseaux espagnols se sont abordés; quelques hommes sont tombés malades à bord de ses vaisseaux; joignez à cela une contrariété de deux jours dans les vents, un bâtiment ennemi qui est venu l'observer, un bruit que Nelson est réuni à Calder: et ses projets sont changés, lorsque, isolément, ces objets les uns auprès des autres ne sont rien. C'est un homme qui n'a aucune habitude de la guerre et qui ne la sait pas faire.

[*Au vice-amiral Villeneuve.*] — Monsieur le Vice-amiral Villeneuve, j'espère que vous êtes arrivé à Brest. Partez, ne perdez pas un moment, et, avec mes escadres réunies, entrez dans la Manche. L'Angleterre est à nous. Nous sommes tous prêts, tout est embarqué. Paraissez vingt-quatre heures, et tout est terminé.

23 août. — Je vois qu'il est urgent de prendre un parti décisif. Je n'ai, en réalité, rien à attendre de l'explication de l'Autriche.

Mon parti est pris.

Mon escadre est sortie le (17 août) du Ferrol avec 34 vaisseaux ; elle n'avait pas d'ennemis en vue. Si elle suit ses instructions, se joint à l'escadre de Brest et entre dans la Manche, il est encore temps : je suis maître de l'Angleterre. Si, au contraire, mes amiraux hésitent, manœuvrent mal et ne remplissent pas leur but, je n'ai d'autre ressource que d'attendre l'hiver pour passer avec la flottille. L'opération est hasardeuse. Dans cet état de choses, je cours au plus pressé. Je me trouve avec 200.000 hommes en Allemagne et 25.000 hommes dans le royaume de Naples. Je marche sur Vienne, et ne pose les armes que je n'aie Naples et Venise, et augmenté tellement les Etats de l'électeur de Bavière que je n'aie plus rien à craindre de l'Autriche. L'Autriche sera pacifiée certainement, de cette manière, pendant l'hiver. Je ne reviens point à Paris que je n'aie touché barre.

Mon intention est de gagner quinze jours. Je veux me trouver dans le cœur de l'Allemagne avec 300.000 hommes, sans qu'on s'en doute.

24 août. — Je n'ai plus de nouvelles de mes flottes. Je continue à passer en revue les différentes divisions de mon armée.

25 août. [A M. Talleyrand.] — Mon mouvement est commencé. Vous direz que, mes frontières

étant dégarnies, je fais marcher 25.000 hommes pour les garnir. Il ne faut plus d'audace, il faut de la pusillanimité. Il s'agit de me gagner vingt jours, et d'empêcher les Autrichiens de passer l'Inn pendant que je me porterai sur le Rhin.

Je n'aurais pas cru les Autrichiens aussi décidés, mais je me suis tant trompé en ma vie que je n'en rougis pas.

M. le maréchal Murat partira demain, sous le nom du colonel Beaumont, se rendra droit à Mayence, où il ne fera que changer de chevaux. Il traversera Francfort et, à cette occasion, reconnaîtra Offenbach, se rendra à Würzburg, reconnaîtra la place, y séjournera un jour et demi, et verra les liaisons de cette place avec Mayence et le Danube, en se faisant rendre compte des débouchés sur Ulm, Ingolstadt et Ratisbonne. De là il se rendra à Bamberg, et fera en sorte d'être à Strasbourg le 11 septembre.

24 août. — Le prince Murat sera nommé lieutenant de l'Empereur, commandant en chef de l'armée en l'absence de Sa Majesté.

29 août. — L'Angleterre deviendra bien petite quand la France trouvera deux ou trois amiraux qui osent affronter la mort.

31 août. — Tout est parti ; je serai en mesure le (27 septembre). J'ai donné l'armée d'Italie à Masséna. L'Autriche est très-insolente ; elle redouble ses préparatifs. Mon escadre est entrée à Cadix.

2 septembre. — Je pars dans une heure pour Paris.

4 septembre. *La Malmaison.* [*Au vice-amiral Decrès.*]— L'amiral Villeneuve vient de combler la mesure. Cela n'a plus de nom. Faites-moi un rapport sur toute l'expédition. Villeneuve est un misérable qu'il faut chasser ignominieusement. Sans combinaisons, sans courage, sans intérêt général, il sacrifierait tout, pourvu qu'il sauve sa peau!

13 septembre. *Saint-Cloud.* — Les Autrichiens ont passé l'Inn, le (10 septembre). L'électeur de Bavière s'est retiré sur Wurzburg.

Je voulais réunir 40 ou 50 vaisseaux de guerre dans le port de la Martinique, par des opérations combinées de Toulon, de Cadix, du Ferrol et de Brest ; les faire revenir tout d'un coup sur Boulogne ; me trouver pendant quinze jours maître de la mer ; avoir 150.000 hommes et 10.000 chevaux, débarquer en Angleterre, m'emparer de Londres et de la Tamise. Ce projet a manqué de réussir. Si l'amiral Villeneuve, au lieu d'entrer au Ferrol, se fût contenté de rallier l'escadre espagnole, et eût fait voile sur Brest pour s'y réunir avec l'amiral Ganteaume, mon armée débarquait, et c'en était fait de l'Angleterre.

Pour faire réussir ce projet, il fallait réunir 150.000 hommes à Boulogne, y avoir 4.000 bâtiments de flottille, un immense matériel ; embarquer tout cela, et pourtant empêcher l'ennemi de

se douter de mon projet : cela paraissait impossible. Si j'y ai réussi, c'est en faisant l'inverse de ce qu'il fallait faire. Si 50 vaisseaux de ligne devaient venir protéger le passage de l'armée en Angleterre il n'y avait besoin d'avoir à Boulogne que des bâtimens de transport ; et ce luxe de prames, de chaloupes canonnières, de bateaux plats, de péniches tous bâtimens armés, était parfaitement inutile. Si j'eusse ainsi réuni 4.000 bâtimens, c'étaient des canons opposés à des canons, des bâtimens de guerre opposés à des bâtimens de guerre, et l'ennemi a été dupe. Il a cru que je me proposais de passer de vive force, par la seule force militaire de la flottille. L'idée de mon véritable projet ne lui est point venue ; et lorsque, les mouvemens de mes escadres ayant manqué, il s'est aperçu du danger qu'il avait couru, l'effroi a été dans les conseils de Londres, et tous les gens sensés ont avoué que jamais l'Angleterre n'avait été si près de sa perte.

*18 septembre.* [Au maréchal Masséna, commandant en chef l'armée d'Italie, à Valeggio.] — Vous devez avoir près de 60.000 hommes sous vos ordres ; c'est un tiers de plus que je n'ai jamais eu. Je me confie à votre bravoure et à vos talens. Gagnez-moi des victoires.

*23 septembre.* — Je pars pour Strasbourg demain à quatre heures du matin.

*26 septembre. Strasbourg.* — Toute l'armée a

passé le Rhin. Nos manœuvres vont bientôt commencer.

*27 septembre.* — Tout marche à grand train. Les Autrichiens sont sur les débouchés de la forêt Noire ; Dieu veuille qu'ils y restent, ma seule crainte est que nous leur fassions trop peur. Si j'ai le bonheur que l'armée autrichienne s'endorme encore trois ou quatre jours sur l'Iller, je l'aurai tournée, et j'espère qu'il ne s'en échappera que des débris.

*29 septembre.* — Le roi de Prusse vient de mettre son armée sur le grand complet de guerre.

Le temps est superbe ; j'espère que j'aurai un bon automne.

[*Au maréchal Ney.*] — Je vous compte arrivé à Stuttgart. Le maréchal Lannes se porte à Ludwigsburg ; il sera prêt à voler à votre secours si vous en avez besoin. Le prince Murat se porte à Rastadt. Instruisez-le de ce qui se passe.

*30 septembre.* — Soldats ! la guerre de la troisième coalition est commencée. L'armée autrichienne a passé l'Inn, violé les traités, attaqué et chassé de sa capitale notre allié. Vous-mêmes vous avez dû accourir à marches forcées à la défense de nos frontières. Mais déjà vous avez passé le Rhin. Nous ne nous arrêterons plus que nous n'ayons assuré l'indépendance du Corps germanique, secouru nos alliés et confondu l'orgueil des injustes agresseurs.

Je vais partir cette nuit, pour m'appuyer au maréchal Soult et tourner Ulm. Malheur aux Autrichiens, s'ils me laissent gagner quelques marches ! J'espère me trouver avec toute mon armée entre le Lech et l'Isar.

2 octobre. *Quartier impérial, Ettlingen.* — L'ennemi fait des marches et contre-marches et paraît fort embarrassé.

[*A Joséphine.*] — Je pars pour Stuttgart, où je serai ce soir. Les grandes manœuvres commencent. L'armée de Wurtemberg et de Bade se réunit à la mienne. Je suis en bonne position, et je t'aime.

3 octobre. *Ludwigsburg.* — Je suis logé chez l'Electeur, qui s'est définitivement mis avec nous.

4 octobre. — Il n'y a encore rien de nouveau. Toute mon armée marche. Le temps est superbe. Ma réunion avec les Bavares est faite.

Monsieur Champagny, je suis ici à la cour de Wurtemberg et, tout en faisant la guerre, j'y ai entendu hier de très bonne musique. Le chant allemand m'a paru cependant un peu baroque. La réserve marche-t-elle ? Où en est la conscription de 1806 ?

5 octobre. — Le 15 et le 16 nous serons tous depuis Donauwerth jusqu'à Ingolstadt ; jamais une aussi grande quantité de troupes n'aura occupé un si petit espace.

8 octobre. — J'ai passé hier le Danube et le Lech. J'ai fait attaquer Augsbourg et Aichach.

Douze bataillons de grenadiers viennent d'être enveloppés à Wertingen entre le Lech et le Danube; artillerie, drapeaux et la plus grande partie du corps ont été pris.

Je me porte sur les derrières d'Ulm. Tous les jours deviennent intéressants, et si l'ennemi fait quelques fautes, elles peuvent avoir des résultats funestes pour lui.

[*Au maréchal Soult.*] — Les grenadiers de Lannes ne se donneront pas de repos avant d'être à Zusmarshausen, et je dirigerai ce soir la division Suchet suivant les nouvelles que j'aurai d'ici à deux heures. Ne vous donnez aucun repos, et songez que, soit de jour ou de nuit, il faut que vous m'enleviez ce corps. Le moins que vous puissiez m'envoyer, c'est 3 ou 4.000 prisonniers.

9 octobre. [*Au prince Murat.*] — J'ai dirigé d'Hautpoul sur Wertingen. Moi-même, avec toute ma Garde, j'irai coucher à Augsbourg, où je compte que le maréchal Soult est arrivé à l'heure qu'il est. Interceptez la grande route d'Augsbourg à Ulm, et poussez le général Walther entre Augsbourg et Landsberg et placez le maréchal Lannes de manière que, si demain à la pointe du jour Augsbourg était attaqué, les trois divisions de ce maréchal puissent s'y porter.

10 octobre. [*Zusmarshausen.*] — Le temps s'est



gâté depuis deux jours; il fait beaucoup de pluie. Le combat de Wertingen fait beaucoup d'honneur aux dragons et à la cavalerie. C'est un petit succès fort agréable pour Murat, qui commandait.

Je tiens l'armée ennemie cernée dans Ulm; elle a été défaite hier soir par le corps de Ney.

On n'a jamais vu une armée marcher avec une meilleure volonté, ayant plus d'ardeur et de confiance.

L'Empereur a passé en revue les dragons, au village de Zusmarshausen; il s'est fait présenter le nommé Marcate, dragon du 4<sup>e</sup> régiment, un des plus braves soldats de l'armée, qui, au passage du Lech, avait sauvé son capitaine, qui peu de jours auparavant l'avait cassé de son grade de sous-officier. Sa Majesté lui a donné l'aigle de la Légion d'honneur.

11 octobre. [*Augsbourg.*] — L'armée du prince Ferdinand est entièrement tournée, et le prince Murat, avec les dragons et les corps des maréchaux Lannes et Ney, est à sa suite. Le maréchal Bernadotte a dû entrer aujourd'hui à Munich.

12 octobre. — Le découragement de l'armée autrichienne n'a pas d'exemple. Nos plus mauvais régiments de chasseurs attaquent, en nombre inférieur, les gros régiments de cuirassiers et les mettent en déroute; l'infanterie ne tient nulle part.

[*A Joséphine.*] — Mon armée est entrée à Mu-

nich. L'ennemi est au delà de l'Inn d'un côté; l'autre armée, de 60.000 hommes, je la tiens bloquée sur l'Iller. L'ennemi est battu, a perdu la tête et tout m'annonce la plus heureuse campagne, la plus courte et la plus brillante qui ait été faite. Je pars dans une heure pour Burgau.

[*Au maréchal Soult.*] — Ce soir même si les nouvelles de Munich me le permettent, je ferai jeter une division de Davoût sur Landsberg, où elle sera à votre disposition. Je vous recommande de faire crever vos chevaux à vos aides-de-camp et à vos adjoints.

Il ne s'agit pas de battre l'ennemi, il faut qu'il n'en échappe pas un. Assemblez vos généraux quand vous serez à Memmingen, et faites-leur connaître que j'é compte que, dans cette circonstance importante, on n'épargne rien de ce qui peut rendre notre succès complet et absolu; que cette journée doit être dix fois plus célèbre que celle de Marengo; que, dans les siècles les plus reculés, la postérité connaîtra en détail ce que chacun aura fait; que si je n'avais voulu que battre l'ennemi, je n'aurais pas eu besoin de tant de marches et de fatigues, mais que je veux le prendre.

*10 heures et demie du soir.* — Je reçois à l'instant une lettre du prince Murat. L'ennemi est à Ulm, et y a 40.000 hommes.

L'Empereur était sur le pont du Lech, lorsque le corps d'armée du général Marmont a défilé. Il a fait former en cercle chaque régiment, leur a parlé

de la situation de l'ennemi, de l'imminence d'une grande bataille, et de la confiance qu'il avait en eux. Cette harangue avait lieu pendant un temps affreux. Il tombait une neige abondante, et la troupe avait de la boue jusqu'aux genoux, mais les paroles de l'Empereur étaient de flamme ; en l'écoutant, le soldat oubliait ses fatigues et ses privations, et était impatient de voir arriver l'heure du combat.

*15 octobre. Elchingen.* — La journée est affreuse. Il y a huit jours que l'Empereur ne s'est débotté.

*19 octobre. [A l'impératrice Joséphine.]* — J'ai été, ma bonne Joséphine, plus fatigué qu'il ne le fallait. Huit jours toute la journée l'eau sur le corps et les pieds froids m'ont fait un peu de mal ; mais la journée d'aujourd'hui, où je n'ai pas sorti, m'a reposé.

J'ai rempli mon dessein ; j'ai détruit l'armée autrichienne par de simples marches ; j'ai fait 60.000 prisonniers, pris 120 pièces de canon, plus de 90 drapeaux et plus de 30 généraux.

Je vais me porter sur les Russes. Ils sont perdus. Je suis content de mon armée. Je n'ai perdu que 1.500 hommes, dont les deux tiers faiblement blessés.

Adieu, ma Joséphine, mille choses aimables. Le corps de Werneck vient de mettre bas les armes à Nœrdlingen, et s'est rendu au prince Murat.

La garnison d'Ulm pose demain les armes à

trois heures après-midi. Il y a 27.000 hommes, dont 3.000 à cheval, et 60 pièces de canon attelées.

*21 octobre. — Quartier impérial, Elchingen. —* Soldats de la Grande Armée ! en quinze jours nous avons fait une campagne. Ce que nous nous proposons est rempli. Nous avons chassé les troupes de la maison d'Autriche de la Bavière, et rétabli notre alliée dans la souveraineté de ses États. Cette armée qui, avec autant d'ostentation que d'imprudence, était venue se placer sur nos frontières, est anéantie. Mais qu'importe à l'Angleterre ? Son but est rempli. Nous ne sommes plus à Boulogne.

Des 100.000 hommes qui composaient cette armée, 60.000 sont prisonniers ; ils vont remplacer nos conscrits dans les travaux de nos campagnes : deux cents pièces de canon, tout le parc, 90 drapeaux, tous les généraux sont en notre pouvoir.

Soldats, ce succès est dû à votre confiance sans bornes dans votre Empereur, à votre patience à supporter les fatigues, les privations de toute espèce, à votre rare intrépidité.

Mais nous ne nous arrêterons pas là : vous êtes impatients de commencer une seconde campagne. Cette armée russe que l'or de l'Angleterre a transportée des extrémités de l'univers, nous allons lui faire éprouver le même sort. A ce combat est attaché plus spécialement l'honneur de l'infanterie ; c'est là que va se décider pour la seconde fois cette

question, qui l'a déjà été en Suisse et en Hollande : Si l'infanterie française est la seconde ou la première de l'Europe? Il n'y a point là de généraux contre lesquels je puisse avoir de la gloire à acquérir; tout mon soin sera d'obtenir la victoire avec le moins possible d'effusion de sang; mes soldats sont mes enfants.

*22 octobre. Augsbourg.* — On est rempli d'étonnement lorsqu'on considère la marche du prince Murat depuis Albeck jusqu'à Nuremberg. Quoique se battant toujours, il est parvenu à gagner de vitesse l'ennemi, qui avait deux marches sur lui. Le résultat de cette prodigieuse activité a été la prise de 1.500 chariots, de 50 pièces de canon, de 16.000 hommes, y compris la capitulation du général Werneck, et d'un grand nombre de drapeaux; 18 généraux ont posé les armes, 3 ont été tués.

*23 octobre.* — Les deux dernières nuits m'ont bien reposé, et je vais partir demain pour Munich.

*27 octobre. Munich.* — Je manœuvre contre l'armée russe, qui est en position derrière l'Inn, et assez forte.

Avant quinze jours, j'aurai en tête 100.000 Russes et 60.000 Autrichiens venus soit d'Italie, soit des autres corps qui étaient en réserve dans la monarchie. Je les vaincrai, mais probablement cela me coûtera quelques pertes.

*30 octobre. Braunau.* — Il tombe de la neige à gros flocons.

2 novembre. Ried. — Le froid a pris le dessus ; il est assez vif. Ce temps plus sec a l'avantage d'être plus sain et plus favorable à la marche.

3 novembre. Haag. [A l'Impératrice.] — Mes affaires vont d'une manière satisfaisante ; mes ennemis doivent avoir plus de soucis que moi.

5 novembre. Linz. — Mon avant-garde est à six marches de Vienne.

Murat ne perd pas l'ennemi de vue.

6 novembre. [Au prince Murat.] — L'officier que vous m'avez envoyé est si bête qu'il n'a pu rien m'expliquer, et votre lettre ne donne non plus aucun renseignement ; de sorte qu'on ne sait pas si l'ennemi a battu en retraite, s'il a pris position, le nombre de pièces d'artillerie, et la partie de la division Oudinot qui a donné.

13 novembre. Burkersdorf. — Je suis entré à Vienne ce matin.

14 novembre. Château de Schœnbrunn. — Le corps d'armée du maréchal Soult a traversé Vienne à neuf heures du matin ; celui du maréchal Davout la traverse en ce moment.

15 novembre. — Toutes les colonnes de l'armée se trouvent déjà en Moravie et à plusieurs journées au-delà du Danube.

[Au prince Joseph Napoléon.] — Je manœuvre aujourd'hui contre l'armée russe, et dans cette cir-

constance, j'ai été peu content de Bernadotte. Il m'a fait perdre un jour, et d'un jour dépend le destin du monde. Je désire beaucoup voir Junot ; car je me convains tous les jours davantage que les hommes que j'ai formés sont, sans comparaison, les meilleurs. Je continue à être fort content de Murat, de Lannes, de Davoût, de Soult, de Ney et de Marmont. Mon intention est de rendre si riches les généraux et officiers qui m'ont bien servi que je n'entends pas qu'ils déshonorent par la cupidité le plus noble métier, en s'attirant la déconsidération du soldat.

16 novembre. [*A l'Impératrice.*] — J'écris à M. d'Harville pour que tu partes, et que tu te rendes à Bade, de là à Stuttgart et de là à Munich. Sois honnête, mais reçois tous les hommages : l'on te doit tout, et tu ne dois rien que par honnêteté.

Je pars pour mon avant-garde. Il fait un temps affreux, il neige beaucoup ; du reste, toutes mes affaires vont bien.

20 novembre. — Il est ordonné au maréchal Soult de se rendre à Austerlitz.

23 novembre. *Quartier impérial, Brunn.* — Monsieur Talleyrand, je crois que les Autrichiens ont quelque chose de plus sérieux à penser qu'à enlever l'Electrice. Quand ils l'enlèveraient, que diable voulez-vous qu'ils en fassent ?

Je ne vais pas tarder à me rendre à Vienne, ayant pris le parti de donner du repos à mes troupes, qui en ont un excessif besoin.

25 novembre. [*A l'empereur de Russie.*] — Sire, j'envoie mon aide de camp, le général Savary, près Votre Majesté, pour la complimenter sur son arrivée à son armée. Je le charge de lui exprimer toute mon estime pour elle, et mon désir de trouver des occasions qui lui prouvent combien j'ambitionne son amitié. Qu'elle le reçoive avec cette bonté qui la distingue, et me tienne comme un des hommes les plus désireux de lui être agréables. Sur ce, je prie Dieu qu'il veuille avoir Votre Majesté Impériale en sa sainte et digne garde.

26 novembre. — Les empereurs d'Allemagne et de Russie sont à Olmutz. L'armée russe reçoit successivement différents renforts.

28 novembre. — Il est ordonné au général Caffarelli de mettre à l'ordre de sa division que l'on prépare les armes, que l'on se munisse de cartouches ; qu'il y aura grande bataille. Il parlera à ses généraux de brigade et à ses colonels, et il se mettra en marche, avec sa division, à une heure du matin.

Eh bien ! Marbot, combien y a-t-il de chasseurs à cheval présents dans ma garde ? Leur nombre est-il de 1.200 ?

(*Marbot* : Non, sire, je n'en ai compté que 1120.)

J'étais bien sûr qu'il en manquait beaucoup !

1<sup>er</sup> décembre. *Au bivouac, près d'Austerlitz.* [*A l'Armée.*] — Soldats, l'armée russe se présente devant vous pour venger l'armée autrichienne.



Les positions que nous occupons sont formidables ; pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc.

Soldats, je dirigerai moi-même tous vos bataillons ; je me tiendrai loin du feu si, avec votre bravoure accoutumée, vous portez le désordre et la confusion dans les rangs ennemis ; mais si la victoire était un moment incertaine, vous verriez votre Empereur s'exposer aux premiers coups, car la victoire ne saurait hésiter, dans cette journée surtout où il y va de l'honneur de l'infanterie française.

Avant demain au soir cette armée est à moi !

*8 heures et demie du soir.* — A sept heures et demie MM. les maréchaux se trouveront près de l'Empereur, à son bivouac, pour, selon les mouvements qu'aura faits l'ennemi pendant la nuit, donner de nouveaux ordres.

Le soir, il voulut visiter à pied et incognito tous les bivouacs ; mais à peine eut-il fait quelques pas qu'il fut reconnu. Il serait impossible de peindre l'enthousiasme des soldats en le voyant. Des fanaux de paille furent mis en un instant au haut de milliers de perches, et 80.000 hommes se présentèrent au-devant de l'Empereur en le saluant par des acclamations, les uns pour fêter l'anniversaire de son couronnement, les autres disant que l'armée donnerait le lendemain son bouquet à l'Empereur. Un des plus vieux grenadiers s'approcha de lui et lui dit : « Sire, tu n'auras pas besoin de t'exposer.

Je te promets, au nom des grenadiers de l'armée, que tu n'auras à combattre que des yeux, et que nous t'amènerons demain les drapeaux et l'artillerie de l'armée russe, pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement. » L'Empereur dit, en entrant dans son bivouac, qui consistait en une mauvaise cabane de paille sans toit que lui avaient faite les grenadiers : « Voilà la plus belle soirée de ma vie, mais je regrette de penser que je perdrai bon nombre de ces braves gens ; ils sont véritablement mes enfants. »

*2 décembre. Austerlitz.* — Aux premiers rayons du soleil, on aperçut les hauteurs de Pratzen se dégarnissant et l'ennemi descendant comme un torrent dans la plaine.

Combien vous faut-il de temps pour couronner la hauteur de Pratzen ?

(Soult : Moins de vingt minutes.)

En ce cas, attendons encore un quart d'heure.

Le prince Murat, les maréchaux Lannes et Soult partent au galop. Chaque maréchal rejoignit son corps. L'Empereur dit en passant sur le front de bandière de plusieurs régiments : Soldats, il faut finir cette campagne par un coup de tonnerre qui confonde l'orgueil de nos ennemis, et aussitôt les chapeaux au bout des baïonnettes et des cris de *Vive l'Empereur !* furent le véritable signal du combat.

*3 décembre.* — Soldats, je suis content de vous. Vous avez, à la journée d'Austerlitz, justifié tout

ce que j'attendais de votre intrépidité ; vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire. Une armée de 100.000 hommes, commandée par les empereurs de Russie et d'Autriche, a été, en moins de quatre heures, ou coupée ou dispersée. Ce qui a échappé à votre fer s'est noyé dans les lacs. Quarante drapeaux, les étendards de la garde impériale de Russie, cent vingt pièces de canon, vingt généraux, plus de 30.000 prisonniers, sont le résultat de cette journée à jamais célèbre. Cette infanterie tant vantée, et en nombre supérieur, n'a pu résister à votre choc, et désormais vous n'avez plus de rivaux à redouter.

Soldats, lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de notre patrie sera accompli, je vous ramènerai en France ; là vous serez l'objet de mes plus tendres sollicitudes. Mon peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira de dire : *J'étais à la bataille d'Austerlitz*, pour que l'on réponde : *Voilà un brave !*

La bataille d'Austerlitz est la plus belle de toutes celles que j'ai données. J'ai livré trente batailles comme celle-ci, mais je n'en ai aucune où la victoire ait été si décidée et le destin si peu balancé. La garde à pied n'a pu donner ; elle en pleurait de rage.

Ce soir, je suis couché dans le beau château de M. de Kaunitz, et j'ai changé de chemise, ce qui ne m'était pas arrivé depuis huit jours. Je vais dormir deux ou trois heures.

L'empereur d'Allemagne m'a envoyé ce matin le prince Liechtenstein pour me demander une entrevue. Il est possible que la paix s'ensuive assez rapidement.

*4 décembre.* — Monsieur Talleyrand, l'empereur d'Allemagne m'a demandé une entrevue ; je la lui ai accordée ; elle a duré depuis deux heures jusqu'à quatre. Je vous dirai de vive voix ce que je pense de lui. Il aurait voulu conclure la paix sur-le-champ ; il m'a pris par les beaux sentiments ; je me suis défendu, genre de guerre qui ne m'était point, je vous assure, difficile. Il m'a demandé un armistice que je lui ai accordé ; cette nuit on doit venir en régler les conditions.

*10 décembre. Brunn. [A l'Impératrice.]* — Il y a fort longtemps que je n'ai reçu de tes nouvelles. Les belles fêtes de Bade, de Stuttgart et de Munich font-elles donc oublier les pauvres soldats qui vivent couverts de boue, de pluie et de sang ?

Je vais partir pour Vienne. L'on travaille à conclure la paix.

Adieu, mon amie.

*19 décembre. [A l'Impératrice.]* — Grande impératrice, pas une lettre de vous depuis votre départ de Strasbourg. Vous avez passé à Bade, à Stuttgart, à Munich, sans nous écrire un mot. Ce n'est pas bien aimable ni bien tendre. Je suis toujours à Brunn. Les Russes sont partis, j'ai une trêve. Dans peu de jours, je verrai ce que je

deviendrai. Daignez, du haut de vos grandeurs, vous occuper un peu de vos esclaves.

20 décembre. *Schænbrunn*. — Le temps est assez froid ; l'hiver commence à paraître, mais il est beau. Il guérit nos blessés et fait le plus grand bien à l'armée. Nous nous reposons, et tout se répare. Nous avons déjà évacué sur Braunau une partie de l'arsenal de Vienne et beaucoup de choses curieuses. La paix se fera.

23 décembre. — Monsieur Talleyrand, j'ai reçu votre lettre d'aujourd'hui. Je vois avec plaisir que vous finirez, mais je vous recommande expressément de ne point parler de Naples. Les outrages de cette misérable reine redoublent à tous les courriers. Il faut qu'elle ait cessé de régner. Que je n'en entende donc point parler absolument. Quoi qu'il arrive, mon ordre est précis, n'en parlez pas.

25 décembre. [*Au même.*] — L'Empereur et le prince Charles m'ont écrit. J'aurai une entrevue avec le prince Charles le 27, à deux heures après-midi, dans une maison de chasse de l'empereur, à trois lieues de Vienne.

Je n'ai point voulu donner de rendez-vous au prince Charles ici, parce que je ne veux point beaucoup parler d'affaires avec lui. Au rendez-vous que j'ai choisi je passerai deux heures ; une sera employée à dîner, l'autre à parler guerre et en protestations réciproques.

En dernière analyse, signez demain, si vous pouvez.

26 décembre.— La ville de Venise et ses Etats, tels qu'ils ont été cédés au traité de Campo-Formio, font partie de mon royaume d'Italie.

La paix a été signée à Presbourg, ce matin, à quatre heures, entre M. de Talleyrand et MM. le prince de Liechtenstein et le général Gyulai.

[*A l'Armée.*]— Soldats! depuis dix ans, j'ai tout fait pour sauver le roi de Naples; il a tout fait pour se perdre.

Après la bataille de Dego, de Mondovi, de Lodi, il ne pouvait m'opposer qu'une faible résistance. Je me fiaï aux paroles de ce prince, et je fus généreux envers lui.

Lorsque la seconde coalition fut dissoute à Marengo, le roi de Naples, qui le premier avait commencé cette injuste guerre, resta seul et sans défense. Il m'implora; je lui pardonnai une seconde fois.

Il y a peu de mois, vous étiez aux portes de Naples. J'avais d'assez légitimes raisons de suspecter la trahison qui se méditait et de venger les outrages qui m'avaient été faits. Je fus encore généreux.

Je reconnus la neutralité de Naples; je vous ordonnai d'évacuer ce royaume; et pour la troisième fois la Maison de Naples fut affermie et sauvée.

Pardonnerons-nous une quatrième fois? Nous fierons-nous une quatrième fois à une cour sans foi, sans honneur, sans raison? Non! non! La

dynastie de Naples a cessé de régner ; son existence est incompatible avec le repos de l'Europe et l'honneur de ma couronne.

Soldats, marchez, précipitez dans les flots, si tant est qu'ils vous attendent, ces débiles bataillons des tyrans des mers. Montrez au monde de quelle manière nous punissons les parjures. Ne tardez pas à m'apprendre que l'Italie tout entière est soumise à mes lois ou à celles de mes alliés ; que le plus beau pays de la terre est affranchi du joug des hommes les plus perfides ; que la sainteté des traités est vengée, et que les mânes de mes braves soldats égorgés dans les ports de Sicile, à leur retour d'Égypte, après avoir échappé aux périls des naufrages, des déserts et des combats, sont enfin apaisés.

Soldats, mon frère marchera à votre tête ; il connaît mes projets, il est le dépositaire de mon autorité ; il a toute ma confiance ; environnez-le de toute la vôtre.

[*Au prince Joseph*]. — Je suis arrivé à Munich. Mon intention est de m'emparer du royaume de Naples. Partez quarante heures après la réception de cette lettre pour vous rendre à Rome ; et que votre première dépêche m'apprenne votre entrée à Naples.

J'ai demandé la princesse Auguste, fille de l'électeur de Bavière, qui est une très jolie personne, en mariage pour le prince Eugène. Le mariage est arrêté. J'ai demandé une autre princesse pour Jérôme.

[*Au prince Eugène.*] — Mon Cousin, je suis arrivé à Munich. J'ai arrangé votre mariage avec la princesse Auguste. Il a été publié. Ce matin cette princesse m'a fait une visite, et je l'ai entretenue fort longtemps. Elle est très-jolie. Vous trouverez ci-joint son portrait sur une tasse, mais elle est beaucoup mieux.



1806

2 janvier. *Munich.* — L'Electeur s'est proclamé Roi hier.

3 janvier, 2 heures du matin. [*Au prince Eugène.*]  
— Mon cousin, douze heures au plus tard après la réception de la présente lettre, vous partirez en toute diligence pour vous rendre à Munich.

7 janvier. [*Au cardinal Fesch.*] — Le Pape m'a écrit, en date du 13 novembre, la lettre la plus ridicule, la plus insensée : ces gens me croyaient mort.

Je suis religieux, mais ne suis point cagot.

Pour le Pape, je suis Charlemagne, parce que, comme Charlemagne, je réunis la couronne de France à celle des Lombards, et que mon empire confine avec l'Orient. Je réduirai le Pape à être évêque de Rome.

9 janvier. — J'avais arrêté depuis longtemps le mariage de mon fils le prince Eugène avec la princesse Auguste, fille du roi de Bavière. L'Electeur de Ratisbonne les marie le 15 janvier. La Princesse

Auguste est une des plus belles et des plus parfaites personnes de son sexe.

14 janvier. — Hier se sont faits les fiançailles et le mariage du prince Eugène.

19 janvier. *Stuttgard.* — J'ai une grande impatience de me retrouver à Paris. Je suis arrivé à Stuttgard hier au soir à six heures.

27 janvier. *Paris.* — Je suis arrivé hier à Paris à minuit, incognito.

4 février. — Le ministère, en Angleterre, a été entièrement changé après la mort de M. Pitt. Si véritablement M. Fox est à la tête des affaires étrangères, nous ne pouvons céder le Hanovre à la Prusse que par suite d'un grand système.

[*Au prince Eugène.*] — Mon fils, je suis surpris que vous ne me disiez pas un mot de votre voyage. Votre femme a été plus aimable que vous. Je désire cependant que vous m'en écriviez assez pour que je sache toujours où vous vous trouvez, où vous allez et ce que vous faites ; comment vous êtes ensemble et quelle portion d'estime vous avez pour elle.

6 février. — L'Empereur envoie à M. Talleyrand un extrait de la *Gazette de Baireuth*. On nous y menace de l'arrivée de 200.000 Russes. Les Prussiens sont fous, en vérité. Que M. de Talleyrand dise à M. de Haugwitz qu'il faut enfin que cela finisse.

14 février. [*Au maréchal Berthier.*] — Tenez-

vous-en strictement aux ordres que je vous donne ; exécutez ponctuellement vos instructions ; que tout le monde se tienne sur ses gardes et reste à son poste ; moi seul, je sais ce que je dois faire. Si le ministre de Prusse vient vous voir à Munich et vous parle de l'occupation d'Anspach, répondez-lui que c'est par mon ordre, les Prussiens n'ont-ils occupé le Hanovre ? Du reste, dites beaucoup de belles paroles pour la Prusse.

28 février. — J'ai 510. 000 hommes sur pied ; j'ai ordonné de grandes dépenses dans mes ports pour augmenter ma marine ; je vais augmenter mes forces de 100.000 hommes, et je vais mettre de nouvelles impositions sur la France.

1<sup>er</sup> mars. — Je veux constituer en France l'ordre civil ; il n'y a eu jusqu'à présent dans le monde que deux pouvoirs : le militaire et l'ecclésiastique. Constantin, le premier, établit au moyen des prêtres une espèce d'ordre civil ; Clovis n'a fondé la monarchie française qu'avec cet appui. Les moines sont ennemis naturels des militaires, et ont servi plus d'une fois de barrière contre eux. L'ordre civil sera fortifié par la création d'un corps enseignant ; il le sera plus encore par celle d'un grand corps de magistrats.

Je ne pense pas qu'il faille s'occuper d'un régime d'instruction pour les jeunes filles, elles ne peuvent être mieux élevées que par leurs mères ; l'éducation publique ne leur convient point, puisqu'elles ne sont point appelées à vivre en public :

les mœurs sont tout pour elles ; le mariage est toute leur destination.

Si l'on veut fixer enfin la nation, il faut se hâter de régler par des codes les principales matières de la législation.

Le Code civil, sans être un ouvrage parfait, a cependant opéré beaucoup de bien. Chacun désormais sait d'après quels principes se diriger ; il arrange en conséquence sa propriété et ses affaires.

*4 mars.* — Je lis dans le rapport sur les enterrements qu'il meurt à Paris, année commune, quatorze mille personnes. C'est une belle bataille.

Je n'ai pas voulu permettre qu'on donnât des billets d'entrée pour ma chapelle ; j'ai voulu que les places fussent au premier occupant.

Au Caire et dans le désert, les mosquées sont en même temps des auberges ; six mille personnes y sont quelquefois abritées et nourries, elles y trouvent une fontaine et de l'eau pour se baigner ; de là vient notre cérémonie du baptême ; elle n'a pu prendre naissance dans nos climats, l'eau n'y est point assez précieuse ; nous en avons cette année par-dessus la tête. Les Egyptiens à défaut d'eau font des baptêmes de sable. Quant à moi, je ne vois pas dans la religion le mystère de l'incarnation, mais le mystère de l'ordre social ; elle rattache au ciel une idée d'égalité qui empêche que le riche ne soit massacré par le pauvre. La religion est encore une sorte d'inoculation ou de vaccine qui, en satisfaisant notre amour du merveilleux, nous garantit

des charlatans et des sorciers : les prêtres valent mieux que les Cagliostro, les Kant et tous les rêveurs de l'Allemagne.

J'ai besoin d'un tribunal spécial pour le jugement des fonctionnaires publics, pour certaines violations des lois de l'Etat. Il y a dans tout cela un arbitraire inévitable ; on ne peut laisser cet arbitraire dans les mains du prince, parce qu'il l'exercera mal ou négligera de l'exercer. Je me plains tous les jours du grand nombre d'actes arbitraires qu'on me fait faire ; ils émaneront plus convenablement de ce tribunal. Je veux qu'on gouverne l'Etat par des moyens légaux, et qu'on légalise par l'intervention d'un corps constitué ce qu'on peut être obligé de faire hors de la loi.

Quarante-huit heures après la paix avec l'Angleterre, je proscrire les denrées étrangères et promulguerai un acte de navigation qui ne permettra l'entrée de nos ports qu'aux bâtimens français.

On criera beaucoup, mais six ans après on sera dans la plus grande prospérité.

6 mars. [Au prince Joseph.] — Faites fusiller impitoyablement les lazzaroni qui donnent des coups de stylet. Ce n'est que par une salutaire terreur que vous en imposerez à la populace italienne. Frappez une contribution de trente millions sur tout le royaume. Votre marche est trop incertaine.

8 mars. — Je vais donner les duchés de Clèves et de Berg au prince Murat.

9 mars. [Au prince Eugène.] — Chargez les ingénieurs de faire une reconnaissance des routes de Zara et de Raguse à Constantinople.

11 mars. — Il faut imiter dans le corps enseignant la classification des grades militaires.

Je veux surtout une corporation, parce qu'une corporation ne meurt point. On n'a pas à craindre que je rétablisse les moines, je n'y réussirais pas quand je le voudrais. On connaît les vices et les scandales qui régnaient parmi les moines; j'ai eu moi-même occasion d'en juger, ayant été quelque temps élevé parmi eux. Je respecte ce que la religion respecte, mais, comme homme d'État, je ne puis aimer le fanatisme du célibat; ç'a été un moyen par lequel la cour de Rome a voulu river la chaîne de l'Europe, en empêchant que les religieux ne fussent des citoyens. Le fanatisme militaire est le seul qui me soit bon à quelque chose; il en faut pour se faire tuer. Mon but principal, dans l'établissement d'un corps enseignant, est d'avoir un moyen de diriger les opinions politiques et morales.

14 mars. — La Hollande est sans pouvoir exécutif; il lui en faut un: je lui donnerai le prince Louis. Au lieu du Grand Pensionnaire, il y aura un roi.

20 mars. — Je pense que le corps enseignant pourra se composer d'environ dix mille personnes. L'essentiel est que les membres de l'Université, puisque c'est ainsi qu'on l'appellera, aient le pri-

vilège exclusif de l'enseignement et qu'ils soient assermentés.

On doit faire en sorte que les jeunes gens ne soient ni trop bigots ni trop incrédules ; ils doivent être appropriés à l'état de la nation et de la société.

Mes lectures habituelles en me couchant sont des vieilles chroniques des III<sup>e</sup>, IV<sup>e</sup>, V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles ; je les lis ou je me les fais traduire. Rien n'est plus curieux et plus ignoré que le passage des anciennes mœurs aux mœurs nouvelles, la transition des anciens états aux nouveaux fondés sur leurs ruines. Les gouvernements ont eu peu à s'occuper de l'éducation publique dans les états d'Occident, particulièrement depuis la religion chrétienne, parce qu'elle était confiée au clergé. Les gouvernements de l'Orient, au contraire, s'en sont beaucoup occupés, surtout avant la religion chrétienne.

Si les rois de France se sont peu occupés de l'instruction publique, est-ce une raison pour les imiter, ayant l'ambition de faire mieux qu'ils n'ont fait ? Sortis d'ailleurs des brouillards de l'ignorance avec le corps ecclésiastique, ils ont trouvé des éléments d'instruction publique tout organisés, et ont été obligés de laisser agir cette force parallèle.

Je veux que les membres du corps enseignant contractent non pas un engagement religieux comme autrefois, mais un engagement civil, devant notaire, ou devant le juge de paix, ou le préfet, ou tout autre. Ils épouseront l'instruction publique comme leurs devanciers épousaient l'Eglise, avec

cette différence que ce mariage ne sera pas aussi sacré, ni aussi indissoluble; je veux cependant qu'on mette quelque solennité dans cette prise d'habit, tout en l'appelant d'un autre nom.

27 mars. — Je consens à ce que le chef de la banque soit appelé gouverneur, si cela peut lui faire plaisir, car les titres ne coûtent rien.

Je consens également à ce que son traitement soit aussi élevé qu'on voudra, puisque c'est la banque qui doit payer.

1<sup>er</sup> avril. *La Malmaison.* [Au maréchal Berthier.] — Je vous envoie *le Moniteur*; vous verrez ce que j'ai fait pour vous. Je n'y mets qu'une condition, c'est que vous vous mariiez, et c'est une condition que je mets à mon amitié. Votre passion a duré trop longtemps; elle est devenue ridicule, et j'ai droit d'espérer que celui que j'ai nommé mon compagnon d'armes, que la postérité mettra partout à côté de moi, ne restera pas plus longtemps abandonné à une faiblesse sans exemple. Je veux donc que vous vous mariiez; sans cela, je ne vous verrai plus. Vous avez cinquante ans, mais vous êtes d'une race où l'on vit quatre-vingts, et ces trente années sont celles où les douceurs du mariage vous sont le plus nécessaires.

Vous savez que personne ne vous aime plus que moi; mais vous savez aussi que la première condition de mon amitié est qu'elle soit subordonnée à mon estime. Vous l'avez méritée jusqu'ici. Continuez à vous en rendre digne en concourant à mes



projets et en devenant la souche d'une bonne et grande famille.

14 avril. *Saint-Cloud*. [Au prince Eugène.]— Mon Fils, vous travaillez trop ; votre vie est trop monotone. Cela est bon pour vous, parce que le travail doit être pour vous un objet de délassement ; mais vous avez une jeune femme, qui est grosse. Je pense que vous devez vous arranger pour passer la soirée avec elle et vous faire une petite société. Que n'allez-vous au théâtre une fois par semaine en grande loge ? Il faut avoir plus de gaieté dans votre maison ; cela est nécessaire pour le bonheur de votre femme et pour votre santé. On peut faire bien de la besogne en peu de temps. Je mène la vie que vous menez ; mais j'ai une vieille femme qui n'a pas besoin de moi pour s'amuser, et cependant il est vrai de dire que je prends plus de divertissement et de dissipation que vous n'en prenez. Une jeune femme a besoin d'être amusée, surtout dans la situation où elle se trouve.

18 avril. — L'Opéra coûte au gouvernement huit cent mille francs par an ; il faut soutenir un établissement qui flatte la vanité nationale.

31 mai. [Au roi de Naples.] — Vous vous fiez trop aux Napolitains ; je dois surtout vous le dire pour votre cuisine et pour la garde de votre personne ; sans quoi vous courrez des risques d'être empoisonné ou assassiné.

Vous n'avez pas assez suivi ma vie privée pour

savoir combien, même en France, je me suis toujours tenu sous la garde de mes plus sûrs et plus vieux soldats.

Personne ne doit jamais entrer chez vous la nuit que votre aide de camp, qui doit coucher dans la pièce qui précède votre chambre à coucher ; votre porte doit être fermée en dedans, et vous ne devez ouvrir à votre aide de camp que lorsque vous avez bien reconnu sa voix, et lui-même ne doit frapper à votre porte qu'après avoir eue le soin de fermer la porte de la chambre où il se trouve, de manière à être sûr qu'il y est seul et que personne ne peut le suivre. Ces précautions sont importantes ; elles ne donnent aucune gêne, et le résultat est d'inspirer de la confiance, indépendamment de ce que, réellement, elles peuvent vous sauver la vie. Cette manière de vivre, vous devez l'établir pour toujours. Il ne faut point que vous puissiez être obligé d'y avoir recours dans telle ou telle circonstance, ce qui est affligeant pour l'amour-propre et pour les personnes qui vous entourent. N'en croyez que mon expérience.

3 juin. [*Au roi de Naples.*] — Je lis dans votre discours des phrases que vous me permettrez de trouver mauvaises. Vous comparez l'attachement des Français à ma personne à celui des Napolitains pour vous. Cela paraîtrait une épigramme. Quel amour voulez-vous qu'ait pour vous un peuple pour qui vous n'avez rien fait, chez lequel vous êtes par droit de conquête avec 40 ou 50.000 étrangers ? En général, dans tous vos actes, moins vous parlerez direc-

tement ou indirectement de moi et de la France, mieux cela vaudra.

5 juin. [*A Joseph.*] — Vous sentez que, lorsque j'ai donné le titre de duc et de prince à Bernadotte, c'est en considération de votre femme ; car j'ai dans mon armée des généraux qui m'ont mieux servi et sur l'attachement desquels je puis plus compter.

7 juin. [*Au roi de Naples.*] — Je ne puis vous envoyer aucun renfort. Je ne puis engager toutes mes troupes à Naples.

Monsieur Talleyrand, je vous ai demandé une note sur les forces de la Prusse. Les renseignements que vous me donnez ne sont pas ce que je désire. J'ai besoin de la situation générale de l'armée du roi de Prusse.

4 juillet. — Jusqu'à cette heure, la négociation avec l'Angleterre n'a point fait de progrès.

Par l'acquisition du cap de Bonne-Espérance, l'Angleterre sera sûre à jamais de la souveraineté des Indes. Mais si l'Angleterre avait Malte et la Sicile, elle aurait comme une barrière infranchissable qui s'opposerait à la communication avec l'Adriatique et Constantinople. Il serait difficile de jamais souscrire à cette proposition.

13 juillet. [*A la princesse Stéphanie de Bade.*] — J'ai reçu votre lettre. Je vois avec plaisir que vous vous portez bien. Aimez votre mari, qui le mérite pour l'attachement qu'il vous porte.

Traitez bien vos peuples, car les souverains ne sont faits que pour leur bonheur. Accommodez-vous du pays et trouvez tout bien, car rien n'est plus impertinent que de parler toujours de Paris et des grandeurs qu'on sait qu'on ne peut avoir; c'est le défaut des Français, n'y tombez pas. Carlsruhe est un beau séjour. On ne vous aimera et estimera qu'autant que vous aimerez et estimerez le pays où vous êtes; c'est la chose à laquelle les hommes sont le plus sensibles.

19 juillet. — Les Anglais ont débarqué, le 3 juillet, 5.000 hommes dans le golfe de Sainte-Euphémie. Le général Reynier a marché à eux; j'ignore le résultat. Il est probable qu'ils s'en repentiront.

21 juillet. [Au roi de Naples.] — Mon Frère, je reçois votre lettre des 11 et 12 juillet. Vous n'aviez pas encore de nouvelles du général Reynier, et vous n'aviez fait aucun mouvement de Naples. L'art de la guerre, dont tout le monde parle, est un art difficile; vous n'avez pas un homme dans tout votre conseil qui en ait les premières notions.

Mais par Dieu, avec 36.000 hommes, ne laissez pas écraser une de vos divisions! Puisque vous n'avez pas de nouvelles de Reynier, c'est que la communication est coupée et que le pays est insurgé.

24 juillet. [Au roi de Naples.] — Il faudrait que l'ennemi fût bien fou pour faire des tentatives sur Naples. Comment, avec 36.000 hommes,

vous êtes réduit à la défensive devant 8.000 Anglais, et vous leurs abandonnez les deux tiers de votre royaume ! Il n'y a pas dans votre conseil deux idées militaires. Ce serait vous affliger inutilement que de vous dire tout ce que je pense.

26 juillet. [Au roi de Naples.] — Que veut dire cette garde nationale de Naples ? C'est s'appuyer sur un roseau, si ce n'est pas donner une arme à vos ennemis. Oh ! que vous connaissez peu les hommes ! Prenez-donc enfin un parti vigoureux.

Tout l'art de la guerre consiste dans une défensive bien raisonnée, extrêmement circonspecte, et dans une offensive audacieuse et rapide.

30 juillet. [Au prince Joachim.] — Wesel ne peut appartenir qu'à une grande puissance. Quant à la garantie de vos enfants, c'est un raisonnement pitoyable et qui m'a fait hausser les épaules ; j'en ai rougi pour vous. Vous êtes Français, j'espère, vos enfants le seront ; tout autre sentiment serait si déshonorant que je vous prie de ne m'en jamais parler. Il serait fort extraordinaire qu'après les bienfaits dont le peuple français vous a comblés vous pensiez à donner à vos enfants le moyen de lui nuire. Encore une fois, ne me parlez plus de cela, c'est trop ridicule.

1<sup>er</sup> août. [Au roi de Hollande.] — Les circonstances peuvent exiger que vous réunissiez à Utrecht un camp de troupes hollandaises.

2 août. [Au prince Joachim.] — Vos propos

doivent être très rassurants. Je ne puis vous exprimer la peine que j'éprouve en lisant vos lettres, vous êtes d'une précipitation désespérante.

La division Dupont se rend sur l'Inn; vous ne devez en disposer en rien. Vous ne savez pas ce que je fais. Restez donc tranquille. Avec une puissance comme la Prusse, on ne saurait aller trop doucement.

Les Anglais s'adoucent. Lord Lauderdale et lord Yarmouth sont les deux négociateurs. Le premier est arrivé ce matin.

12 août. — La maladie de M. Fox met beaucoup de lenteur dans les négociations avec l'Angleterre.

17 août. *Rambouillet*. [Au roi de Naples.] — Je désirerais bien que la canaille de Naples se révoltât. Tant que vous n'en aurez pas fait un exemple, vous n'en serez pas maître. A tout peuple conquis il faut une révolte, et je regarderai une révolte à Naples comme un père de famille voit une petite vérole à ses enfants, pourvu qu'elle n'affaiblisse pas trop le malade. C'est une crise salutaire.

19 août. [A Fouché.] — Mon intention est que, si vous savez où est le général Dumoulin, vous le fassiez venir pour l'interroger sur une femme Keilenfels, qu'il aurait épousée deux mois avant d'enlever M<sup>lle</sup> d'Eckhardt. Il m'est impossible de lier les mains aux tribunaux, et il faut qu'une justice exemplaire soit faite d'un crime aussi honteux. Ce géné-

ral sait-il qu'il sera condamné aux galères par la cour criminelle? Comment a-t-il pu oublier à ce point les lois de l'honneur? Il y a là dedans quelque chose de bien humiliant pour le militaire français.

23 août. [*Au roi de Naples.*] — J'ai reçu votre lettre du 13 août. Je suis fâché que vous croyiez ne pouvoir retrouver votre frère qu'aux Champs-Élysées. Il est tout simple qu'à quarante ans il n'ait pas pour vous les mêmes sentiments qu'à douze.

29 août. *Saint-Cloud.* — Les négociations traînent; l'issue en est très douteuse.

31 août. [*A la princesse Auguste.*] — Ma fille, j'ai lu avec plaisir votre lettre du 10 août. Je vous remercie de tout ce que vous me dites d'aimable. Vous avez raison de compter entièrement sur tous mes sentiments. Ménagez-vous bien dans votre état actuel, et tâchez de ne pas nous donner une fille. Je vous dirai la recette pour cela, mais vous n'y croirez pas: c'est de boire tous les jours un peu de vin pur.

5 septembre. — Les nouvelles circonstances de l'Europe me portent à penser sérieusement à la situation de mes armées.

[*Au maréchal Berthier.*] — Envoyez des officiers du génie faire de bonnes reconnaissances, à tout hasard, sur les débouchés des chemins qui conduisent de Bamberg à Berlin.

8 septembre. [A Lucchesini.] — Je mets toujours mon cœur dans ma tête. Je n'entreprendrai une guerre contre la Russie que pour l'honneur de mon pays et pour la sûreté de mes alliés. Si vos jeunes officiers et femmes de Berlin veulent la guerre, ils l'auront ; je me prépare à les satisfaire. D'ailleurs, toute mon ambition est tournée vers l'Italie ; c'est une maîtresse dont je veux que personne ne partage les faveurs.

10 septembre. — Les mouvements de la Prusse continuent à être fort extraordinaires. Ils veulent recevoir une leçon.

[A Caulaincourt.] — Monsieur Caulaincourt, faites arranger toutes mes lunettes. Faites partir demain soixante chevaux de mes écuries, parmi lesquels il y en aura huit de ceux que je monte. Je désire que cela se fasse avec tout le mystère possible.

Dans la journée de demain, préparez mes fourgons. Je désire qu'il y en ait un qui porte une tente avec un lit de fer. Je désire que la tente soit solide et que ce ne soit pas une tente d'opéra. Vous ferez joindre quelques forts tapis. Vous ferez partir demain, avec mes chevaux, mon petit cabriolet de guerre.

Le maréchal Bessières, le prince Borghèse feront également partir leurs chevaux. En en parlant à ces officiers vous leur direz qu'ils sont destinés à m'accompagner à la diète de Francfort.

12 septembre. Saint-Cloud. — [Au roi de



*Prusse.*] — Monsieur mon frère, j'ai reçu la lettre de Votre Majesté. Les assurances qu'elle me donne de ses sentiments me sont d'autant plus agréables que tout ce qui se passe depuis quinze jours me donnait lieu d'en douter. Si je suis contraint à prendre les armes pour me défendre, ce sera avec le plus grand regret que je les emploierai contre les troupes de Votre Majesté.

[*Au roi de Naples.*] — La Prusse arme d'une manière ridicule, toutefois elle désarmera bientôt ou elle le payera chèrement. Rien n'est plus bête, plus indécis que ce cabinet. La cour de Vienne fait de grandes protestations, auxquelles son extrême impuissance me fait croire. Quoi qu'il en soit, je pourrai faire et ferai face à tout. La conscription que je viens de lever est en marche de tous côtés; je vais appeler ma réserve; je suis muni de tout et je ne manque de rien. Il est possible que, dans peu de jours, je me mette à la tête de ma Grande Armée. J'ai là près de 150.000 hommes, et je puis avec cela soumettre Vienne, Berlin et Saint-Pétersbourg.

Les négociations avec l'Angleterre continuent toujours; mais la paix ou la guerre sera décidée dans huit jours. Fox est tout à fait hors des affaires, accablé par la maladie qui le conduira probablement au tombeau. Si véritablement je dois encore frapper, l'Europe n'apprendra mon départ de Paris que par la ruine entière de mes ennemis. Il est bon que vos journaux me peignent occupé à Paris de plaisirs, de chasses, de négociations.

*17 septembre.* — Je viens de recevoir la nouvelle que M. Fox est mort. Dans les circonstances actuelles, c'est un homme qui meurt regretté des deux nations.

*19 septembre.* — Les circonstances deviennent tous les jours plus urgentes. Ma Garde est partie en poste et fait en six jours la route de Paris à Mayence.

*24 septembre.* [Au grand-duc de Berg]. — Envoyez vos chevaux en grande marche à Bamberg. Vous m'attendrez à Mayence pour en partir une heure après mon arrivée, afin que vous soyez à Bamberg le 1<sup>er</sup> octobre à midi.

*28 septembre.* Mayence. — Je suis arrivé aujourd'hui au matin.

*29 septembre.* — La guerre n'est pas déclarée.

*Minuit.* [Au maréchal Augereau.] — Ne démasquez point votre mouvement.

*30 septembre.* [Au roi de Wurtemberg]. — Je serai fort aise de voir Votre Majesté. Voici mon itinéraire : je serai le 2 octobre à Würzburg et le 5 à Bamberg. J'aurai grand plaisir à m'aboucher, dans les circonstances actuelles, une heure avec elle. J'aurais été fort aise de pouvoir l'attendre à Mayence, si je n'étais le plus esclave de tous les hommes, obligé d'obéir à un maître qui n'a point de cœur : le calcul des événements et la nature des choses.

Quant à moi, Votre Majesté voit bien que je suis l'homme du monde qui, dans ce moment, peut faire le moins de calculs. Ce n'est pas que la guerre soit encore déclarée; je ne sache pas que M. Laforest ait encore quitté Berlin; on m'a annoncé un officier prussien, porteur d'une lettre du roi de Prusse; mais voilà trois jours qu'on m'en a parlé, et je ne le vois point venir.

1<sup>er</sup> octobre. — Je pars ce soir à 9 heures.

3 octobre. *Würzburg*. — Je suis depuis hier à *Würzburg*.

5 octobre. — Les armées sont en observation. On en viendra bientôt aux mains.

Le roi de *Wurtemberg* est ici depuis deux jours. Il ne comprend rien à tout ce qui se passe. Le duc de *Brunswick* lui a écrit une lettre très mauvaise; elle est dans le sens de l'exaltation patriotique allemande.

Toutes les colonnes sont en mouvement. Je pars cette nuit pour *Bamberg*.

[*Au maréchal Soult.*]— Je débouche avec toute mon armée sur la *Saxe* par trois débouchés. Vous êtes à la tête de ma droite, ayant à une demi-journée derrière vous le corps du maréchal *Ney*, et à une journée derrière 10.000 *Bavarois*; ce qui fait au-delà de 50.000 hommes. Le maréchal *Bernadotte* est à la tête de mon centre. Il a derrière lui le corps du maréchal *Davoût*, la plus grande partie de la réserve de la cavalerie et ma *Garde*; ce qui

forme plus de 70. 000 hommes. Il débouche par Kronach. Le 5<sup>e</sup> corps est à la tête de ma gauche. Il a derrière lui le corps du maréchal Augereau. Il débouche par Cobourg, Grafenthal et Saalfeld. Cela forme plus de 40. 000 hommes. Le même jour que vous arriverez à Hof, tout cela sera arrivé dans les positions à la même hauteur. Je me tiendrai le plus constamment à la hauteur du centre. Avec cette immense supériorité de forces réunies sur un espace si étroit, vous sentez que je suis dans la volonté de ne rien hasarder et d'attaquer l'ennemi, partout où il voudra tenir, avec des forces doubles.

Selon tous les renseignements que j'ai aujourd'hui, il paraît que si l'ennemi fait des mouvements c'est sur ma gauche, puisque le gros de ses forces paraît être à Erfurt.

Je ne saurais trop vous recommander de correspondre très fréquemment avec moi et de m'instruire de tout ce que vous apprendrez sur la chaussee de Dresde.

Vous pensez bien que ce serait une belle affaire que de se porter autour de cette place en un bataillon carré de 200. 000 hommes. Cependant tout cela demande un peu d'art et quelques événements.

*10 heures du soir.* — Je pars pour Bamberg. Toutes nos armées sont ici en mouvement. Je me porte du reste fort bien, et j'ai bonne espérance de venir bientôt à bout de tout ceci.

*6 octobre. Bamberg.* — Soldats, l'ordre pour

votre rentrée en France était parti. Des fêtes triomphales vous attendaient.

Mais lorsque nous nous abandonnions à cette trop confiante sécurité, de nouvelles trames s'ourdissaient sous le masque de l'amitié et de l'alliance. Des cris de guerre se sont fait entendre à Berlin. Depuis deux mois nous sommes provoqués tous les jours davantage.

La même faction, le même esprit de vertige qui, à la faveur de nos dissensions intestines, conduisit, il y a quatorze ans, les Prussiens au milieu des plaines de la Champagne, domine dans leurs conseils. Ils veulent que nous évacuions l'Allemagne à l'aspect de leurs armes ! Les insensés ! Qu'ils sachent donc qu'il serait mille fois plus facile de détruire la grande capitale que de flétrir l'honneur des enfants du grand peuple et de ses alliés ! Leurs projets furent confondus alors ; ils trouvèrent dans les plaines de la Champagne la défaite, la mort et la honte. Mais les leçons de l'expérience s'effacent et il est des hommes chez lesquels le sentiment de la haine et de la jalousie ne meurt jamais.

Soldats, il n'est aucun de vous qui veuille retourner en France par un autre chemin que par celui de l'honneur ; nous ne devons y rentrer que sous des arcs de triomphe. Marchons donc. Que l'armée prussienne éprouve le même sort qu'elle éprouva il y a quatorze ans !

Les hostilités ont commencé. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les Prussiens me donnent leur ulti-

matum le 8, et que moi, sans le savoir, j'étais entré le 7 dans le pays de Baireuth, et que j'avais commencé mes mouvements.

[*Au roi de Bavière.*] — Monsieur mon Frère, je reçois enfin une lettre du roi de Prusse. Je ne puis vous envoyer la lettre qu'il m'a écrite ; c'est une rhapsodie copiée des journaux anglais et qui a vingt pages ; mais voici la note que M. de Knobelsdorf a remise et que je reçois à l'instant. Vous y trouverez ma réponse dans ma proclamation à l'armée. Le roi de Prusse a donc déclaré la guerre ! Je ne puis que me louer de ce soin de bien constater mon bon droit aux yeux de l'Europe.

8 octobre. — La reine de Prusse est à l'armée, habillée en amazone, portant l'uniforme de son régiment de dragons, écrivant vingt lettres par jour pour exciter de toutes parts l'incendie. Après elle, le prince Louis de Prusse, jeune prince plein de bravoure et de courage, excité par le parti, croit trouver une grande renommée dans les vicissitudes de la guerre. A l'exemple de ces deux grands personnages, toute la cour crie à la guerre.

*Kronach.* — Je suis arrivé ce matin à Kronach ; j'en partirai dans la nuit. Toute l'armée est en grand mouvement.

3 heures et demie après midi. [*Au maréchal Soult.*] — Donnez-moi plus fréquemment de vos nouvelles ; dans une guerre combinée comme celle-ci, on ne peut arriver à de beaux résultats que par

des communications très fréquentes. Ce moment est le plus important de la campagne ; ils ne s'attendaient pas à ce que nous voulons faire ; malheur à eux s'ils hésitent et s'ils perdent une journée !

*4 heures après midi. [Au maréchal Lannes.]* — Je suis fâché que vous soyez entré à Cobourg hier. Vos instructions portaient d'y entrer ce matin et en masse.

Marchez le plus rapidement que vous pourrez sur Grafenthal. Le maréchal Augereau vous suivra à une demi-journée. Je serai de ma personne à Lobenstein à deux heures après minuit.

*10 octobre. Ebersdorf. 5 heures du matin.* — Le 9, le général prussien Tauenzien, avec 6.000 Prussiens et 3.000 Saxons, a été attaqué par l'avant-garde de l'armée française, commandée par le grand-duc de Berg, et culbuté.

*[Au grand-duc de Berg].* — Le général Rapp m'a fait connaître l'heureux résultat de la soirée. Le maréchal Lannes attaquera demain Saalfeld.

Votre grande affaire doit être aujourd'hui, d'abord de profiter de la journée d'hier pour ramasser le plus de prisonniers et recueillir le plus de renseignements possible ; 2° de reconnaître Auma et Saalfeld, afin de savoir positivement quels sont les mouvements de l'ennemi.

*[Au maréchal Soult.]* — Voici ce qui me paraît le plus clair ; il paraît que les Prussiens avaient le projet d'attaquer ; que leur gauche devait débou-

cher par Iéna, Saalfeld et Cobourg. Quelque chose que fasse l'ennemi, s'il m'attaque, je serai enchanté ; s'il se laisse attaquer, je ne le manquerai pas ; s'il file par Magdebourg, vous serez avant lui à Dresde. Je désire beaucoup une bataille. Après cette bataille, Je serai à Dresde ou à Berlin avant lui.

*Schleiz, 5 heures et demie du soir.* — J'ai cessé d'entendre la canonnade.

*6 heures du soir.* [Au maréchal Soult.] — Mon cousin, je crois que le maréchal Lannes a attaqué aujourd'hui Saalfeld. Le canonnade a été vive, mais n'a duré que deux heures ; j'en ignore le résultat ; une fois que je serai tranquille sur ma gauche, tout prendra une vive tournure.

*12 octobre. Auma, 4 heures du matin.* — Ordre au maréchal Davoùt de se diriger sur Naumburg, où il arrivera le plus vite qu'il pourra.

Le maréchal Lannes se rend sur Iéna.

[Au maréchal Lannes.] — Mon cousin, j'ai reçu avec grand plaisir la nouvelle de votre affaire du 10. J'avais entendu la canonnade et j'avais envoyé une division pour vous soutenir. La mort du prince Louis de Prusse semble être une punition du ciel, car c'est le véritable auteur de la guerre.

Toutes les lettres interceptées font voir que l'ennemi a perdu la tête. Ils tiennent conseil jour et nuit, et ne savent quel parti prendre. Vous verrez que mon armée est réunie, que je leur barre le chemin de Dresde et de Berlin. L'art est aujour-



d'hui d'attaquer tout ce qu'on rencontre, afin de battre l'ennemi en détail et pendant qu'il se réunit. Quand je dis qu'il faut attaquer tout ce qu'on rencontre, je veux dire qu'il faut attaquer tout ce qui est en marche et non dans une position qui le rend trop supérieur.

*8 heures et demie du matin.* — Je monte à cheval pour me rendre à Iéna.

Les Prussiens n'ont presque aucune chance pour eux. Leurs généraux sont de grands imbéciles. On ne conçoit pas comment le duc de Brunswick, auquel on accorde des talents, dirige d'une manière aussi ridicule les opérations de cette armée.

*13 octobre. Gera. 2 heures du matin* — [A l'impératrice.] — Je suis aujourd'hui à Gera, ma bonne amie, mes affaires vont fort bien, et tout comme je pouvais l'espérer. Avec l'aide de Dieu, en peu de jours cela aura pris un caractère bien terrible, je crois, pour le pauvre roi de Prusse, que je plains personnellement parce qu'il est bon. La Reine est à Erfurt avec le Roi. Si elle veut voir une bataille, elle aura ce cruel plaisir. Je me porte à merveille ; j'ai déjà engraisé depuis mon départ. Cependant je fais de ma personne vingt et vingt-cinq lieues par jour, à cheval, en voiture, de toutes les manières. Je me couche à huit heures et je suis levé à minuit ; je songe quelquefois que tu n'es pas encore couchée.

Dans trois ou quatre jours nous donnerons une

bataille que je gagnerai. Elle me portera au moins à l'Elbe, et peut-être à la Vistule. Là, je donnerai une seconde bataille que je gagnerai de même. Alors ... alors... Mais c'est assez ; ne faisons point de romans. Clarke, dans un mois vous serez gouverneur de Berlin, et l'on vous citera comme ayant été dans la même année et dans deux guerres différentes gouverneur de Vienne et de Berlin.

*Bulletin.* — La consternation est à Erfurt, où se trouvent encore le Roi, la Reine, le duc de Brunswick. Mais pendant qu'on délibère l'armée française marche.

Le temps, depuis notre entrée en campagne, est superbe, le pays abondant, le soldat plein de vigueur et de santé. On fait des marches de dix lieues et pas un traîneur, jamais l'armée n'a été si belle.

*9 heures du matin.* [Au grand-duc de Berg.] — Enfin le voile est déchiré ; l'ennemi commence sa retraite sur Magdebourg. Portez-vous le plus tôt possible avec le corps de Bernadotte sur Dornburg, gros bourg situé entre Iéna et Naumburg. Venez-y surtout avec vos dragons et votre cavalerie.

Toute la grosse cavalerie et celle du général Klein marchent sur Iéna. Je crois que l'ennemi essayera d'attaquer Lannes à Iéna, ou qu'il filera. S'il attaque Lannes, votre position à Dornburg vous permettra de le secourir. Je serai à deux heures après-midi à Iéna.

*10 heures du matin.* — L'armée prussienne est prise en flagrant délit; ses magasins enlevés; elle est tournée.

*Au bivouac en avant d'Iéna, au soir.* [Au maréchal Ney.] — L'ennemi est entre Weimar et Iéna; poussez avec tout votre corps d'armée aussi loin que vous pourrez afin d'être demain de bonne heure à Iéna.

*14 octobre.* — M. le maréchal Augereau commandera la gauche.

M. le maréchal Lannes aura, à la pointe du jour, toute son artillerie dans ses intervalles et dans l'ordre de bataille où il a passé la nuit.

La Garde sera derrière le plateau, rangée sur cinq lignes.

L'Empereur donnera le signal; on doit se tenir prêt à la pointe du jour.

M. le maréchal Ney sera placé à l'extrémité du plateau, pour pouvoir se porter sur la droite du maréchal Lannes du moment que le village sera enlevé et que, par là, on aura la place de déploiement.

M. le maréchal Soult débouchera sur la droite.

*15 octobre, 3 heures du matin.* [A l'Impératrice.] — Mon amie, j'ai fait de belles manœuvres contre les Prussiens. J'ai remporté hier une grande victoire. Ils étaient 150.000 hommes; j'ai fait 20.000 prisonniers, pris cent pièces de canon et des drapeaux.

J'étais en présence et près du roi de Prusse ; j'ai manqué de le prendre ainsi que la reine. Je bivouaque depuis deux jours. Je me porte à merveille.

Le duc de Brunswick, le général Ruchel ont été tués ; le prince Henri de Prusse, grièvement blessé ; un grand nombre de généraux et d'officiers de distinction ont été blessés. Comparativement la perte de l'armée française a été beaucoup moindre.

Le maréchal Davoùt, placé en avant de Naumburg, a empêché l'ennemi de déboucher. Il s'est battu toute la journée et a mis en déroute plus de 60.000 hommes. Ce corps d'armée s'est couvert de gloire. La reine de Prusse a été poursuivie par un escadron de hussards ; elle a été obligée de rentrer à Weimar et en est repartie trois heures avant que nos postes y entrassent.

*16 octobre. 7 heures du matin. [Au maréchal Davoùt.]* — Mon cousin, je vous fais mon compliment de tout mon cœur sur votre belle conduite. Je regrette les braves que vous avez perdus ; mais ils sont morts au champ d'honneur. Témoignez ma satisfaction à tout votre corps d'armée et à vos généraux. Ils ont acquis pour jamais des droits à mon estime et à ma reconnaissance.

Erfurt a capitulé ; 14.000 hommes sont devenus prisonniers de guerre, parmi lesquels sont le prince d'Orange, le feld-maréchal Moellendorf.

*17 octobre.* — L'Empereur est logé au palais de Weimar, où logeait quelques jours avant la reine

de Prusse. Il paraît que ce qu'on a dit d'elle est vrai ; elle était ici pour souffler le feu de la guerre. C'est une femme d'une jolie figure, mais de peu d'esprit, incapable de présager les conséquences de ce qu'elle faisait.

19 octobre. — Le premier objet de la campagne se trouve rempli. La Saxe, la Westphalie et tous les pays situés sur la rive gauche de l'Elbe sont délivrés de la présence de l'armée prussienne. Cette armée, battue et poursuivie l'épée dans les reins pendant plus de cinquante lieues, est aujourd'hui sans artillerie, sans bagages, sans officiers, réduite au-dessous du tiers de ce qu'elle était il y a huit jours, et ce qui est encore pis que cela, elle a perdu son moral et toute confiance en elle-même.

20 octobre. — Le grand-duc de Berg et les maréchaux Soult et Ney bloquent Magdebourg.

[*Au maréchal Soult.*] — Ne vous laissez point aveugler par la bonne fortune, et tenez-vous toujours en mesure.

21 octobre. [*Au maréchal Bernadotte.*] — L'empereur est très mécontent de ce que vous n'avez pas exécuté l'ordre que vous avez reçu de vous porter hier à Kalbe.

Sa Majesté vous rappelle à ce sujet que vous ne vous êtes point trouvé à la bataille d'Iéna.

L'empereur s'est décidé à vous dire sa façon de penser, parce qu'il n'est point accoutumé à voir

sacrifier ses opérations à de vaines étiquettes de commandement.

*22 octobre. Dessau.* — J'ai passé l'Elbe. Toutes mes affaires vont au mieux.

Immédiatement après la bataille, le roi de Prusse m'a envoyé un aide de camp avec une lettre. Aujourd'hui il m'envoie le marquis de Lucchesini. Je l'ai fait rester aux avant-postes, et j'ai envoyé Duroc voir ce qu'il veut. J'attends son retour. Le Roi me paraît tout à fait décidé à s'arranger ; je le ferai ; mais cela ne m'empêchera pas d'aller à Berlin, où je pense que je serai dans quatre ou cinq jours.

*23 octobre. Wittenberg. [Au maréchal Davoût.]* — Vous dirigerez votre marche de manière à pouvoir faire votre entrée à Berlin le 25 de ce mois à midi.

*[Au maréchal Bernadotte.]* — Je reçois votre lettre. Je n'ai point l'habitude de récriminer sur le passé, puisqu'il est sans remède. Votre corps d'armée ne s'est pas trouvé sur le champ de bataille, et cela eût pu m'être très funeste.

*25 octobre. Potsdam. Bulletin.* — L'Empereur est arrivé hier à Potsdam et est descendu au palais ; dans la soirée il est allé visiter le nouveau palais, Sans-Souci, et toutes les positions qui environnent Potsdam. Il est resté quelque temps dans la chambre du grand Frédéric, qui se trouve tendue et meublée telle qu'elle était à sa mort.

24 octobre. [A l'Armée.] — Nous avons précédé à Potsdam, à Berlin, la renommée de vos victoires.

Nous avons fait 60.000 prisonniers, pris 65 drapeaux, parmi lesquels ceux des gardes du roi de Prusse, 6.000 pièces de canon, 3 forteresses, plus de 20 généraux. Cependant, près de la moitié de vous regrettent de n'avoir pas encore tiré un coup de fusil.

Soldats, les Russes se vantent de venir à nous ; nous marcherons à leur rencontre, nous leur épargnerons la moitié du chemin.

L'Empereur a été voir le tombeau du grand Frédéric.

L'Empereur a fait présent à l'hôtel des Invalides de Paris de l'épée de Frédéric, de son cordon de l'Aigle Noir, de sa ceinture de général, ainsi que des drapeaux que portait sa Garde dans la guerre de Sept Ans.

29 octobre. Berlin. — Le prince de Hohenlohe a mis bas les armes avec 16.000 hommes d'infanterie et 4.000 de cavalerie, 45 drapeaux, 84 pièces d'artillerie attelées ; le prince Auguste de Prusse, ces le prince de Schwerin sont prisonniers, et d'autres généraux prussiens, tous les Gardes du Roi.

30 octobre. — Jusqu'à cette heure nous avons 150 drapeaux, parmi lesquels sont ceux brodés des mains de la belle Reine, beauté aussi funeste aux peuples de la Prusse que le fut Hélène aux Troyens.

31 octobre. [Au grand-duc de Berg.] — Mon

Frère, je vous fais mon compliment sur la prise de Stettin ; si votre cavalerie légère prend ainsi des villes fortes, il faudra que je licencie le génie et que je fasse fondre mes grosses pièces. Mais il n'y a encore rien de fait.

Vous avez le général Blücher à prendre et le duc de Weimar, ce qui fait plus de 25.000 hommes. Blücher doit être pris.

*1<sup>er</sup> novembre.* [Au maréchal Lannes.] — Mon Cousin, croyez-vous donc que je ne voie pas que votre corps d'armée a fait des marches forcées et que vous l'avez dirigé avec toute l'intelligence possible ? Vous êtes de grands enfants. En temps et lieu, je donnerai des preuves, à vous et à votre corps d'armée, de toute la satisfaction que j'ai de votre conduite.

*2 novembre.* — Küstrin s'est rendu hier. Nous y avons trouvé 80 pièces de canon ; nous y avons fait 4.000 prisonniers.

*3 novembre.* [A Fouché.] — Faites venir Kosciuszko ; dites-lui de partir en diligence pour venir me joindre, mais secrètement et sous un autre nom que le sien. Donnez-lui tout l'argent dont il aura besoin. Faites partir aussi tous les Polonais qu'il aurait avec lui.

Nos postes sont déjà sur les confins de la Pologne. J'ai donc besoin de troupes ; mais il faut que les renforts m'arrivent de bonne heure sinon ils arri-



veront trop tard. Les Russes sont bien loin ; mais il est possible que nous les rencontrions.

*6 novembre, 9 heures du soir. [A l'Impératrice.]*  
— J'ai reçu ta lettre où tu me parais fâchée du mal que je dis des femmes. Il est vrai que je hais les femmes intrigantes au delà de tout. Je suis accoutumé à des femmes bonnes, douces et conciliantes ; ce sont celles que j'aime. Si elles m'ont gâté, ce n'est pas ma faute, mais la tienne. Au reste, tu verras que j'ai été fort bon pour une qui s'est montrée sensible et bonne, M<sup>me</sup> de Hatzfelt. Lorsque je lui montrai la lettre de son mari, elle me dit en sanglotant, avec une profonde sensibilité et naïvement : « Ah ! c'est bien là son écriture. » Lorsqu'elle lisait, son accent allait à l'âme. Elle me fit peine ; je lui dis : « Eh bien, Madame, jetez cette lettre au feu, je ne serai plus assez puissant pour faire punir votre mari. » Elle brûla la lettre, et me parut bien heureuse. Son mari est depuis fort tranquille. Deux heures plus tard, il était perdu. Tu vois donc que j'aime les femmes bonnes, naïves et douces ; mais c'est que celles-là seules te ressemblent.

*9 novembre. [A l'Impératrice.]* — Bonnes nouvelles : Magdebourg s'est rendu, et, le 7 novembre, j'ai pris à Lubeck 20.000 hommes qui étaient échappés depuis huit jours. Ainsi voilà toute l'armée prise ; il ne reste pas à la Prusse, au delà de la Vistule, 20.000 hommes.

Le 6, Lubeck a été pris d'assaut par le grand-duc de Berg, le prince de Ponte-Corvo et le maréchal Soult. Le carnage a été affreux. Le lendemain, le reste du corps de Blücher s'est rendu par capitulation. Il y avait 18.000 hommes.

11 novembre. [Au sultan Sélim.] — Très haut, très excellent, très puissant, très magnanime et invincible Prince, grand Empereur des Musulmans, Sultan Sélim, mon très cher et parfait ami: Dieu veuille augmenter votre gloire et votre hauteur. Le jour même où nos ennemis vous redemandaient la Moldavie et la Valachie en vous parlant de mes désastres, je remportais à Iéna une mémorable victoire, et je marchais à d'autres triomphes. Les armées de Prusse sont détruites ou prisonnières. Tout le pays est à moi. Je poursuis avec 300.000 hommes mes avantages, et je ne ferai la paix que lorsque vous serez rentré en possession de vos principautés. Reprenez confiance. Les destins ont promis la durée de votre empire; j'ai la mission de le sauver, et je mets en commun avec vous mes victoires. Le moment est venu où la Sublime-Porte doit retrouver son énergie et faire marcher ses armées. Je sais que les Russes retirent leurs forces; ils se dirigent sur moi, je les cherche et vais au devant d'eux.

Ecrit en notre château impérial, à Berlin, le 11 novembre 1806.

21 novembre. — Les îles britanniques sont déclarées en état de blocus.

Tout commerce et toute correspondance avec les îles britanniques sont interdits.

Monsieur Champagny, j'ai lu de bien mauvais vers chantés à l'Opéra. Prend-on donc à tâche, en France, de dégrader les lettres? Témoignez mon mécontentement à M. de Luçay, et défendez qu'il soit rien chanté à l'Opéra qui ne soit digne de ce grand spectacle. Il y avait une circonstance bien naturelle, c'était de faire faire quelques beaux chants pour le 2 décembre. La littérature étant votre département, je pense qu'il faudrait vous en occuper, car, en vérité, ce qui a été chanté à l'Opéra est par trop déshonorant.

*23 novembre.* — L'Empereur a employé toute la journée à passer en revue l'infanterie du 4<sup>e</sup> corps. Il a fait des promotions et distribué des récompenses dans chaque corps.

J'assemblai les officiers et les hommes, je leur demandai qui s'était bien acquitté, et je donnai de l'avancement à ceux qui savaient lire et écrire.

*25 novembre. Küstrin.* — J'arrive à Küstrin. J'espère recevoir des nouvelles des avant-postes dans le jour.

*27 novembre. Miseritz, 2 heures du matin.* [*A l'Impératrice.*] — Je vais faire un tour en Pologne; c'est ici la première ville; je serai ce soir à Posen. Après quoi je t'appellerai à Berlin, afin que tu y arrives le même jour que moi. Ma santé est bonne,

le temps un peu mauvais ; il pleut depuis trois jours.

Le grand-duc de Berg était hier à la suite des Russes, à une journée de Varsovie.

*29 novembre. Posen.* — Les Polonais sont animés de la meilleure volonté. Ils forment des compagnies à pied et à cheval avec une grande activité. Ils montrent une grande ardeur de recouvrer leur indépendance : la noblesse, le clergé, les paysans ne font qu'un.

*1<sup>er</sup> décembre.* — Je vais demain à un bal que me donne la noblesse de la ville. Les dames m'ont été présentées ; c'est la première fois, depuis la destruction de la Pologne, qu'elles se sont montrées. Tous les gens un peu aisés parlent français, et les paysans aiment la France.

Le grand-duc de Berg, avec 100.000 hommes, est maître de Varsovie.

*9 décembre. [Au grand-duc de Berg.]* — Les Polonais qui montrent tant de circonspection, demandent tant de garanties avant de se déclarer, sont des égoïstes que l'amour de la patrie n'enflamme pas. Je suis vieux dans la connaissance des hommes. Ma grandeur n'est pas fondée sur le secours de quelques milliers de Polonais. C'est à eux à profiter avec enthousiasme de la circonstance actuelle ; ce n'est pas à moi à faire le premier pas.

Je connais Poniatowski mieux que vous, parce

que je suis, depuis dix ans, les affaires de Pologne. C'est un homme léger et inconséquent plus que d'ordinaire ne le sont les Polonais, ce qui est beaucoup dire. Il jouit de peu de confiance à Varsovie. Ce n'en est pas moins un homme qu'il faille bien traiter et ménager. Quant à ce qu'il vous a dit, de mettre le prince Czartoriski roi, c'est pour se rendre important. La Russie, je vous assure, n'a jamais rêvé à se dessaisir de la Pologne.

J'approuve, du reste, les mesures que vous avez prises. Il faut mettre des patriotes en place, des hommes qui veuillent se mettre en avant et ne point calculer arithmétiquement le rétablissement de la Pologne. Faites bien sentir que je ne viens pas mendier un trône pour un des miens; je ne manque pas de trônes à donner à ma famille.

*Décret.* — Tous les ans, aux anniversaires des batailles d'Austerlitz et d'Iéna, il sera donné un concert précédé d'un discours sur les vertus nécessaires au soldat, et d'un éloge de ceux qui périrent.

Un concours sera ouvert pour recevoir la meilleure ode et la meilleure pièce de musique analogues aux circonstances. Dans les discours et odes, il est expressément défendu de faire mention de l'Empereur.

[*A l'Impératrice.*] — C'est aujourd'hui l'anniversaire d'Austerlitz, j'ai été à un bal de la ville. Il pleut. Je me porte bien. Je t'aime et te désire. Il n'a pas encore fait froid. Toutes ces Polonaises sont Françaises. Il n'y a qu'une femme pour moi. La

connaîtrais-tu ? Je te ferais bien son portrait ; mais il faudrait trop le flatter pour que tu te reconnusses ; cependant, à dire vrai, mon cœur n'aurait que de bonnes choses à te dire.

Ces nuits-ci sont longues, tout seul.

Tout à toi.

*5 décembre.* [Au roi de Naples.] — Faites partir en poste tous les officiers polonais que vous avez. La Pologne est en pleine insurrection. On y lève des troupes de tous côtés.

*9 décembre.* [Au grand-duc de Berg.] — Faites imprimer des proclamations pour engager les soldats des Polognes russe et prussienne à désertter et à se ranger sous les drapeaux de leur patrie, et faites-les répandre partout par les avant-postes.

*10 décembre.* — Des souliers ! des souliers ! Portez votre plus grande attention à cet objet.

[A l'Impératrice.] — Je me porte assez bien. Le temps est fort variable. Je t'aime et te désire beaucoup.

Adieu, mon amie, je t'écrirai de venir avec au moins autant de plaisir que tu viendras.

*12 décembre.* — Monsieur Champagny, la littérature a besoin d'encouragements. Vous en êtes le ministre ; proposez-moi quelques moyens pour donner une secousse à toutes les différentes branches des belles-lettres, qui ont de tout temps illustré la nation.

7 heures du soir. — Paër, le fameux musicien, sa femme, et Brizzi sont ici : ils me donnent un peu de musique tous les soirs.

14 décembre. [Au grand-duc de Berg.] — Avec une si grande quantité de cavalerie, vous pouvez couper le chemin de Kœnigsberg à Pultusk et entamer l'arrière-garde de l'ennemi. Votre cavalerie doit l'écraser, le rejeter dans une terreur panique et lui donner l'opinion que vous avez 100.000 hommes de cavalerie, ce que vous pouvez dire ouvertement. Il faut toujours porter la cavalerie à 100.000 hommes, et l'infanterie à 500.000. Si l'ennemi se retire, mon infanterie est inutile. Il ne peut être atteint que par la cavalerie, et cela vous regarde.

15 décembre [A Cambacérés.] — Mon cousin, j'ai reçu votre lettre du 4 décembre. J'ai reçu l'ouvrage sur la Pologne ; il me paraît assez bien. Voyez si M. d'Hauterive ne pourrait pas faire un petit ouvrage sous le titre d'*Histoire des trois partages de la Pologne*. Il ne faut pas en distribuer sept cents exemplaires, cela est inutile, il faut les vendre.

[A Louis Napoléon.] — Faites-moi part de tous les bruits d'Angleterre qui circuleraient dans vos places de commerce. Le blocus ruinera beaucoup de villes de commerce, Lyon, Amsterdam, Rotterdam ; mais il faut sortir de cet état d'anxiété ; il faut en finir ; ayez toujours votre flotte de guerre armée, puisque cela fatigue les Anglais. Tous mes

efforts sont sur la terre ; c'est par mes armées de terre que je veux reconquérir le Cap et Surinam.

De l'énergie ! de l'énergie ! On ne fait le bien des peuples qu'en bravant l'opinion des faibles et des ignorants.

19 décembre. *Varsovie.* — Je suis arrivé à Varsovie à minuit.

23 décembre, *près d'Okunin.* — Ordre à la cavalerie légère du maréchal Lannes de passer, ce soir, le pont de la Narew.

29 décembre. [*A l'Impératrice.*] — Je ne t'écris qu'un mot, mon amie ; je suis dans une mauvaise grange. J'ai battu les Russes ; je leur ai pris trente pièces de canon, leurs bagages et fait 6. 000 prisonniers. Mais le temps est affreux ; il pleut, nous avons de la boue jusqu'aux genoux.

Dans deux jours je serai à Varsovie, d'où je t'écrirai.

[*A M. Cambacérès.*] — Mon cousin, vous verrez par les bulletins les brillants succès que nous avons obtenus sur l'armée russe. Sans la rigueur de la saison nous en aurions obtenu de plus grands encore. Je crois la campagne finie. L'ennemi a mis entre nous des marais et des déserts. Je vais prendre mes quartiers d'hiver.

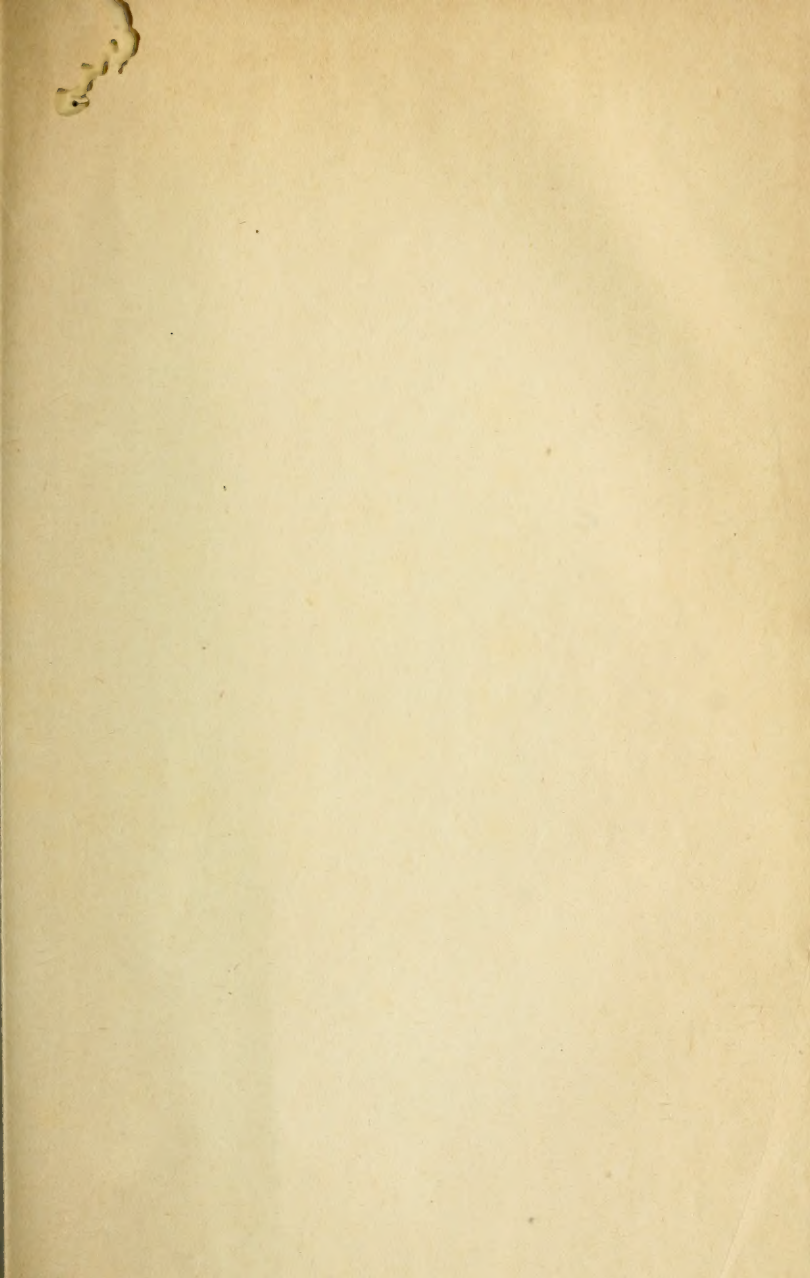
31 décembre. *Pultusk.* [*A l'Impératrice.*] — J'ai bien ri en recevant tes dernières lettres. Tu te fais des belles de la grande Pologne une idée qu'elles ne méritent pas.

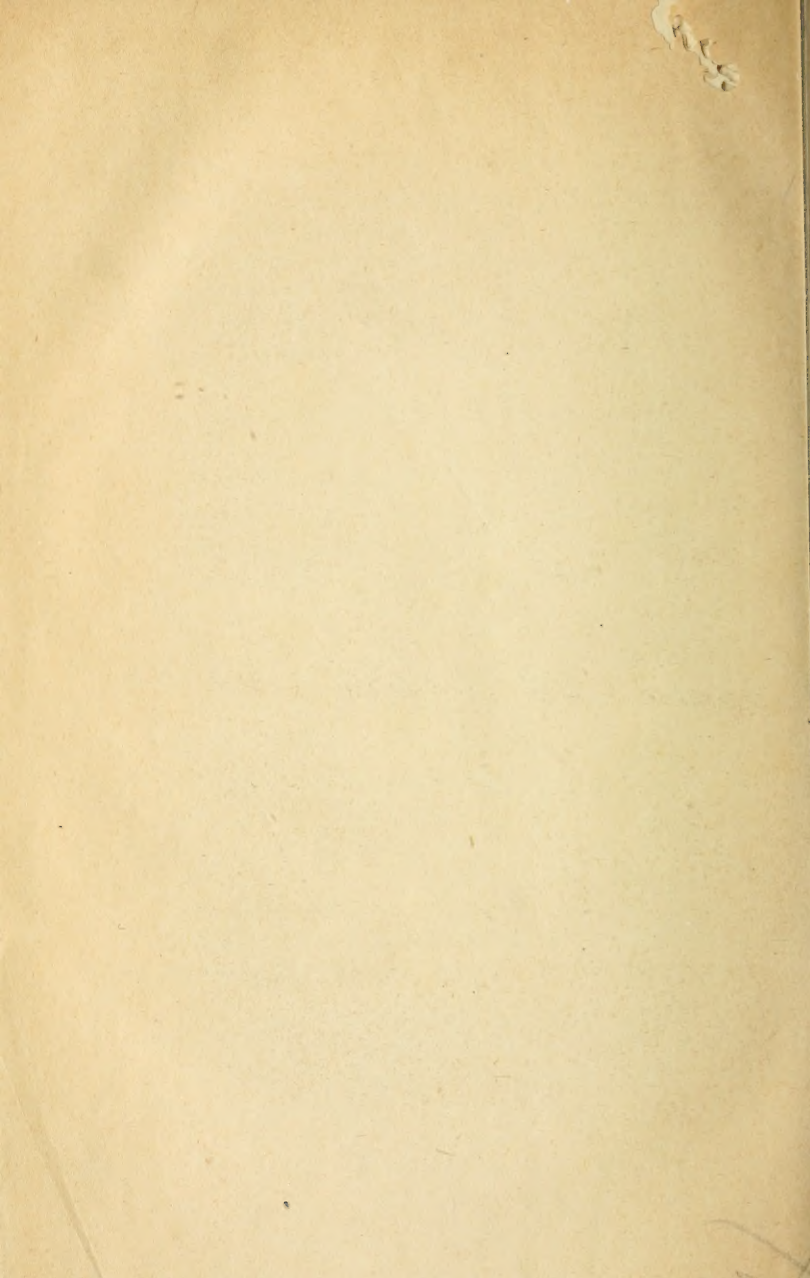


[A *Fouché.*] — Raynouard est très capable de faire de bonnes choses, s'il se pénètre bien du véritable esprit de la tragédie chez les anciens : la fatalité poursuivait la famille des Atrides, et les héros étaient coupables sans être criminels ; ils partageaient les crimes des dieux. Dans l'histoire moderne, ce moyen ne peut être employé ; celui qu'il faut employer, c'est la nature des choses : c'est la politique qui conduit à des catastrophes sans des crimes réels.

Si Chénier se permet le moindre propos, je donnerai l'ordre qu'il soit envoyé aux îles Sainte-Marguerite. Le temps de la plaisanterie est passé. Qu'il reste tranquille ; c'est le seul droit qu'il ait.







ES

as S  
rofes

calau  
nomi  
les

vec

A

, 1

# MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ — PARIS-VI<sup>e</sup>

Paraît le 1<sup>er</sup> et le 16 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts**

**Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages**

**Bibliophilie, Sciences occultes**

**Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

*Épilogues* (actualité) : Remy de Gourmont.

*Les Poèmes* : Georges Duhamel.

*Les Romans* : Rachilde.

*Littérature* : Jean de Gourmont.

*Histoire* : Edmond Barthélemy.

*Philosophie* : Georges Palante.

*Psychologie* : Gaston Danville.

*Le Mouvement scientifique* : Georges Bohn.

*Science sociale* : Henri Mazel.

*Ethnographie, Folklore* : A. Van Gennep.

*Archéologie, Voyages* : Charles Merki.

*Questions juridiques* : José Théry.

*Questions militaires et maritimes*  
Jean Norel.

*Questions coloniales* : Carl Siger.

*Esotérisme et Sciences psychiques* :  
Jacques Brieu.

*Les Revues* : Charles-Henry Hirsch.

*Les Journaux* : R. de Bury.

*Théâtre* : Maurice Boissard.

*Musique* : Jean Marnold.

*Art* : Gustave Kahn.

*Musées et Collections* : Auguste Mar-  
guillier.

*Chronique de Bruxelles* : G. Eekhoud.

*Lettres allemandes* : Henri Albert.

*Lettres anglaises* : Henry-D. Davray.

*Lettres italiennes* : Ricciotto Canudo.

*Lettres espagnoles* : Marcel Robin.

*Lettres portugaises* : Philéas Lebesgue.

*Lettres américaines* : Théodore Stan-  
ton.

*Lettres hispano-américaines* : Fran-  
cisco Contreras.

*Lettres brésiliennes* : Tristao da Cunha.

*Lettres néo-grecques* : Démétrius  
Astériotis.

*Lettres roumaines* : Marcel Montan-  
don.

*Lettres russes* : E. Seménoff.

*Lettres polonaises* : Michel Mutermilch.

*Lettres néerlandaises* : H. Messet.

*Lettres scandinaves* : P.-G. La Ches-  
nais, Fritiof Palmér.

*Lettres tchèques* : William Ritter.

*La France jugée à l'Étranger* : Lucile  
Dubois.

*Variétés* : X...

*La Vie anecdotique* : Guillaume  
Apollinaire.

*La Curiosité* : Jacques Daurelle.

*Publications récentes* : Mercure.

*Echos* : Mercure.

## VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

### FRANCE

|                 |        |
|-----------------|--------|
| UN NUMÉRO.....  | 1.25   |
| UN AN.....      | 25 fr. |
| SIX MOIS.....   | 14 »   |
| TROIS MOIS..... | 8 »    |

### ÉTRANGER

|                 |        |
|-----------------|--------|
| UN NUMÉRO.....  | 1.50   |
| UN AN.....      | 30 fr. |
| SIX MOIS.....   | 17 »   |
| TROIS MOIS..... | 10 »   |